

L'ANNEAU DE CÉSAR

Souvenirs d'un soldat de Vercingétorix

Alfred Rambaud - *Ouvrage couronné par l'Académie Française*

Paris. — 1897

TOME SECOND — LES AIGLES

PRÉFACE

Longtemps j'ai cru que je ne pourrais achever le récit commencé. Que de fois le roseau est tombé de mes mains frémissantes ! Que de fois l'*atrumentum* a séché au bec du calame immobile, tandis que j'étais comme halluciné par les images qui, sans cesse, remontaient du passé et que je ne m'apercevais plus de la fuite des heures ! Jusqu'ici, chers enfants à qui sont dédiés ces Souvenirs de votre père et de votre aïeul, jusqu'ici je n'avais eu à vous conter que les jours bénis de mon enfance, qui s'écoulèrent dans le paisible village de mes ancêtres, au bord des eaux rieuses et limpides ; — puis, mes premières armes sur l'Océan, quand les robustes nefes de l'Armorique se heurtèrent aux galères de Rome, et aussi mon premier combat sur terre, attristé par le sentiment que mes armes eussent pu mieux être employées que dans une querelle de frères ; — enfin la réconciliation de tous les cœurs gaulois pour une couvree commune de délivrance, la levée en masse contre l'insolent Italien, les espoirs téméraires, mais que semblaient alors encourager les dieux. Tout cela, ce ne sont que mes années d'enfance et de jeunesse, éclairées par ce que nous croyions l'aurore de la liberté renaissante, illuminées pour moi par un amour pur comme un beau ciel d'avril. Tout cela, ce ne sont que semailles et que fleurs du printemps : il faut maintenant que j'arrive à la moisson terrible, celle qui se fauche avec les glaives.

C'est du jour ou, sur la pente neigeuse d'un volcan d'Arvernie, je rencontraï le fils de Keltïl, c'est de ce jour-là que vraiment commença mon existence d'homme, ma vie de chef de guerre. Et quelle existence, dieux de la patrie ! Tout entière elle me semble tenir dans une année, une seule, nais qui m'a fait passer par plus d'espérances et d'épouvantes, pal plus de souffrances endurées et par plus d'horreurs étalées sous mes yeux que les soixante années que l'oublieuse Kathubodua m'a permis de vivre ensuite.

J'ai vu alors que toutes les équipées de mon aventureuse jeunesse, les prises corps à corps avec les fauves des forêts, les révoltes dont le bruit lointain des victoires césariennes avait soulevé mon cœur, le choc des vaisseaux de guerre au pied des falaises granitiques et des géants pétrifiés de l'Armorique, — même le spectacle de mon père Béborix assassiné, de ma mère Éponina descendue vivante dans le tombeau, des Parises s'entr'égorgeant en expiation du meurtre de leur héros, — j'ai vu que tout cela n'était que jeux d'enfant et que douleurs d'enfant. J'allais assister à des choses plus terribles que l'extermination du vaillant peuple armoricain : à l'extermination de, la Gaule entière. Oui, oui, à des choses plus terribles que la poitrine trouée de mon père, que ma mère condamnée à mort par elle-même : à l'agonie de quelqu'un de plus grand que ce héros et de plus cher à mon cœur que mes parents.

Mais qu'avant de revivre toutes ces tristesses il me soit permis de savourer encore, ne fut-ce que par le souvenir lointain, l'ivresse du cordial qu'en un jour immortel nous a versé la victoire !

CHAPITRE I — Le fils de Keltil.

La prise de Genabum avait donné le signal, si longtemps espéré, du soulèvement général. Les flammes de la ville romaine illuminaient encore l'envers des nuées quand le lendemain, au petit jour, les contingents du Nord se mirent en route pour rejoindre en Arvernie Vercingétorix. Notre contingent de Parises comptait au moins cinq cents cavaliers, tous gens d'élite.

Nous mîmes sept jours à nous rendre de Genabum à Gergovie, car les jours étaient courts, les chemins encombrés par les neiges. Puis, lorsqu'on fut sorti des plaines des Bituriges et qu'on entra dans le pays des Arvernes, la route devint montueuse et difficile, resserrée dans des gorges terribles, bordée de précipices au fond desquels roulaient des rivières torrentueuses.

Le soir du septième jour, nous arrivâmes dans une sorte de plaine très accidentée, entre des montagnes très hautes, dont l'une supportait l'oppidum de Gergovie.

Vergassilaun nous assigna pour cantonnement un gros village sur la rivière de l'Auzon, d'où il dut faire décamper un corps d'infanterie arverne. Le pays entier, eu effet, regorgeait de troupes, et, à toute heure de la journée et de la nuit, il en arrivait de nouvelles.

C'étaient des contingents venus de toutes les nations voisines, mais principalement des Lémoviks, des Carnutes, des Cadurks, qui, les premiers, avaient pu répondre au signal de l'insurrection. Et, à chaque arrivage, c'étaient de grands cris de joie dans tous les campements ; les noms des chefs, qui amenaient ainsi leurs hommes, volaient de bouche en bouche.

La nuit, on voyait briller de toutes parts, sur la plaine et sur les hauteurs, les feux des bivouacs, ou les lumières de l'oppidum et des villages pleins de soldats.

Le lendemain matin, nous fumes avisés que Vercingétorix allait nous passer on revue. Nous défilâmes devant lui, et il parut content de notre armement.

Après la revue, je fus appelé à l'ordre ainsi que les principaux chefs des Parises, et, pour la première fois, il me fut donné de voir de près le fils de Keltil.

C'était un homme de trente ans, dont la taille colossale et la figure sévère inspiraient le respect et même l'effroi. A la manière dont il promena sur nous ses yeux bleus aux reflets de métal, au ton bref dont il nous posa des questions et nous donna des ordres, nous sentîmes tout de suite la distance à laquelle il entendait nous tenir.

On voyait bien que ce favori des pâtres et des paysans savait qu'il était le rejeton d'une longue lignée de rois : de Luern qui, sur son passage, jetait à pleines mains les pièces d'or et d'argent, et qui, dans les festins qu'il offrait aux nations, faisait remplir de vin et d'hydromel des citernes ; de Bituit, qui avait ébloui les Romains de sa richesse et les avait terrifiés par la multitude de ses guerriers ; de Keltil, qui avait trouvé l'Arvernie et presque la Gaule trop étroites pour son ambition.

Il savait bien aussi qu'il était le fils d'un héros cruellement sacrifié à la haine des grands et à la crainte servile envers les Romains. Une ombre de tristesse lui en restait sur son visage au teint clair, et aussi une expression de sévérité.

Peut-être avait-il le pressentiment qu'une destinée pareille le menaçait ; peut-être avait-il interrogé des oracles, soit dans les îles magiques de l'Océan, soit dans les cavernes de l'Arvernie, au fond desquelles on entend gronder des voix infernales. D'aucuns croyaient retrouver sur son front certain pli tragique qui avait été au front de son père. Il était plus sérieux qu'on ne l'est à son âge. Il se comportait comme un homme marqué par les dieux de leur sceau, comme un holocauste encore vivant, mais déjà désigné. A personne l'idée ne serait venue que ce jeune homme prit, un jour, être un vieillard. Quelque chose de religieux et de grave planait sur lui. Dans ce guerrier il y avait du prêtre.

Sa parole, si impérieuse qu'elle fût, ne choquait point, car on comprenait qu'il ne parlait pas en son nom seulement, mais au nom des dieux, vers qui montaient sans cesse ses pensées, au nom de quelque chose d'aussi auguste que les dieux : la mère patrie des Gaulois, une déité qui, jusqu'alors, n'avait pas chez nous d'autel, encore flottante dans nos esprits et vague devant nos yeux, mais si puissante déjà qu'elle faisait battre à l'unisson tous les cœurs, des Cévennes à l'Océan.

C'était au nom de plus grand que lui qu'il commandait ; mais il était visible qu'il entendait être obéi, à l'expression sévère de ses traits ne laissant, sur ce point, de doute à qui que ce fût.

Comme sur le masque olivâtre de César, on eût pu lire sur le visage blanc et rose de Vercingétorix la passion de la gloire et du commandement, mais avec je ne sais quoi de moins âpre et de moins personnel, de plus exalté et de plus noble, sans cette indifférence superbe pour les souffrances des mortels, sans ce mépris de dieu terrestre pour une espèce inférieure, et avec une teinte de mélancolie, comme d'un homme qui poursuit un rêve sublime et peut-être irréalisable.

J'ai souvent pensé que Vercingétorix était au fond meilleur et plus humain que César, bien qu'à l'occasion il se soit montré presque aussi impitoyable. Car, s'il fut parfois cruel, c'est que la nécessité implacable l'y poussait, que l'intérêt de la mère patrie l'exigeait, et que le génie terrible de Teutatès se substituait au sien. César le frit uniquement par calcul, ou par un caprice méchant succédant à un caprice de clémence, dédaigneuse ou de bouté ironique, par fantaisie de despote après une fantaisie de philosophe ayant appris l'humanité dans les livres grecs, car il n'avait pas de patrie à sauver et il ne croyait pas aux dieux de Rome, quoiqu'il fut leur grand pontife.

Vercingétorix, après qu'il nous eut quelque temps regardés, nous adressa une courte harangue.

Il nous dit qu'il avait pris les armes non pour venger son injure, mais pour venger celles de la Gaule entière ; que le moment était venu de savoir si les fils de Teutatès se courberaient sous les verges et les haches des licteurs ; si nous serions les sujets de ceux que nos pères avaient eus pour tributaires ; si les richesses que les dieux avaient départies à la Gaule, la fécondité de son sol, le labeur de nos bras serviraient uniquement à payer les dettes d'un proconsul ; si nos femmes n'enfanteraient que pour recruter les bandes d'esclaves pour les domaines d'Italie ; si nos enceintes sacrées seraient profanées par la présence des idoles romaines ; si nos champs seraient mesurés pour allotir les colons venus du Tibre ; ou bien si la Gaule entière recouvrerait la libre élection de ses magistrats, la libre direction de ses assemblées ; si elle voudrait s'unir pour rejeter tous les Barbares qui profanaient son sol sacré, aussi bien lès Romains dans le sud que les Germains dans le nord...

Emporté tout à coup par l'élan de sa pensée, il nous montrait une Gaule plus grande et plus puissante que l'empire romain, confédérant même les tribus celtiques, belges, aquitaines, qui habitent les Iles Britanniques, la péninsule d'Espagne, l'Italie du nord, les rives du Danube, appelant à la liberté toutes les nations qu'oppriment les proconsuls et que rançonnent les publicains, allant chercher dans Rome même, par des chemins déjà parcourus par nos ancêtres, la revanche des défaites sur l'Aisne, sur la Sambre, sur la mer des Vénètes et sur la Garonne, entrant dans le Sénat pour demander compte aux Pères conscrits des actions de grâces qu'ils ont décrétées pour l'extermination ou la mise à l'encan de vingt peuples gaulois.

Nous l'écoutions ravis et dans un tel enthousiasme que nous n'osions l'interrompre, même pour applaudir.

Il nous dit ensuite :

Déjà, presque toutes les nations entre les Cévennes et l'Océan, jusqu'au détroit de Morinie, jusqu'à la Garonne, ont répondu à mon appel. J'ai reçu leurs otages ; chaque jour arrivent leurs contingents. J'attends ceux des Nitiobriges, des Pétrocores et des peuples de l'Océan. Je vais mettre le feu sous le ventre aux Rutènes, aux Bituriges, aux Helves. Je compte aussi sur vous, Parises, sur vous tous, et sur les peuples de votre région. Les Édues nous manquent encore ; mais les amis de l'indépendance sont à l'œuvre chez eux. Au banquet de la victoire, il ne restera de place vide que celle des traîtres, les misérables Rhêmes... Je vais porter la guerre à la fois chez les Senones et dans la Province Romaine. A supposer même que César ait eu le temps de passer les Alpes, il n'aura pas le temps de passer les Cévennes.... Dans deux mois, s'il plait aux dieux, la Province Romaine sera redevenue une libre Gaule. Quand les neiges commenceront à fondre sur les hauteurs, nous franchirons les Alpes : Hannibal l'Africain et avant lui nos anciens Brenns nous ont montré le chemin... Des Alpes à Rome, nous savons comment retrouver les champs de bataille du Tessin, de la Trebbia, du lac Trasimène... Un dernier mot, Parises ! Nous sommes plus braves que les Romains, mais nous ne pouvons vaincre les Romains que par la discipline romaine... Le chef que je vous ai donné vous fera connaître les châtimens qui attendent le guerrier indocile ou négligent, celui qui pille en pays ami, celui qui ne répond pas au premier appel de la carnix, celui qui combat sans ordre, celui-là même qui est victorieux sans la permission de son chef... J'ai aussi des récompenses pour les braves : à quiconque escaladera le premier les parapets d'un camp, son bouclier plein de pièces d'or ; à quiconque m'apportera une aigle, deux mille arpents de terre à choisir parmi celles des colons romains, et cinq cents à qui m'apportera un vexillum. Dans le châtimement ou dans la récompense, je ne distinguerai pas entre le noble et le paysan. La servitude romaine, en s'appesantissant sur la Gaule entière, a effacé entre ses fils toute distinction. Il n'y aura désormais plus de noblesse que celle qui datera de la victoire ou qui s'y sera retrempée... Et maintenant à vos postes !

Nous pûmes bientôt admirer les merveilleux progrès que Vercingétorix avait réalisés dans son armée.

Comme il était le plus riche de l'Arvernie et le plus puissant seigneur, il faisait frapper de la monnaie d'or à sa marque. Rien que parmi ses clients et ses sujets, il avait pu recruter l'effectif d'une légion. Il lui avait donné une organisation et un équipement que n'eût pas désavoués la fameuse Dixième légion de César.

Dans ses rangs, il avait remplacé les grandes épées de fer mou par les courts glaives d'acier à l'ibérique, les lourds saunions par des pila munis de l'*amentum* ou lanière de jet, les grands pavois d'osier par des boucliers oblongs en fer sur lesquels serpentaient des foudres de bronze doré.

Il forçait les hommes qui, par ostentation de bravoure, prétendaient combattre la tête nue et la poitrine nue, à porter des casques ronds, en fer ou en cuir, surmontés d'une pointe acérée, et des cuirasses de fer en écailles ou en lamelles.

Cette infanterie régulière était sectionnée en cohortes, manipules et centuries, et au-dessous de légats et de tribuns, Vercingétorix avait nommé des centurions. Un questeur était chargé de distribuer la solde et les vivres.

Cette troupe d'élite faisait l'admiration de nos contingents. Il y avait foule autour d'elle quand, tous les matins, elle s'exerçait et, aussi rapidement qu'une légion romaine, se formait en colonne, pour la marche ; en ligne droite sur trois rangs, pour faire front à l'ennemi ; en échiquier, avec quatre cohortes en tête, trois au centre, et de nouveau quatre en arrière, pour opposer aux légions romaines leur propre tactique ; en coin, pour pénétrer plus aisément dans les intervalles des groupes ennemis ; en carré ou en cercle, pour recevoir une charge de cavalerie ; en équerre ou en potence, pour rabattre l'adversaire d'une ligne sur l'autre. Les soldats étaient également instruits à former la tortue, avec les boucliers imbriqués l'un sur l'autre comme des tuiles, afin de s'approcher d'une muraille et de l'escalader.

Notre défaut, à nous autres Gaulois, lorsque nous attaquons une troupe ennemie ou que nous assaillons un retranchement, c'est de nous avancer en troupeau, combattant chacun pour soi, comme des gens qui sont à la chasse. Les Romains, au contraire, s'avancent d'un pas rythmé, en se sentant les coudes, dans une poussée régulière. Chez eux, il y a bien l'effort individuel, mais il se confond et se règle dans l'effort commun. Chez nous, chaque combattant ne vaut que par lui-même, au lieu d'ajouter à cette valeur celle des autres et, par là, de la centupler. C'est à ce défaut national que Vercingétorix essayait de remédier par une bonne instruction tactique.

Il avait formé aussi une cavalerie régulière, divisée en *alæ* ou *ailles*, avec des préfets ; en *turmes* ou escadrons de soixante hommes, avec un porteur de vexillum ; en *décuries* de dix hommes, dont chacune avait un *decurio* en tête et un *optio* en queue.

Il avait même apporté, pour certains escadrons, un perfectionnement qu'il avait emprunté aux Germains et que les Romains ne connaissaient pas : à chaque cavalier était adjoint un fantassin choisi parmi les plus lestes, qui courait aussi vite que le cheval, suspendu d'une main à la crinière. Lorsqu'un de ces escadrons chargeait un escadron ennemi, le cavalier latin, qui ne s'attendait qu'à croiser la lance contre celle de son adversaire, voyait tout à coup surgir auprès de celui-ci un piéton ; ce piéton se glissait avec un poignard sous le cheval du Romain ou bien envoyait à l'homme une javeline dans l'ail. Quand notre cavalerie faisait demi-tour, le piéton se reprenait à la crinière du cheval, et, dans le tourbillon de poussière soulevée par les sabots, on ne voyait que les semelles du coureur qui semblaient lui battre en mesure les omoplates.

Vercingétorix connaissait toutes les machines des Romains, et il en avait fait construire de pareilles. Il savait comment on creuse le fossé d'un camp, comment on élève des remparts de terre, comment on les plante de palissades, comment on les garnit de *loricae* d'osier à créneaux. Il savait aussi bâtir un mur

à la gauloise, avec des poutres entremêlées de pierres taillées, défiant à la fois le bélier et la torche.

Il avait organisé en escouades des artisans habiles à travailler le bois et la pierre, et aussi des mineurs qui, dans les filons de fer et d'étain dont abonde le pays, avaient appris à pratiquer toutes sortes de galeries souterraines. D'autres gens du peuple étaient requis pour conduire les chariots, comme les *calones* des Romains, ou pour faire le service de propreté dans le camp, comme leurs *lixæ*. Ceux-là nous les appelions *gens du train* ou tringlots ; ceux-ci étaient simplement les *goujats*.

Peu à peu il avait amené bon nombre des guerriers arvernes à accepter cette formation régulière en légions d'infanterie, en cohortes de vélites ou soldats armés à la légère, en ailes de cavalerie. Tous n'étaient pas arrivés au même degré d'instruction que ses réguliers, mais, à force de bonne volonté, ils finissaient par en approcher. A côté de la légion et des escadrons modales, il y avait beaucoup de corps qui nous paraissaient valoir les légions romaines de nouvelle levée.

L'engouement pour ces nouveautés gagnait parmi les contingents gaulois, et, au bivouac, on entendait des guerriers vêtus de peaux et armés d'un casse-tête raisonner sur la valeur comparée de la longue épée et du court glaive ; dissserter comme des tacticiens grecs sur la formation en colonne, en ligne, en échiquier, en cintre, en carré, en losange, en cercle, en équerre et en potence.

Tous auraient voulu se faire inscrire dans les cadres créés par Vercingétorix ; mais celui-ci craignait qu'ils n'eussent pas le temps de se plier à ses règlements. Plutôt que d'être des légionnaires imparfaits, il valait mieux qu'ils combattissent avec les procédés auxquels ils étaient habitués dès leur jeunesse, gardant toute leur confiance en leurs armes et en leurs chefs, toute leur fougue de sang, toute l'impétuosité naturelle aux Gaulois.

Une bande de guerriers lémoviks était tout à fait découragée. Comparant leurs armes avec celles de la légion arverne, ils disaient qu'on les envoyait au combat avec des broches à faire rôtir des moutons et des boucliers tout au plus bons à filtrer le lait.

Vercingétorix leur envoya un de ses bardes, qui leur chanta une légende de l'île d'Hibernie : les guerriers du roi Bréas avaient député à leurs adversaires des gens porteurs de deux lances foras, légères et en même temps fort aiguës ; les guerriers du roi Sreng avaient également député à ceux du roi Bréas, mais leurs messagers étaient porteurs de deux lances fort lourdes, sans pointe. Chacun des deux partis voulait effrayer l'autre en lui montrant de quelles armes terribles il se servait. Et, en effet, si les guerriers du roi Sreng furent très intimidés à la vue des lances pointues, les guerriers du roi Bréas ne le furent pas moins à la vue des lances sans pointe. Plus ils les regardaient, plus ils ressentaient d'épouvante, car ils supposaient à ces morceaux de bois quelque vertu secrète et meurtrière. A la fin, les armées s'envoyèrent de nouveaux ambassadeurs ; chacun des deux partis faisait dire à l'autre qu'il ne consentirait à combattre, les guerriers du roi Sreng que quand ils auraient des lances légères et pointues, les guerriers du roi Bréas que lorsqu'ils auraient des lances lourdes et sans pointe. *Nous voulons avoir des lances comme les vôtres*, dirent à leurs adversaires l'une et l'autre ambassade, *et sans doute vous voudrez en avoir de pareilles aux nôtres ; convenons donc de différer la bataille*. Et d'un commun accord, car c'étaient des

hommes loyaux et francs comme des Celtes, il fut entendu qu'on aurait cent cinq jours pour se préparer.

Quand le barde de Vercingétorix ont chanté sa chanson, il demanda aux Lémoviks :

Pensez-vous que César vous donnera cent cinq jours pour faire votre choix entre la longue épée et le court glaive, entre la formation en équerre et la formation en losange ?

Les Lémoviks partirent d'un éclat de rire, et, quand l'histoire fut connue, une traînée de gaieté courut tous les camps gaulois.

Longue épée ou court glaive, disait-on partout en reprenant confiance, qu'importe, pourvu que cela entre bien au défaut des cuirasses romaines ? Nos ancêtres ne comptaient pas l'ennemi ; ne nous attardons pas à mesurer des armes. Ce n'est pas l'outil qui fait l'ouvrier.

On but du vin d'Italie au succès des vieilles armes et au succès des nouvelles.

Il y eut sous les étendards de l'indépendance des troupes armées à la mode de nos pères et des troupes armées à la romaine. Le même cœur les animait toutes.

Une chose que demanda pourtant Vercingétorix, c'est que les contingents ne combattissent point pêle-mêle, cavaliers, piétons armés de lances, paysans munis de rare et de la fronde, comme on était arrivé de son village. Il disloqua les clans, mit ensemble les cavaliers, ensemble les fantassins armés de, la lance, ensemble les archers et les frondeurs. Il disait que chacune de ces armes a sa destination propre dans une bataille : celle-là pour éclairer l'armée, charger l'ennemi, le poursuivre après sa défaite ; celle-ci, pour recevoir le choc des légions sur la pointe des lances ; les autres pour voltiger sur le front et autour de l'adversaire, faire pleuvoir sur lui une grêle de balles et de flèches.

Sans tenir compte des liens de clientèle ou de sujétion, il sépara les groupes de guerriers diversement armés, et, sans considérer la noblesse ou les colliers d'or, il nomma lui-même des officiers suivant le mérite qu'il reconnut en eux.

On était prêt à accepter tous les sacrifices : tel chef de vallée, qui avait amené un contingent de cent cavaliers et cinq cents piétons, s'estimait fier d'obtenir le grade d'*optio* ou *décurio* dans les escadrons d'élite, ou d'être centurion primipilaire dans une cohorte d'infanterie, ou de commander une escouade de frondeurs, d'archers ou de tringlôts.

Quant aux chefs et aux contingents qui répugnaient à ces dislocations et à ces formations, Vercingétorix ne les contraignait pas. Il disait que toutes les tactiques comme toutes les armes étaient bonnes contre les Romains. C'est le cœur qui fait le guerrier et non pas les règlements.

Il lui suffisait d'avoir un bon noyau de troupes régulières : des autres il n'exigeait que l'obéissance aux ordres du quartier général et la stricte observation des signaux de combat ou de retraite.

Tous les matins, les chefs de troupes régulières et de contingents irréguliers se rendaient au rapport.

Le Pen-tiern ou généralissime — c'était le titre qu'avait pris Vercingétorix — les recevait debout sur le tertre d'un *prætorium* construit dans le genre de celui des Romains. Les druides, de leur baguette magique, en rivaient dessiné les lignes, après avoir consulté celles du firmament ; l'enceinte était considérée comme un

némèdh et le tertre comme un autel ; c'était là qu'on offrait les sacrifices pour le salut de l'armée et qu'à certains jours les enseignes de tous les corps et contingents étaient réunies pour être aspergées avec le gui trempé dans le sang des victimes.

Là, les chefs faisaient au Pen-tiern des rapports sur l'état de leur troupe, et sur tout ce qu'ils avaient pu apprendre de nouveau ; ils recevaient des ordres pour la journée. De là ils se rendaient auprès du questeur général de l'armée pour y toucher la solde de leurs hommes et y recevoir les tessères, ou bons de vivres et de fourrages.

La discipline se maintenait rigoureusement. Les moindres infractions étaient, ainsi que dans les troupes romaines, punies d'une privation de solde, de vivres, de part dans le butin ; de la révocation d'un grade, s'il s'agissait d'un officier ; de la perte de son cheval et du renvoi dans l'infanterie, s'il s'agissait d'un cavalier ; de l'inscription parmi les goujats et les tringlôts, s'il s'agissait d'un piéton. Un jour, je vis à la porte du prætorium un de mes Castors, pieds nus, en simple chemise, une chaîne autour du corps, grelottant et bleuissant de froid : il avait tiré la langue à un *optio* !

Quand l'infraction était plus grave, Vercingétorix chargeait les druides de statuer sur les coupables. Alors, ou bien on se contentait de les excommunier et de les chasser du camp à demi nus, et sans armes ; ou bien on leur coupait les oreilles ou le poignet : ou bien ils étaient battus de verges ; décapités, brillés vifs.

Ces châtiments si cruels étaient rares : on ne les employait que contre ceux qui avaient blasphémé les dieux, compromis le salut de l'armée, tenté de désertir, entretenu des intelligences avec l'ennemi et qui étaient notés en même temps pour appartenir à quelque famille dévouée aux Romains et mal disposée pour la cause de l'indépendance.

Vercingétorix savait que plusieurs des partisans de son oncle Gobanition avaient été contraints par leurs voisins ou leurs ambactes de venir au camp, et il lui fallait avoir l'œil sur cette graine d'espions et de traîtres, qui eussent volontiers attenté à ses jours ou livré aux Romains le secret de ses décisions.

Quant à ceux qui s'obstinaient à bavarder sous les armes, on les punissait seulement comme on punit dans nos assemblées ceux qui pérorent trop longtemps : on leur coupait la moitié de leur saie. S'ils récidivaient, on les mettait aux fers.

CHAPITRE II — Au pays du feu.

Les premières troupes que Vercingétorix eut achevé de réunir et de former, il les confia au plus énergique de ses lieutenants, Luctère le Cadurk.

Celui-ci traversa le pays des Nitiobriges, dont le roi Teutomat se réunit aussitôt à lui avec son contingent, puis dans celui des Rutènes, riches en bétail, en moutons, en chevaux, en métaux de toute nature.

Renforcé de tous leurs guerriers, il marcha sur la Province Romaine, et dans les cités de Toulouse, de Narbonne, de Biterræ, les marchands et colons latins commencèrent à trembler, à se prosterner aux pieds de leurs idoles et à appeler César comme des agneaux qui bêlent après leurs mères. Ce qui surtout les effrayait, c'est qu'une partie des populations indigènes s'agitait, disant qu'elles étaient gauloises après tout et qu'il fallait chasser les Romains.

Vercingétorix, avec le reste de ses forces, s'était dirigé vers le pays des Bituriges, où abondent les oppida florissants, où des milliers de moutons couvrent les plaines, où le minerai de fer se recueille presque à fleur de terre.

Ces Bituriges avaient été autrefois un des plus puissants peuples de la Gaule. Ils avaient même commandé à presque toutes les nations de la Celtique. C'était au temps où régnait sur eux le roi Ambigat, qui comptait parmi ses serviteurs les Sigovèse et les Bellovèse, et qui les avait envoyés conquérir l'Italie, la Grèce et l'Asie. Mais ces temps étaient loin. Pressés entre les Arvernes et les Édues, sans cesse attaqués dans leur pays de plaines, si difficile à défendre, ils avaient dû rechercher la protection tantôt de ceux-ci, tantôt de ceux-là, et, finalement, ils étaient devenus les clients des Édues.

Vercingétorix savait que, parmi les chefs des Bituriges, un certain nombre était pour lui : il en était même qui avaient prêté le serment dans le Némèdh des Carnutes ; d'autres, au contraire, non par amitié pour les Romains, mais par crainte de voir la guerre déchaînée sur leur territoire, refusaient de se prononcer pour l'indépendance.

Pourtant, quand il approcha de leur capitale Avaricum, tous les sénateurs de la nation vinrent lui présenter le vin d'honneur.

Vous avez bien tardé, leur dit-il. Et je sais que vous avez demandé secours aux Édues, comme si vous étiez envahis par un ennemi.

— Pen-tiern, intervint l'un d'eux, vois quelle est notre situation. On ne sait encore qui triomphera de l'Arvernie ou de Rome. Si nous nous étions joints à toi sans paraître y être contraints, César aurait pu exercer sur nous de terribles représailles. Nous avons dû nous mettre à couvert, en réclamant le secours que nous ont promis les légats romains et que nous doivent nos confédérés les Édues.

— Et qu'ont répondu les Édues ?

— Ils ont demandé aux légats ce qu'il y avait à faire.

— Et qu'ont dit les légats ?

— Ils ont déclaré qu'ils ne pouvaient faire sortir les légions de leur camp sans l'ordre de César. Ils ont invité les Édues à marcher au secours de leurs

confédérés. Les Édues se sont avancés jusqu'à la Loire, qui sépare nos deux territoires. Puis ils ont rebroussé chemin. Ils ont raconté, paraît-il, aux légats, que nous voulions les attaquer en deçà du fleuve et que nous les avions appelés à notre secours unique. ment pour les faire périr dans un guet-apens.

— Ces Édues qui sont venus jusqu'à la Loire sont commandés par des chefs qui sont acquis à ma cause. Ils savaient bien ce qu'ils avaient à faire... Quant aux légats et aux logions, ils sont aussi à moi, irais d'une autre manière, car, dans deux jours, je vais passer le fleuve pour les enfumer dans leurs camps... Votre soumission est tardive, mais je l'accepte... Vous me remettrez des otages : d'abord tous ceux qui se sont prononcés contre l'indépendance. Vous m'ouvrirez vos oppida. Vous me fournirez votre contingent. J'ai surtout besoin de cavalerie.

— Tu prendras tous les otages qu'il te plaira. Entre d'abord dans notre splendide Avaricum ; tous les autres oppida te seront ouverts. Nous appellerons aux armes toute notre jeunesse : Gutruat, que tu connais bien, la commandera sous tes ordres. Nos enseignes, surmontées du sanglier, se joindront aux tiennes. Tout ce pays est à toi, avec toutes ses richesses.

— Êtes-vous disposés à combattre avec nous, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, pour la défaite comme pour la victoire ?

— Oui, à la vie, à la mort !

— Êtes-vous disposés à sacrifier toutes vos richesses à la cause sacrée de l'indépendance, à voir sans pâlir la torche portée dans vos villages et vos cités ?

Ils hésitèrent un instant et dirent encore :

Nous sommes prêts à tout.

— Je vous accepte dans l'alliance de l'Arvernie, dans la confédération de la Gaule soulevée tout entière contre ses oppresseurs... J'espère vous apporter la sécurité et la victoire dans les plis de mes étendards ; mais la victoire est entre les mains des dieux.

Ce que firent alors ces Bituriges, c'est ce qu'ont fait beaucoup de nations gauloises. Il nous a fallu les contraindre un peu pour qu'elles se joignissent au soulèvement. Partout le peuple était pour l'indépendance ; il cherchait à entraîner les sénats des cités et les chefs des tribus ; mais ceux-ci étaient divisés, soit par d'anciennes querelles, soit parce qu'ils ne pensaient pas de même sur la guerre. Il fallait souvent, pour faire pencher la balance, mettre, comme au jour de la rançon de Rome, l'épée de notre Brenn dans un des plateaux.

Les Bituriges parurent d'ailleurs ravis d'avoir été contraints. L'enthousiasme succéda bientôt à l'hésitation.

Celle-ci, après tout, était permise ; car ils étaient exposés les premiers, comme on ne le vit que trop bien, aux repréailles de César. Nul peuple de la Celtique n'a payé plus chèrement son adhésion à la cause sacrée.

Pendant ce temps, avec Vergassilaun, je parcourais les vallées de l'Arvernie, pour hâter la mise sur pied des contingents.

La neige couvrait encore les hauteurs, s'entassait dans les gorges. Cependant l'hiver commençait à fléchir. Il y avait de belles journées claires, et les parties basses du pays commençaient à verdoyer.

C'est un pays étrange que cette Arvernie, où les montagnes n'ont pas la même forme qu'ailleurs, où tout révèle la puissance du dieu du feu et des forces souterraines. Pour qui n'avait vu comme moi que les collines de la Seine et de l'Armorique, ces montagnes effrayaient par leur hauteur. Auprès d'elles, nos collines parisiennes, notre mont de Camul, notre mont de Bélen, notre mont Lucotice, qui, dans mon enfance, me semblaient les colonnes du ciel, ne sont que des nids de fourmis.

Il est vrai qu'un guerrier de notre escadron, né dans les Alpes, m'assurait qu'auprès des montagnes de son pays, couronnées de neiges éternelles, striées de glaciers qui semblent des mers d'azur figées, les hauteurs de l'Arvernie ne sont elles-mêmes que des taupinières. La plus imposante d'entre elles, posée sur ce mont Blanc, où l'air manque aux poumons humains, paraît une simple verrue. Le monde est si grand ! Qui n'est point sorti de son trou ne sait rien.

Ce qui rend les montagnes de l'Arvernie si étranges, c'est que parfois elles semblent, au beau milieu d'une plaine unie, être tout à coup jaillies de terre, toutes à la file. On dirait des casques de géants posés l'un à côté de l'autre. Dans la langue dit pays, on les appelle des puys.

Si l'on a gravi leurs pentes, au lieu d'un sommet, on trouve sous ses pieds un abîme béant, aussi profond que la montagne est haute. C'est comme une coupe bien arrondie, mais de dimensions prodigieuses, et cela s'appelle un cratère. Dans un de ces cratères, un titan qui aurait volé notre colline parisienne de Camul pourrait l'y cacher toute entière, avec celle de Bélen et encore celle du Lucotice.

Les pentes des monts et les pentes intérieures de leurs cratères sont, dès que la neige a fondu, revêtues de gazon et de bouquets d'aulnes, entre lesquels errent des moutons et des bœufs, en faisant tinter leurs clochettes. En dépit de ce sourire de la nature, ces formes de montagnes sont vraiment effrayantes, et pour rien au monde je n'oserais descendre dans un des cratères, surtout quand le soleil couchant ou un nuage qui passe les emplit d'ombre à moitié, jusqu'au fond. Non, non, je n'oserais pas ! J'ai peur de ce que je pourrais y entendre.

Il suffit de gratter un peu le gazon, pour voir que cette terre n'est pas comme une autre, mais toute entière formée d'éclats rouges et noirs, de pierres légères comme du liège, de roches et de métaux fondus, et que ce sont les scories de forges colossales.

Les pâtres prétendent qu'en collant l'oreille au fond de ces cratères on perçoit distinctement le bruit de marteaux gigantesques sur des enclumes, le souffle haletant de soufflets énormes, le grondement des flammes et le grésillement de l'eau touchée par le fer rouge. Ils disent qu'il fut un temps où ces montagnes lançaient jusqu'au ciel des tourbillons de fumée, de cendres et de débris, croisaient leurs foudres souterraines avec les foudres des nues, épandaient dans toutes les vallées des fleuves d'un feu visqueux, aujourd'hui refroidis et figés, et qu'on appelle des laves.

Tous les Arvernes le croient, car au sommet de la plus haute de ces montagnes, le Puy Dumien, du faite duquel l'œil inquiet plonge dans les entonnoirs des monts voisins, ils ont consacré un temple à Lug. Ils donnent à ce dieu l'épithète de Dumien et se le figurent avec une face formidable, des cheveux hérissés, et, dans la main, un prodigieux marteau à long manche.

L'effigie de Lug et de son compagnon, le cheval sans mors ni bride, est sur toutes leurs monnaies. Ils en décoient leurs enseignes.

Le temple de Lug sur le Puy Dumien est le grand sanctuaire du pays des Celtes, le but de pèlerinages sans nombre, le trésor où viennent s'amasser les offrandes de la moitié de la Gaule, le siège d'un collège de druides les plus savants et les plus redoutés entre l'Océan et les Cévennes.

Tout ce pays est à la fois plein de charme et de terreur. Au printemps, ce ne sont que bois verdoyants, prés fleuris, et partout des eaux fraîches et limpides, murmurantes, gazouillantes, cascadantes, entre les roches qui pleurent. C'est, parmi les myosotis, comme un chœur de voix cristallines, qui vous bercent du chant des nymphes. Mais, parfois, il jaillit des sources empoisonnées, dont les exhalaisons donnent le délire, et des sources bouillantes, s'enveloppant de buées opaques, élevant au ciel une colonne de vapeurs, et dans lesquelles un taureau jeté vivant ne mettrait pas un quart d'heure à se réduire en squelette.

Les paysans assurent que ce sont les eaux rejetées des forges souterraines, après que des forgerons infernaux y ont trempé les armes et les foudres des dieux. Elles guérissent de toutes les maladies, ou peuvent donner des maladies mortelles : les druides seuls peuvent savoir quelles sont celles qui seront bienfaisantes à tel ou tel patient et par quelles prières on peut assurer leur efficacité.

Il y a là aussi des sources fées dans lesquelles il suffit de plonger un cadavre d'homme pour en retirer une statue de marbre ; et des lacs fées, verdoyant ou bleuissant dans la vasque des cratères, si terribles d'aspect que les oiseaux n'osent voler dessus et que les pêcheurs mêmes les évitent ; si profonds, que le plomb d'une sonde n'en a jamais atteint le fond ; des lacs d'épouvante, qu'aucune barque n'a jamais affrontés, car le téméraire glui s'y risquerait serait saisi par un tourbillon et entraîné dans l'abîme ténébreux. Le sacrilège qui oserait jeter une pierre dans ces flots vivants et divins verrait aussitôt s'y former un orage, et disparaîtrait dans une tempête de tonnerres, d'éclairs et de grêle.

Les indigènes de cette région étrange, les compatriotes de mon chef et ami Vergassilaun, sont robustes comme lui, également avisés et fins, et sachant calculer leur intérêt. Ils sont indomptables à la fatigue, endurcis à la pauvreté, redevables de leurs dents blanches et de leur vigueur au seigle des plateaux et à l'eau pure des sources. Ils comptent parmi les plus vaillants de la Celtique.

Je n'ai jamais vu d'hommes plus hospitaliers, et, si lourdes que leur fussent les charges imposées par la présence de l'armée, leur dévouement à la cause de l'indépendance ne s'est jamais démenti..

Ils sont pleins de piété envers leurs dieux, se sentant enveloppés de divin et foulant un sol miraculeux. Après leur Lug du Puy Dumien et son épouse Rosmerta Dumienne, ils adorent les génies des lacs et des monts, et surtout les sources. Ils vénèrent la déesse Stanna au mont Dore, la déesse Brise sur le mont Brison, le dieu Adidon sur un des puys de la Loire supérieure, les divinités des fontaines, auxquelles ils donnent des noms, comme Divona, Borvo et son épouse Borvonia.

Près des roches où naissent les sources, ils déposent des vases d'argile rouge et artistement décorés, des vases d'argile blanche d'Arvernien sur lesquels, avec une pointe de couteau, ils inscrivent le nom du donateur. Quand l'eau de ces fontaines est limpide, on voit au fond une jonchée de pièces d'argent, d'électrum et d'or. Si pauvres que soient les montagnards, jamais une main sacrilège ne s'est étendue sur ces trésors. Et tous les temples du Lug, sur tous les sommets, dans les cavernes creusées de main d'homme au flanc des roches, anciennes

cités de troglodytes, sont pleins d'ex-voto apportés par la piété des fidèles : figurines de serpent, de bouc, de tortue ; bras et genoux en terre blanche de ceux qui ont été guéris par les dieux. Vraiment les Arvernes sont un peuple très religieux.

CHAPITRE III — Autour d'Avaricum.

Un jour, comme notre corps de cavalerie, commandé par Vergassilaun, s'était abrité dans un ravin à cause d'une tourmente de neige, nous entendîmes des cris qui se propageaient de sommet en sommet et que, de proche en proche, de loin en loin, répétaient les échos de la montagne. A cause de la rafale, nous ne distinguions point les paroles.

En même temps, les ruisseaux et les cascades, qui coulaient parmi les stalactites et les aiguilles de glace, se colorèrent en rouge et en noir.

Vergassilaun me dit :

On a versé du sang et de la poussière de charbon dans les sources. C'est un signe que quelque grave nouvelle est arrivée, et qu'on tient à donner l'alarme tout le long des cours d'eau. Tel est l'usage de nos montagnards.

Comme nous remontions la pente du ravin, nous heurtâmes un cavalier qui accourait au galop, mais que le sol ouaté de blanc nous empêchait d'entendre venir et que les flocons de neige nous empêchaient de voir.

Où est Vergassilaun ? cria cet homme.

— *Me voici*, répondit le chef.

— *Merci à Lug !... Il y a longtemps que je te cherche. Je t'apporte un message de Gergovie... César a passé les Cévennes...*

— *C'est impossible.*

— *Cela est. Il est arrivé chez les Helves avec des recrues d'Italie... Aidé des montagnards, il a déblayé les neiges des gorges... On ne peut savoir combien il a d'hommes derrière lui... Ils doivent être nombreux comme les étoiles... Car ses cavaliers se répandent partout à la fois... Sur la Loire, sur l'Allier, sur la Sioule, on voit dans la nuit flamber les villages.*

— *Bon, ce n'est que de la cavalerie. Nous allons lui donner la chasse.*

— *Oui, mais derrière ce rideau de cavalerie, César va courir chez les Édues, appeler à lui ses légions du nord, se jeter avec toutes ses forces sur nous... Gergovie même est menacée. L'Arvernie tout entière est dans l'épouvante. On dépêche courrier sur courrier à Vercingétorix. pour qu'il revienne du pays des Bituriges, à Luctère pour qu'il accoure du pays des Gabales... Il ne s'agit plus de l'empire de la Gaule et du monde... Nos foyers mêmes sont en péril.*

La consternation était profonde parmi nos cavaliers arvernes. Ils voyaient déjà l'ennemi chez eux, leurs villages en flammes, leurs familles égorgées.

César avait donc des ailes ? dis-je à Vergassilaun.

— *On les lui coupera*, répondit-il.

Et il ajouta :

En route sur Gergovie !

Nous arrivions à peine à Gergovie que nous apprîmes une autre nouvelle : César avait rejoint ses légions !

Il avait paru chez les Boïes du bas Allier et délivré leur ville de Gorgobina, qu'assiégeait Vercingétorix. Il avait paru chez les Senones, et, en trois jours, avait forcé leur oppidum de Vellaudunum à ouvrir ses portes et à livrer six cents otages. Il avait paru chez les Carnutes, et s'était jeté sur Genabum, où ses soldats avaient tout tué pour venger le massacre des mercantis romains. Il était maintenant chez les Bituriges, et Noviodunum, cet oppidum aux assises et aux murailles de granit, avait déjà fait sa soumission¹.

Sans doute, la partie n'était pas perdue pour nous. On avait été surpris, voilà tout. César avait réoccupé tout le cours de la Loire, et le fleuve cessait de nous être une barrière contre ses légions ; mais l'Arvernie restait inviolée ; on pouvait encore arrêter l'ennemi dans les plaines et devant les oppida des Bituriges.

Ce pays plat des Bituriges était comme un immense glacis dont le massif des montagnes arvernes restait la citadelle.

Pour moi, j'eus un poids de moins sur le cœur quand je sus que les légions d'Agedincum cessaient de menacer le pays des Parisiens et qu'elles avaient été rappelées sur la Loire.

Ce n'était pas à Gergovie même qu'il fallait défendre Gergovie : c'était dans cette partie du pays biturige qui restait intacte, la plus vaste, la plus riche et la plus peuplée.

Nous y courûmes et nous rejoignîmes Vercingétorix, non loin du Cher, à son camp près d'Avaricum. Il était à la tête d'une solide armée, et ne semblait point découragé de ce que ses envieux appelaient une série d'échecs.

Il convoqua en conseil de guerre les chefs des nations. Il leur remontra que l'on ne pouvait penser à tenir tête aux Romains en case campagne. On était aussi braves que les Italiens, au moins aussi nombreux ; mais la supériorité de l'instruction et de l'armement restait encore de leur côté. On devait donc recourir à une tactique toute nouvelle, faire le désert devant l'ennemi, affamer ces soldats et cette cavalerie, déjà fort éprouvés par le passage des Cévennes. Les campagnes, encore couvertes de neige en grande partie, n'offraient aux légions ni vivres ni fourrages. Les Boïes étaient un trop petit peuple pour leur en fournir, et les Édues se refusaient aux réquisitions, attendant quelle serait l'issue de la guerre. Les Romains ne trouveraient à subsister que dans les oppida, les villes et les villages des Bituriges. Il fallait donc brûler tout le pays plat, depuis les opulentes cités jusqu'à la moindre hutte de berger qui pourrait contenir un sac de blé ou une botte de fourrage. Il fallait même incendier toutes les villes fortes des Bituriges, car l'armée serait trop affaiblie si l'on devait mettre dans toutes des garnisons. L'exemple de Vellaudunum, Genabum, Noviodunum des Bituriges, prouvait que les Romains restaient nos maîtres dans l'art d'attaquer les places. On devait les réduire par la destruction de tous les lieux habités, par la famine, par les nuits glaciales dans les bivouacs sans vivres. C'était la terre même de Gaule qui s'armerait contre eux, et de leur grande armée ferait une armée de spectres et de moribonds.

De telles mesures, ajoutait Vercingétorix, peuvent paraître cruelles ; mais il est bien plus cruel encore de voir ses enfants et sa femme réduits en esclavage.

¹ Gorgobina serait à Saint-Pierre-le-Moutier ; Vellaudunum, à Château-Landon ; Noviodunum, à Neuvy-sur-Barajon.

Un morne silence accueillit d'abord cette proposition. Le temps n'était plus où les glaives battaient des bans joyeux sur le bronze des pavois.

Même les chefs des Carnutes, des Senones, des Parisiens, quoiqu'ils n'eussent rien à perdre dans cette dévastation, se sentaient le cœur déchiré à l'idée de porter eux-mêmes la torche dans ces villages et ces villes qu'ils étaient venus défendre. Si dédaigneux que fussent les Arvernes, gens des Hautes-Terres, pour les Bituriges, ces gens des Basses-Terres qui avaient été jadis leurs tributaires, ils éprouvaient de la compassion pour leur malheur.

Quant aux chefs bituriges, l'œil perdu en de sinistres visions, comme le laboureur qui retrouve sa maison brûlée par la foudre, ils pleuraient sans prononcer un mot. Personne n'osait contredire au discours de Vercingétorix. Chacun reconnaissait qu'il disait vrai, et qu'on ne pouvait agir autrement.

La proposition fut votée silencieusement, à mains levées, et obtint la majorité des suffrages.

Tout ce jour-là, ce fut dans le pays entier, sur les chemins détrempés par la pluie et la fonte des neiges, un lamentable défilé de bêtes et de gens. Les paysans fuyaient leurs demeures dévouées aux torches, n'osant même se retourner pour regarder une dernière fois le chaume qui les avait vus naître. Ils gagnaient lentement les pays éloignés, et surtout les Hautes-Terres d'Arvernie, dont les vallées semblaient leur promettre un asile.

Derrière les troupeaux mugissants et le bêlement effaré des moutons, cahotaient, achevant de défoncer les chemins, les grandes bannes d'osier attelées de bœufs, surchargées d'une montagne de choses les plus diverses. Sur les sacs de grains et les gerbes de blé s'amoncelaient les objets les plus vils mêlés à la vaisselle d'or et d'argent des riches. Des poteries tombaient et leurs débris criaient sous les roues. Des poules, attachées par les pattes au rebord des bannes, les ailes pendantes, le cou retourné, caquetaient, gloussaient, piaulaient, roulant des yeux ronds et terrifiés.

Au faite des voitures, des vieillards songeaient, des mères en larmes allaitaient leurs nouveau-nés, tandis que des enfants, ravis de cette promenade inespérée, battaient des mains et poussaient des cris de joie.

La plainte criarde et monotone des roues pleines, grinçant autour des essieux de bois, se confondait avec les lamentations aiguës des femmes.

Beaucoup, dans la hâte du déménagement, avaient abandonné à la destruction leurs objets les plus précieux ; mais ils avaient sauvé une amphore ébréchée, et le caprice d'une fillette avait préservé un chat, un passereau dans une vieille cage d'osier, ou une poupée informe.

Et, contemplant ce défilé de richesses et de misères, les secrets du foyer étalés au grand jour, la vaisselle d'or elle-même paraissant sordide parmi les débris fangeux sous le ciel bas et gris, nos guerriers, appuyés sur leurs lances, méditaient.

Demain, peut-être, ce sera le tour des nôtres, se disaient-ils.

Dès que la nuit tomba, d'un seul coup, le pays dans son ensemble prit feu. Il n'y avait pas de repli de vallon ou de coin de roche qui n'eût son incendie. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait que des tourbillons de fumée rouge, des étincelles d'or volant parmi les masses de cendres, et des reflets sanglants sur les flaques d'eau dans les ornières des chemins.

On eut dit que partout à la fois s'allumaient des holocaustes, et, parfois, parmi le rugissement des flammes, on entendait le hennissement désespéré de quelque cheval oublié dans les étables, parfois même des clameurs humaines, car des vieillards impotents avaient refusé d'abandonner leur chaumière et d'aller chercher si loin une sépulture.

Aux limites de l'horizon, par delà les colonnes de feu qui semblaient soutenir les nues resplendissantes, on n'apercevait que des rougeoiements qui emplissaient le ciel, comme si nous eussions été cernés d'aurores boréales.

Une seule ville avait été épargnée, celle d'Avaricum, la métropole des Bituriges. Au moment d'y mettre la torche, le cœur leur avait manqué. C'était la plus belle du pays et l'une des plus belles de la Gaule, avec des maisons qui ressemblaient aux palais des Romains, des rues bien alignées, des ateliers d'artistes et d'orfèvres, des magasins regorgeant de richesses.

Les chefs de la nation s'étaient jetés aux pieds des autres Gaulois, embrassant leurs genoux, implorant surtout leurs proches voisins, les Carnutes et les Turons, attestant les souvenirs des bonnes relations et des services rendus, invoquant l'immensité du sacrifice qu'ils venaient déjà de faire à la patrie commune, les suppliant de ne pas chasser de sa ville la déesse Avarica. Ils juraient de défendre jusqu'au dernier souffle les remparts de poutres et de pierres, remontrant que les marais dont la ville était entourée la rendaient imprenable.

Tous les chefs s'attendrirent et pleurèrent avec eux. Vercingétorix, après avoir longtemps gardé un visage inflexible tandis que le cœur lui saignait, dut céder à la volonté de tous.

Il prédit qu'on paierait cher cette faiblesse.

Elle fut, en effet, la cause d'un grand malheur. César vint assiéger la ville, et ces mêmes marais, qui devaient la défendre, nous empêchèrent de lui porter secours. Pendant près d'un mois, sans se laisser intimider par les démonstrations de nos cavaliers, assiégé par nous en même temps qu'assiégeant la ville, il creusa des fossés, éleva des chaussées, dressa des parapets, amoncela une forêt entière en fascines et en gabions, fit rouler des tours. Un beau jour, quand on s'y attendait le moins, les Italiens sautèrent de leurs remparts sur ceux de la ville, et Avaricum tomba en leur pouvoir.

Ce ne fut pas seulement des édifices qui périrent, mais dix mille hommes d'élite que nous avions jetés dans la ville, mais quarante mille habitants qui s'y trouvèrent pris comme dans un piège. Les soldats romains, qui naguère souffraient de la famine, au point que César lui-même leur avait proposé de lever le siège et de se replier sur la Loire, trouvèrent dans leur conquête d'immenses approvisionnements. Ils échappèrent à la mort des affamés, se retirèrent de leurs fatigues.

Tout le fruit de notre patience fut perdu : le sacrifice de vingt villes et de cinq cents villages incendiés en un jour resta vain, parce qu'on avait consenti à épargner une cité et qu'on n'avait point osé compléter l'holocauste.

Dans Avaricum, l'armée romaine osa une chose épouvantable. Toute notre garnison, toute cette population de quarante mille âmes, furent égorgées de sang-froid après l'assaut. Les pleurs des petits enfants et la beauté des femmes ne désarmèrent pas les meurtriers. Des nourrissons arrachés à leurs mères furent jetés vivants dans les flammes ; ou bien, en manière de jeu, on les prenait par les pieds, on les faisait tourner comme une fronde et on leur écrasait

la tête contre l'angle d'un mur. L'avarice même du soldat, pour qui tant de captifs eussent été une fortune, fut vaincue par la fureur du meurtre. Ils disaient qu'ils vengeaient les Romains égorgés dans Genabum. Quand ils eurent massacré jusqu'à la dernière créature humaine, ils se prirent à tuer le bétail et même les chats et les chiens :

Les auxiliaires édués, si habitués qu'ils fussent aux atrocités de leurs amis d'Italie, avaient horreur de ce carnage. Dès la première heure, ils avaient essayé d'intercéder auprès de César. L'*Imperator* répondit froidement :

Il faut bien que le soldat ait son heure de plaisir.

La boucherie d'Avaricum eut pour résultat d'imprimer à la guerre un caractère de férocité implacable. Nos Gaulois ne firent plus de prisonniers ; déjà les Romains n'en faisaient plus. Quand un Italien ou un Crétois s'agenouillait aux pieds de nos guerriers, jetant ses armes, s'offrant comme esclave, demandant grâce de la vie, avec la pointe du glaive on lui renfonçait dans la gorge son cri de miséricorde.

Un Romain, s'il égorgait un des nôtres, lui criait :

Souviens-toi de Genabum !

Et s'il tombait sous nos coups, on lui criait en pleine figure :

Souviens-toi d'Avaricum !

On jura que, si nous parvenions à forcer un camp latin, on y tuerait tout, même les hommes du- train et les valets d'armée, même le prêtre qui entretient le feu de Vesta dans le prætorium. Tout le butin serait consacré à Teutatès et à Camul, brûlé sans qu'on pût en distraire une caracalle.

Un peu de ce courroux se tourna contre Vercingétorix. Ainsi, après nous avoir promis la liberté et l'empire du monde, il n'avait su préserver ni Vellaudunum, ni Genabum, ni Noviodunum, ni Avaricum !

Il s'est éloigné avec sa cavalerie, au moment où il s'est aperçu que la ville allait succomber ! criaient les uns.

— *Il a laissé l'armée sans chef pendant plusieurs jours !... Où donc est-il allé ?* demandaient les autres.

— *Par Camul ! c'est qu'il s'entend avec César.*

— *C'est de César qu'il veut obtenir l'empire de la Gaule !*

Les têtes se montaient. Les Bituriges, affolés par leurs malheur, ajoutaient foi aux accusations les plus absurdes. Les chefs qui avaient été contraints par leur peuple à embrasser le parti de la guerre prenaient leur revanche et disaient :

Nous vous l'avions prédit... L'oncle Gobanition savait bien ce qu'il faisait en chassant de Gergovie le fils de Keltil.

D'autres, qui souffraient de voir leur nation subordonnée à celle des Arvernes, répétaient dans les groupes

Hein ! ces gens des Hautes-Terres, avec leur morgue et leur orgueil... ils ne sont pas plus malins que les autres... Ce sont eux qui ont attiré les légions sur nous, et voilà comme ils s'entendent à les repousser !

On reprochait maintenant aux Carnutes d'avoir donné le branle. *Et pourquoi cet inutile massacre de Romains désarmés ? Pour un Italien qu'on lui égorgé, César fait égorgé mille des nôtres.*

Les Carnutes se défendaient et accusaient :

Avez-vous donc si bien tenu vos serments, vous, les Pictons, les Lémoviks, les Senones ? Quand vous promettez vingt mille hommes de contingent, vous en amenez cinq mille. Vous nous avez montré tant d'enseignes dans le Némèdh d'Autricum ! Où sont les guerriers qui devaient les entourer ? Pensiez-vous qu'on chasserait César avec des sangliers de bronze ?

Ainsi, nos camps étaient pleins de découragement et de discordes. On accusait les chefs de trahison. On refusait d'obéir à leurs ordres. Les vieilles rivalités entre nations se réveillaient. Des chevaliers désertaient, emmenant leurs ambactes. D'autres commençaient à tourner la tête du côté de leur pays.

C'était surtout Vercingétorix qui était en butte aux colères et aux soupçons. On disait qu'il n'oserait plus paraître devant l'armée.

C'est alors surtout que j'eus lieu d'admirer le fils de Keltil. De lui-même il convoqua l'assemblée, et y appela jusqu'aux plus petits chefs, jusqu'à ceux qui commandaient seulement à dix hommes. Il se présenta seul à cette réunion houleuse, où les regards des plus affectionnés évitaient le sien, où tant d'yeux le bravaient. Debout et croisant les bras, il dit :

Pourquoi vous laisser abattre par un échec ? Pourquoi ce découragement, ces récriminations, ces soupçons ? Avez-vous moins de griefs qu'hier contre les Romains, moins de raison qu'hier pour préférer la mort à la servitude, moins de motifs qu'hier pour rester unis ? Êtes-vous moins braves, ou les Romains le sont-ils devenus davantage ? Mais ce n'est point par leur bravoure, ce n'est point en bataille qu'ils ont été victorieux. Ils sont plus habiles que nous à assiéger les places ; ils savent construire des machines encore inconnues aux Gaulois. C'est pourquoi je ne voulais pas renfermer mes hommes dans une place. Qui donc a proposé d'incendier Avaricum comme les autres villes des Bituriges ? Et à quoi tient-il que ce glorieux sacrifice, qui sera dans l'avenir l'honneur de cette nation, n'ait pas été accompli jusqu'au bout ? Ai-je conseillé de défendre cette ville ? Ne sont-ce pas vos prières qui m'ont forcé de renoncer à mon avis ? N'ai-je pas prédit ce qui est arrivé ? C'est un grand malheur que la prise d'Avaricum : beaucoup de nos guerriers d'élite y ont péri, et beaucoup d'âmes innocentes ; et César y a trouvé les vivres que nous lui refusions. C'est un échec, je le reconnais. Mais pensiez-vous qu'à la guerre on ne remporte que des victoires ? Nos aïeux, dont la gloire est répandue dans le monde entier, ont éprouvé de bien autres désastres. Les noms des Brenns d'Italie, de Grèce et d'Asie, le nom de Bituit l'Arverne, de Boduognat le Nervien, d'Ambiorix l'Éburon, ont grandi dans la défaite. Pensiez-vous que les Romains fussent si faciles à vaincre et que César fût un général méprisable ? Le malheur est grand, mais il n'est pas irréparable. Pour quelques milliers de guerriers qui ont succombé dans Avaricum, il va nous en arriver des myriades. Il fallait du temps aux contingents des nations lointaines pour achever leurs préparatifs, accomplir leurs étapes par les chemins d'hiver. Mais l'hiver touche à sa fin, vos souffrances vont s'adoucir. Les légions ont souffert plus que vous ; n'avez-vous pas vu des Italiens désertir leurs camps, se rendre à nous affamés et grelottants, se livrer comme esclaves en échange d'un morceau de pain ? Les provisions trouvées dans Avaricum, et qui ont permis aux Romains d'échapper à la mort, s'épuiseront. Il ne leur en viendra pas d'autres. La dévastation du pays biturige continue à les envelopper comme d'une solitude. Les Édues se refusent aux réquisitions. Ils se préparent à nous joindre, et entraîneront tous les peuples des Cévennes, du Rhône et des Alpes. Toute retraite est déjà coupée à César : les déités l'ont livré entre nos mains. Mais, par

le Dieu que l'on ne doit pas nommer, ne vous abandonnez plus aux soupçons que sèment des ennemis secrets de votre gloire. Moi le complice de César ! Moi espérer de lui l'empire de la Gaule ! De lui, je ne puis espérer que le supplice le plus cruel et le plus ignominieux, car à ses yeux je suis le plus coupable d'entre vous. L'autorité, je ne puis l'attendre que de vos libres suffrages, et la gloire, que de votre bravoure. Ayez confiance, ayez courage. Vous combattez pour une juste cause, et les dieux ne peuvent favoriser des enseignes souillées par les atrocités d'Avaricum : Seulement il ne suint pas d'être braves : il faut être dociles aux chefs ; il faut pouvoir supporter l'attente, les privations, le labeur. Que de fois je vous ai recommandé de fortifier vos camps ! Les guerriers gaulois ne peuvent-ils s'assujettir aux travaux qu'accomplissent les Romains ? A la guerre, la pelle et la pioche honorent les mains du guerrier tout autant que la lance et le glaive. C'est aux chevaliers, c'est aux colliers d'or à donner l'exemple, comme font les tribuns et les légats de Rome. Bannissez les pensées de discorde. Il est plus nécessaire que jamais de rester unis, comme une seule nation de frères. Contre l'union de la Gaule entière que vaut l'effort de dix légions ? La Gaule d'accord avec elle-même ? Mais le monde entier ne pourrait lui résister !

Ce discours avait d'abord été froidement écouté. Puis, peu à peu, les regards indécis ou hostiles se fixèrent de nouveau sur le Pen-tiern avec confiance. On lui savait gré de la crânerie avec laquelle il avait provoqué la réunion de l'assemblée, remettant ainsi sa vie entre les mains de ses jaloux et de ses ennemis. Il fallait convenir aussi qu'il n'était pour rien dans cette malheureuse campagne d'Avaricum. Même sa sagesse avait éclaté dans son opposition à ce que la ville fût conservée et défendue. Il avait tout prévu ; les dieux ne cessaient pas de l'inspirer.

Tout ce qu'il disait des alliances qu'il avait contractées avec les autres peuples, des contingents qui étaient en marche pour nous rejoindre, de la révolution qu'il fomentait chez les Édues, nous était confirmé par des émissaires qui accouraient à chaque instant.

Pendant qu'il parlait, on annonça l'arrivée de Teutomat, le fils du glorieux Ollovico, roi des Nitiobriges ; bien que son père eût reçu le titre envié d'ami du peuple romain, il n'avait point hésité à nous amener son contingent. La vue de ces beaux cavaliers, aux yeux noirs, aux cheveux noirs et bouclés, aux vêtements noirs sous l'acier, costumés et équipés à la mode des Aquitans, avait achevé de ragailhardir les cœurs.

A la fin du discours du Pen-tiern, de nouveau éclata ce bruit joyeux dont nous commençons à nous déshabituer, le battement des glaives sur les boucliers. Les soupçons et les discordes s'évanouissaient. L'âme de la Gaule rentrait en nous.

Était-ce donc pour avoir perdu quelques milliers d'hommes que la Celtique cesserait d'être la terre des braves ?

Un matin, on s'aperçut que César avait décampé pendant la nuit.

Avaricum, qui avait regorgé de provisions, il le laissait vide comme un grenier que les rats mêmes désertent parce qu'ils n'y trouvent plus un grain de blé. On apercevait encore le dos de ses soldats d'arrière-garde. Il s'en allait vers la Loire, évacuant toutes ses conquêtes en pays biturige, poursuivi par les malédictions du paysan indigène qui de loin lui montrait le poing.

Était-il chassé par la famine, ainsi que l'avait prévu le Pen-tiern ? Ou fuyait-il à l'aspect de nos camps chaque jour plus nombreux, étagés sur les collines, et maintenant fortifiés de murs et de levées de terre ?

Bientôt nous connûmes le motif de sa retraite, et ce fut une nouvelle confirmation des prévisions de Vercingétorix.

Un matin, Vergassilaun me dit :

Il paraît que ça chauffe au pays des Édues.

— *Qu'y a-t-il donc de nouveau ?*

— *Il y a que les deux partis entre lesquels, cette nation est divisée sont sur le point d'en venir aux mains. C'est pour cela que les Édues refusent d'envoyer à César des contingents et des vivres chaque chef préfère garder ses hommes, amasser des provisions dans ses oppida et ses châteaux forts, prévoyant qu'il pourrait en avoir besoin contre ses voisins. Dans les assemblées du sénat édue, qui se tient sur la montagne de Bibracte, on échange les gros mots et l'on commence à se gourmer. Tu sais bien que les coryphées des deux partis, Cot et Convictolitan, se disputaient la magistrature suprême, sous le titre de Vergobret. Ils ont trouvé moyen de se faire élire tous deux en même temps, chacun par ses partisans, chacun dans un lieu différent. Chacun d'eux dénonce son rival comme un violateur de lois, un usurpateur, un traître à la patrie. Tous les colliers d'or et tout le peuple sont partagés, plus furieux les uns contre les autres que nous ne le sommes contre les Romains. Une partie des gens de guerre sont entraînés par Éporédorix, qui tient pour Cot ; l'autre parti suit Viridomar, qui tient pour Convictolitan. Je n'ai guère plus, de confiance en Viridomar qu'en Éporédorix : d'abord tous deux sont jeunes, inexpérimentés, et cependant finassiers comme on l'est chez eux. Je me défie de celui-ci, parce qu'il est apparenté à toutes les grandes familles, et de celui-là, quoiqu'il soit un parvenu, parce qu'il est ami de Divitiac, et, que, sur la recommandation du druide, César s'est employé à lui faire obtenir des honneurs.*

— *Mais qu'est-ce que tout cela peut bien faire à César ?*

— *Cela pourtant l'intéresse à tel point que c'est justement pour cette raison qu'il a déserté ses campements d'Avaricum et s'est rabattu sur la Loire. Il a convoqué tous les grands du pays en une assemblée de leur sénat, à Decize. Il veut imposer son arbitrage aux deux partis et tâcher d'arranger l'affaire. On dit qu'il tient pour Convictolitan, parce que c'est le seul qui ait été élu, suivant les usages de la cité, par les chevaliers et les druides réunis, et dans le némèdh que la loi désigne comme lieu d'élection ; et aussi parce que Cot n'avait pas le droit d'être nommé, vu que son frère Valétiac remplissait l'année dernière les mêmes fonctions, et que la coutume de la nation ne permet pas qu'elles se continuent dans la même famille.*

— *Quand César aura fait déposer l'un et proclamer l'autre, quel profit en aura-t-il ?*

— *Je doute que cela lui serve à beaucoup. Cet et ses amis lui en voudront d'avoir perdu leur procès ; Convictolitan ne lui saura aucun gré d'avoir gagné le sien. Au contraire, pour écarter l'idée qu'il soit un protégé des Romains, il enchérira sur les démonstrations de son adversaire ; c'est à qui des deux parlera le plus haut de l'indépendance de la nation édue, de la liberté des élections, de la nécessité de repousser toute ingérence de l'étranger dans les affaires du pays. Il y aura entre eux une émulation de sentiments gaulois ; ils chercheront à se gagner de*

vitesse, comme des chevaux qu'an essaie à la course. Que ce soit Cot ou Convictolitan qui soit nommé, le résultat sera le même. César aura gagné un ennemi et il n'aura pas conquis un ami... Seulement il court maintenant au plus pressé : empêcher la guerre civile d'éclater chez les Édues... Tandis qu'il se trouve nez à nez avec nous, il ne se soucie pas d'avoir sur ses derrières un pays en feu, où l'on se battra de village à village et de château à château...

— Est-ce que César n'aurait pas mieux agi dans son intérêt en laissant les Édues s'entr'égorger ? Comme cela il était assuré qu'ils ne se réuniraient pas pour tomber tous ensemble sur ses derrières.

— Les avis sont là-dessus partagés. Mais, qu'il se mêle de leurs affaires ou ne s'en mêle pas, le résultat sera le même. Que les Édues se battent ou ne se battent pas entre eux, leur réunion contre les Romains n'en est pas moins certaine. Tous les chefs édues ont fait de grands préparatifs, fortifié leurs châteaux, armé leurs hommes, enrôlé des aventuriers. Que veux-tu qu'ils fassent maintenant de tous ces guerriers ? On ne peut pas les renvoyer chez eux sans qu'ils aient combattu, fait quelque butin. La tentation sera grande de les employer contre les Romains... Et puis il y a Litavic... Connais-tu Litavic ?

— J'ai entendu prononcer ce nom.

Vergassilaun tira de ses braies une pièce d'or et me la montra. Elle représentait sur la face une tête de femme couronnée d'un diadème, et sur l'autre un cavalier portant une enseigne surmontée d'un sanglier, avec ce nom gravé dans l'or : **LITAVICOS**.

Faut-il, me dit Vergassilaun, qu'il soit riche et puissant en domaines et en guerriers, et orgueilleux, pour faire frapper ainsi des pièces d'or à sa marque ! Rien que parmi ses chevaliers, ses clients, ses paysans, il peut lever une armée.

— Pourtant il ne s'est pas présenté aux élections pour être Vergobret.

— J'ignore si la loi l'y autorisait. Mais, j'en suis sûr, jamais il n'eût brigué un titre qu'on ne peut obtenir sans l'assentiment de César. Il s'est donc réservé ; il n'a semblé pencher ni pour un parti ni pour l'autre. Peut-être est-il avec Convictolitan, qui est un grand seigneur comme lui. Mais il est surtout de son parti à lui, et méprise les intrigues des autres. Son héros, c'est Dumnorix, qui jadis appela les Helvètes en Gaule et qui s'est fait tuer par les Romains plutôt que de conduire son contingent dans l'île de Bretagne. Sa bête noire, c'est le druide Divitiac. Il espère obtenir par Vercingétorix la royauté dans son pays. Au fond, il est avec nous. Il hait les Romains.

— Pourquoi ne s'est-il pas déclaré contre eux ?

— Pour se faire égorger comme Dumnorix ? Il n'est point si sot. Il guette l'occasion. Sois sûr qu'à Decize, César le trouvera parmi les empressés à lui faire fête... Mais as-tu remarqué dans notre camp ce vieux qui est pauvrement vêtu, comme un paysan ?

— Oui.

— Eh bien ! C'est un chevalier qui, chez lui, porte le collier d'or. C'est un ambassadeur de Litavic. Vercingétorix a dû attendre la nuit pour le recevoir... Mais chut ! n'en parle à personne. C'est un grand secret.

CHAPITRE IV — Gergovie.

Les jours commençaient à s'allonger. Bien que les hautes terres de l'Arvernie fussent encore blanches de neige, les plaines verdoyaient et nos coursiers y trouvaient une abondante pâture.

Toute l'armée de Vercingétorix était maintenant rassemblée sur la rive gauche de l'Allier, en face des légions, que le cours impétueux de la rivière, grossie par la fonte des neiges, arrêtait sur l'autre bord.

Protégés par cette barrière infranchissable, nous défendions l'Arvernie de toute invasion ; déjà le pays biturige était nettoyé des coureurs romains.

Combien César a-t-il donc de légions avec lui ? demandai-je à Vergassilaun.

— *Six légions, sans compter les auxiliaires. Cela doit lui faire cinquante mille hommes. Nous sommes tout près de soixante mille.*

— *Mais les quatre autres légions ?* demandai-je. *Mais son lieutenant Labienus ?*

— *Ah ! voilà !* me dit-il un peu embarrassé. *Il paraît qu'il les a envoyés sur la haute Seine pour menacer de nouveau les Senones, les Parisiens et les peuples du nord. C'est pour cela que de ce côté il ne nous arrive plus de renforts... Tu n'es pas inquiet pour tes foyers ?*

— *Non,* lui dis-je. *Nous avons là-bas de quoi nous défendre... J'admire plutôt l'audace de César qui, devant un adversaire comme Vercingétorix, ose se dégarnir de quatre légions et de son meilleur lieutenant.*

— *Ne voulais-tu pas qu'il laissât les nations du nord descendre sur la Loire et nous amener leurs contingents ?... Et puis son succès d'Avaricum l'a peut-être grisé... D'ailleurs il compte sur la cavalerie et les dix mille fantassins que lui ont promis les Édues pour avoir si bien arrangé leurs affaires. Il pourrait compter sans son hôte... Sais-tu qui va commander ces dix mille hommes ?*

— *Non.*

— *Litavic !*

Et il partit d'un bon rire, auquel je m'associai de tout mon cœur.

Depuis plusieurs jours nous étions en présence des Romains, séparés d'eux par le cours encaissé, de l'Allier, dont les eaux roulaient avec une force de taureau.

D'une rive à l'autre on échangeait des provocations. En se cachant dans les bouquets d'aulnes et de saules, on s'envoyait des flèches, aux barbes desquelles étaient joints des mots injurieux. Les frondeurs gravaient sur leurs balles d'argile et de plomb des mots injurieux, des noms de bêtes impures, espérant qu'ils s'imprimeraient dans la chair de l'ennemi.

Nous sentions bien que ce n'était là que jeux d'enfants. Cette sorte d'inaction nous pesait. Nous n'étions pas outillés pour franchir la rivière ; nous en étions venus à souhaiter que les Romains, plus habiles que nous dans l'art de construire des ponts, réussissent à la traverser.

La chose arriva plus tôt que nous n'espérions.

César fit mine de construire un pont, droit en face de nous. Ses ingénieurs enfoncèrent des pilotis ; mais, sous la grêle de nos traits, il leur était impossible

de poser les madriers. D'ailleurs, on eût jeté dans le torrent quiconque se serait aventuré sur les planches.

Alors il feignit de renoncer à son projet, descendit la rivière avec toutes ses troupes, nous entraînant à sa suite, mais toujours sur notre rive.

Puis, quand nous fûmes très loin de l'endroit où étaient plantés les pilotis, il revint brusquement, posa les madriers et fit passer ses légionnaires.

Pas mal joué ! me dit Vergassilaun. *César est un maître en fait d'escrime. Suis bien son jeu. Feinte du coup droit : les pilotis posés. Trompez la parade, passez en quarte, revenez en tierce : la marche en aval, la contremarche en amont. Fendez-vous : le pont est franchi ! Vercingétorix paraît fâché d'avoir laissé surprendre le passage. Il préférerait tenir les Romains se morfondant entre une rivière torrentueuse et les Édues en ébullition. Il avait sans doute ses raisons. Pour moi, j'aime mieux qu'on en vienne aux mains. Ma lame s'ennuie dans le fourreau, et vraiment, nous ne pouvions pas rester bec à bec, à regarder couler l'eau, comme des hérons mélancoliques... En route pour Gergovie !*

La guerre était désormais reportée dans l'Arvernie, mais le sentiment de l'armée et du peuple était tout autre qu'à l'époque où les coureurs de César, à la descente des Cévennes, s'étaient répandus dans les plaines. Alors on était surpris, comme si on les eût vus tomber de la lune. En ce temps-là on n'avait que des contingents peu nombreux, mal organisés, et des oppida dont pas un ne se trouvait en état de défense. Maintenant, si l'on battait en retraite, c'était en formant une bonne armée de soixante mille hommes, et pour occuper, sur des hauteurs choisies d'avance, des positions inexpugnables. On avait déjà fait connaissance avec la mauvaise fortune, on avait vu la face de la camarade, et, dans cette épreuve, nos cœurs s'étaient retrempés. On se sentait plein de confiance et d'ardeur.

Cette armée en retraite semblait accomplir, vers une victoire certaine, une marche triomphale.

Quelques jours plus tard nous étions campés sur les pentes du mont de Gergovie.

A douze cents pieds au-dessus du niveau de la plaine, le front perdu dans la nue, s'élève cette montagne à jamais glorieuse.

Son sommet forme un plateau quadrangulaire qui s'étend de l'ouest à l'est sur quinze cents pas et du nord au sud sur six cents. C'est ce plateau qui supportait la ville.

Cette-ci était ceinte d'une muraille, épaisse de dix pieds et haute de douze. Cette muraille était formée, à la mode gauloise, de poutres perpendiculaires à la ligne des remparts, reliées entre elles par d'autres poutres. Dans les intervalles de cette charpente, on avait maronné d'énormes blocs. C'étaient des pierres du pays, fondues et forgées autrefois dans les forges souterraines, noires comme des charbons ou rouges comme des braises ardentes : des laves, des porphyres, des granits, des basaltes, de la dumite poreuse mais aussi solide que de la fonte de fer.

L'aspect de cette muraille était à la fois sinistre et rassurant.

Des tours, charpentées en bois de chêne poussé dans le granit, maçonnées en blocs arrachés des cratères, cimentées avec de la chaux et de la scorie de volcan, se dressaient de distance en distance.

A l'intérieur de l'oppidum, des populations innombrables étaient rassemblées, car toute l'Arvernie de l'est et une grande partie des Bituriges s'étaient réfugiés là. Avec des huttes et des maisonnettes de lave et de basalte, parmi les ronces et les églantiers, on avait improvisé une ville immense.

Il ne cessait d'y régner une rumeur rappelant celle de l'Océan quand il bat les grèves, une rumeur faite de mille bruits divers, mais se confondant dans une étrange harmonie : voix humaines, ébrouements de coursiers, mugissements de bétail, bêlements de moutons, braiements des ânes, grognements des porcs. Parfois, dans ce vacarme, éclatait l'appel strident des trompettes en bronze et le beuglement des carnix à mufle de dragon.

Comme le plateau est traversé du nord au sud par un ravin, vers lequel s'inclinent sa partie ouest et sa partie est, chacune de ces deux moitiés de la ville avait vue sur l'autre et se montrait à elle disposée en amphithéâtre. Chacune des deux était à l'autre un spectacle. Tout au long de ces pentes on voyait dévaler les toitures de fichiste et d'ardoise, les cônes de chaume, les faites des tentes de cuir. On voyait s'entrecroiser les lignes des places, des rues et des ruelles. La nuit, chacun des deux quartiers offrait à l'autre une illumination de fenêtres éclairées et de feux de bivouac. Sur les bords extrêmes du plateau, ces feux se confondaient avec ceux des étoiles, et l'on ne savait où commençait le vrai firmament.

Pour éviter l'encombrement et assurer la discipline, c'était hors des murs, sur les déclivités qu'ils dominaient à pic, que Vercingétorix avait installé ses soixante mille soldats. Nous étions rangés sur le versant sud de la montagne, car c'était de ce côté seulement qu'on attendait les Romains.

A mi-côte, le Pen-tiern avait fait élever un mur en pierres noires et rouges, haut de six pieds, dont les sinuosités se modelaient sur celles du terrain.

Entre les superbes remparts de la cité et ce mur, s'étendait notre ville guerrière, presque aussi vaste que l'autre. Nous étions, disposés par nations, Bituriges, Senones, Carnutes, Lémoviks, Turons, Cadurks, Rutènes, Nitiobriges, et vingt peuples encore. Chacun avait son camp, muni de portes où veillaient des sentinelles. La cavalerie, l'infanterie et les tirailleurs occupaient des quartiers distincts, et chacune de ces armes s'y trouvait sous l'œil et sous la main de ses chefs.

Le matin, nous allions au rapport dans latente de Vercingétorix, dressée au milieu du camp central, qui était celui des contingents arvernes.

Il régnait dans notre ville militaire plus d'ordre et de silence que dans celle d'on haut, mais, la nuit, les feux de nos bivouacs épandaient une illumination non moins brillante. Nul soldat ne pouvait franchir les portes de la cité ou descendre par celles du mur de six pieds, sans une permission de ses chefs, sans donner aux sentinelles le mot de passe et leur présenter la tessère de plomb.

C'est là que je fus à même d'admirer combien il y avait de ressources et d'ingéniosité parmi nos guerriers parises. Les autres étaient là, les bras ballants, attendant les rations de vivres, quand les nôtres avaient déjà suspendu des chaudrons à des piquets, tiré l'eau des puits, déterré des racines, allumé des feux de brindilles, mis bouillir ou rôtir les quartiers de viande. Les autres jeûnaient encore que les nôtres digéraient déjà. Les Parises nourrissaient leurs camarades des campements voisins, mais ils ne se gênaient pas pour y dérober tout ce qui était à leur convenance. Chez nous on regorgeait de provisions alors

que, dans les autres camps, on se plaignait de la disette et que l'on accusait l'incurie des questeurs.

Nos bivouacs parises étaient le rendez-vous de quiconque, dans l'armée entière, aimait à entendre des histoires, à deviser joyeusement autour des brocs, à regarder manœuvrer des chiens savants, à raconter des histoires et à danser. C'était là qu'affluaient les bardes, sûrs de toujours y trouver un bon souper et des oreilles attentives, parce que les estomacs n'y criaient pas famine.

La montagne de Gergovie n'est pas à pic sur toutes ses faces.

Du côté du nord, elle descend vers la plaine par une suite de pentes et de ressauts, sur le vallonnement desquels, çà et là, se dresse, écorchant le sol, quelque arête de roche. Un ennemi aurait pu, en se cachant dans les replis, surprendre l'approche des remparts ; mais, avant d'y arriver, il lui aurait fallu faire un immense détour dans la plaine, et nos sentinelles l'auraient signalé de très loin.

Du côté de l'est, la montagne est coupée toute avec la hache, sauf une sorte d'éperon de basalte sur lequel une chèvre ne pourrait se tenir.

Face à l'ouest, elle a un prolongement en contrebas, séparée d'elle par une gorge boisée et profonde, où l'on prétend qu'à de certaines nuits se réunissent les mauvaises femmes, les sorcières, pour préparer des philtres.

GRRGOVIR. 69

Ce plateau qui prolonge celui de Gergovie ne lui est inférieur que d'environ cent vingt pieds. Nous l'avions appelé la Roche aux Chênes.

Le versant du sud était, cela se comprend, pour nous le plus intéressant. Il descend d'abord en une pente assez raide, qui, à mi-côte, devient plus douce. Vers le milieu, correspondant à la dépression qui partage la ville en deux quartiers, se creusait un ravin abrupt, profond et large, accidenté par des coulées volcaniques, et au fond duquel on voyait quelques cabanes. Nous l'avions appelé le Ravin-aux-Laves.

De ce même côté du sud, deux hauteurs attirèrent tout de suite l'attention de l'état-major.

L'une, qui avait la forme d'un puy, très haute et de toutes parts à pic, aurait pu être négligée, car elle n'était point accessible à l'ennemi ; cependant nous y Times camper quelques-uns de nos contingents. Nous l'appelions le Puy-Noir.

L'autre, de trois cents pieds moins haute, formée d'une argile blanche, visqueuse, glissante, était trop près de nous pour qu'on n'y mit pas une garnison. C'était la Roche-Blanche.

Des remparts de l'oppidum un spectacle imposant s'offrait à nos yeux.

Vers le nord, c'étaient des plaines à n'en plus finir, parsemées de cônes volcaniques, dont le plus rapproché de nous, le mont Rugueux, ressemblait d'autant mieux à un casque gaulois que son sommet s'effilait en pointe.

Vers l'est, on dominait un lac immense, luisant au soleil ainsi qu'un miroir d'étain ; et plus loin encore, comme les tronçons d'un serpent d'argent, apparaissait et disparaissait, dans des bouquets d'arbres, la rivière de l'Allier.

Au sud, la vue était d'abord barrée par une montagne qui s'avancait du couchant et s'allongeait en lame de glaive. A la pointe, un village aux toitures rouges

semblait une goutte de sang ; de l'autre côté de cette lame, des croupes de montagnes toujours plus hautes, figuraient un troupeau monstrueux qui escaladerait le ciel.

C'était surtout du côté de l'ouest que se tournaient les regards de nos Arvernes ; car là se dresse le Puy-Dumien, au centre d'une file de monts, plus petits mais tous pareil à lui, comme s'ils étaient ses fils. L'un d'eux s'appuie même sur sa hanche : on dirait un enfant qui cherche la main de sa mère. Géant parmi ces géants, le Puy-Dumien avait l'air de les surveiller, de les compter, de les passer en revue.

Il était étrangement bariolé, car un des flancs, tout dénudé, était rouge comme du fer sorti de la forge ; l'autre flanc verdoyait de gazon nouveau ; et sa tête énorme, couverte de neige, paraissait casquée d'argent.

Par les jours clairs, la ligne de ces puys se dessinait sur l'horizon d'un trait net. Plus net encore était le trait, quand leur sombre profil ressortait sur la pourpre d'un soleil couchant ; les névés de leurs sommets se coloraient alors d'un ton rose.

Sous la lumière de mars, nous voyions la plaine et ses collines comme sur la paume de la main, si bien qu'à dix lieues à la ronde on eût distingué un arbre ou une cabane de berger ; mais, seul, le Puy-Dumien enveloppait de nuées sa tête orgueilleuse, et l'où croyait voir de la fumée sortir de ses flancs calcinés.

Des différents aspects qu'il nous présentait, nos Arvernes tiraient des présages pour le temps qu'il ferait et même pour les destinées de la guerre.

Après quelque succès sur les Romains, ils étendaient leurs glaives vers lui et chantaient des hymnes oh il était dénommé l'Assembleur de nuages, le Père des monts, l'Escabeau pour le pied des dieux assis dans l'Empyrée, le Pivot autour duquel tourne le monde. Ils appelaient à haute voix le dieu qui trône dans un némèdh sur ce sommet. Ils lui criaient d'interminables litanies :

Lug, le guerrier, à la lance d'or, à l'arc d'argent, au marteau d'airain ! Lug, fils de Ciân, qui eus pour mère Ethniu et pour nourrice la reine Tâltsin ! Lug, l'époux de Rosmerta, le seigneur des Mères tricéphales ! Lug, qui as pour escabeau la tortue primitive, pour coursier le cheval sans bride, pour char la roue ailée, pour éclaireur l'alouette, pour messenger le corbeau fatidique, pour héraut le coq dont le chant annonce l'aurore ! Lug, qui as ton nom inscrit sur toutes nos montagnes, invoqué dans les cavernes creusées de main d'homme, adoré dans tous les temples ! Lug-Dumien, qui de ton glaive de feu donnes aux sources la vertu de guérir, toi qui assures le pied du voyageur au bord des précipices, qui diriges la main du potier tournant la terre blanche d'Arvernie, qui présides au tumulte des foires, qui remplis d'or l'escarcelle du marchand, qui fais germer le blé sous la charrue du laboureur ! Lug-Atusmer, qui arrachas la corne de Cernunnos, brisas la force de Trigaran, domptas le serpent à tête de bélier ! Lug-Ézus, Lug-Teutatès, le maître et l'effroi des forêts de chênes ! Lug Bélen, Lug-Tarann, qui disposes des feux du ciel et des feux souterrains, toi, dont la flèche brille dans l'éclair, dont la voix gronde dans le tonnerre, dont le marteau retentit dans les profondeurs de la terre ! Lug-Héol, qui as pour chevelure les rayons du soleil ! Lug Ogma, inventeur de l'écriture sacrée, maître des arts, docteur suprême, prince aux sciences multiples, instituteur des druides, inspireur des bardes ! Lug-Camul, qui règnes dans les combats, commandes à la victoire, fais signe à Kathubodua ! Dieu suprême, qui contiens tous les dieux et toutes les déesses, notre seigneur et notre roi ! Accorde-nous la prospérité, donne-nous la victoire !

En échange, nous consacrerons dans ton temple les dépouilles de nos ennemis. Nous combattons pour toi. Combats pour nous !

Quand la tête du Puy-Dumien se cachait dans la nue, des prêtres y montaient pour s'entretenir sans témoin avec le dieu. Par les nuits sereines, on voyait briller là-haut la flamme d'immenses bûchers.

A de certains jours, la chaîne des puys et tous les autres puys de l'horizon se dérobaient à nos yeux, perdus dans une buée. A d'autres jours, nous étions nous-mêmes enveloppés de nuages. Nous ne distinguions même plus les murailles de l'oppidum. On se cherchait à tâtons dans le camp ; une vedette de cavalerie ne voyait point les oreilles de son cheval.

D'autres fois des souffles couraient à travers ces vapeurs d'un blanc laiteux, les divisaient, les amincissaient, les rendaient opalines. Elles passaient devant nous, rapides, hâtives, effarées, légions de fantômes poursuivis par une armée invisible ; puis, elles repassaient, et l'on eût cru qu'elles étaient rabattues par d'autres escadrons qui les auraient prises à revers. Elles semblaient agitées d'un frissonnement, comme des âmes qui voudraient dire quelque chose, mais qui n'ont pas de lèvres pour parler, dans une muette dérouté de spectres blancs. Alors un givre en fines aiguilles se déposait sur nos cuculles et nos caracalles, sur nos longues moustaches et nos sourcils.

Parfois tout cela s'enlevait d'un seul coup, laissant apparaître la campagne éblouissante ; parfois cela se résolvait en une pluie menue, obstinée, tenace, qui nous trempait jusqu'aux os, dévastait nos bivouacs, et ruisselait en cascades par tous les ravins de la montagne.

Quand le printemps fut sur le point de vaincre l'hiver, des orages éclatèrent formidables. Dans cette lutte du dieu soleil contre les noirs dragons du ciel, des éclairs resplendissaient, suivis aussitôt de fracas assourdissants. Les foudres tombaient à droite, à gauche, bridant nos yeux de flambées soudaines, sabrant les nuées de leurs bleuâtres, tandis qu'un grondement continu roulait dans les gorges, se répercutait sur les monts, tonnait dans les cratères, éveillant des échos formidables comme les voix des dieux, précipitant la chute des avalanches. A de certains éclatements brusques, on eût dit que le ciel croulait, avec un fracas de sa voûte de cristal brisée, et que les monts allaient rentrer dans le sein de la terre. Qui n'a pas entendu le tonnerre d'Arvernie n'a rien entendu.

Cinq jours après notre installation sur la montagne de Gergovie, nous vîmes, par un ciel pâle et bas, s'allonger, des bords de l'Allier, comme six coulevres aux écailles d'acier.

Les six légions ! crièrent nos guerriers.

Bientôt, en tête des colonnes, on distingua des masses aux reflets métalliques qui avançaient plus rapidement, et l'on percevait déjà des hennissements de coursiers ; tout de suite, pour courir au-devant de cette cavalerie, la nôtre descendit les pentes.

Dans la plaine du sud-est, il y eut de brillantes escarmouches.

Je fis le coup de latte contre les cavaliers romains et espagnols, qui toujours se repliaient dans la direction de leur infanterie, laissant sur le terrain des chevaux morts, des cadavres décoiffés et des casques vides.

Nous fumes assaillis par des ouragans de manches flottantes et blanches, de faces noires dont les yeux noirs luisaient sous des capuchons, de coursiers qui battaient l'air de leurs sabots de devant et dansaient debout sur leurs sabots de derrière. Nous trouvâmes ces Numides moins redoutables qu'on ne l'eût cru : sans nous laisser effrayer de leurs cris rauques qui auraient pu sortir du gosier de bêtes féroces, nous savions parer du glaive le jet de leurs javelines ou la poussée de leur lance à crinière de cheval, et dans ces poitrines sans cuirasse notre points ibérique trouvait aisément le chemin du cœur.

Nous fûmes chargés aussi par des auxiliaires gaulois ; mais quand ils arrivaient sur nous, toujours on les voyait faire demi-tour, passer presque sous nos lances, s'écouler à droite ou à gauche, avec de grands cris, mais gardant la javeline en main. Il était évident qu'ils ne se battaient pas de bon cœur contre leurs frères.

Quand les légions intervenaient, notre cavalerie se repliait sur la base de la montagne.

Bientôt on aperçut les Romains faisant halte entre le grand lac et la rivière.

Immédiatement après, les colonnes se disloquèrent, dessinant les lignes d'un immense carré. Nous entendîmes les pioches et les pelles sonner contre les cailloux des champs. Des levées de terre apparurent et des fossés se creusèrent. Le soir même, le camp était construit, et les Romains purent s'endormir à l'abri de remparts.

César ne paraissait point désireux de tant se rapprocher de nous ; car il laissait bien deux mille pas d'intervalle entre ce camp et les premières pentes du mont de Gergovie.

Le lendemain, sur les parapets romains, nous vîmes un groupe nombreux de manteaux de pourpre et de casques à grand panache.

Ces officiers avaient la face tournée vers l'oppidum ; de leurs mains, ils formaient des cornets, pour bien regarder, n'être point éblouis par le reflet des neiges.

Rien qu'à leur attitude, on devinait qu'il, y avait en eux de l'indécision. Peut-être étaient-ils étonnés de la hauteur de notre cité aérienne, de l'aspect terrifiant de ses remparts et de ses tours, de la multitude de nos guerriers, rangés par nations au long des pentes ; les autres collines, à commencer par la Roche-Blanche, hérissées de glaives et de lances, leur donnaient aussi à réfléchir.

Ils firent lentement le tour des parapets, s'arrêtant à chaque instant pour regarder à travers les palissades et paraissant se consulter. Les grands panaches des casques étaient penchés dans une attitude de méditation.

Va, mon bonhomme ! disait en riant Vergassilaun, comme si l'*Imperator* eut pu l'entendre. *Le morceau sera plus coriace ici qu'à Avaricum. Tu pourras te morfondre entre tes remparts tant qu'il te plaira. Nous restons en communication, par toutes les faces de notre oppidum, avec les plus riches contrées de la Celtique, et ce ne sont pas les Édues qui t'apporteront des vivres. Tu jeûneras pendant que nous ferons bombance. S'il te convient de tenter une escalade à douze cents pieds de hauteur, gare à la casse ! Avec une rivière torrentueuse dans le dos, tu ne vas pas être à la fête.*

De toute cette seconde journée les Romains ne sortiront pas de leurs retranchements.

Un revanche, la nuit fut des plus troublées.

Comme nous dormions à poings fermés, roulés dans nos caracalles, les pieds tournés vers les brasiers, soudain les sentinelles donnèrent l'alarme. Tout en bas, dans la gorge qui nous séparait de la Roche-Blanche, c'étaient des cris de victoire et des clameurs désespérées. Nous avons beau écarquiller les yeux ; nous distinguons à peine sur la neige de la Roche-Blanche, par la nuit noire, comme des fourmis qui couraient çà et là. Étaient-ce des Gaulois ou des Romains ? Nous l'ignorions.

Bientôt apparurent quelques-uns des nôtres, couverts de sang et de fange blanchâtre, les armes fracassées, essoufflés par l'ascension des pentes.

César avait profité de la nuit pour escalader la Roche, surprendre notre petite garnison et la jeter dans les ravins.

Au matin, la colline était déjà garnie de remparts et transformée en un second camp plus petit que le premier, et où deux légions tenaient garnison.

Dans la journée qui suivit, une ligne de gabions se dessina d'un camp à l'autre, sur une longueur de deux mille cinq cents pas, et tout de suite on vit voler les pelletées de terre que d'invisibles travailleurs arrachaient du sol.

Derrière ces gabions, un fossé profond se creusa, puis un second fossé. Les Romains pouvaient donc circuler du grand camp au petit camp, par une ligne d'aller et une ligne de retour. Comme ils cheminaient cachés jusqu'à la crête de leurs casques par les épaulements, pas un reflet d'armure n'indiquait à nos guetteurs leurs allées et leurs venues.

C'était comme un long bras que César étendait hors de son premier camp, avec un point au bout qui était le second camp.

Toute une face de notre oppidum se trouvait ainsi bloquée ; mais, les trois autres restaient libres ; et surtout par celle du nord, nous gardions toute facilité, même sans être vus, d'aller au fourrage, à l'eau et aux provisions.

Bien entendu, on ne laissa pas achever le travail sans avoir fait pleuvoir sur les travailleurs des balles et des flèches. Plus d'une fois, sur deux ou trois points, nous bouleversâmes les limes, culbutant les gabions dans les fossés ; et l'on se battait corps à corps dans les boyaux des tranchées.

Les Romains avaient pris la parti de ne pas même les défendre ; dès que nous attaquions, ils se retiraient dans leurs camps ; mais, quand le soleil se levait, nous constatons que tout le dégât fait pendant le jour avait été réparé pendant la nuit.

CHAPITRE V — Litavic l'Édue.

Un matin on parut très affairé dans les deux camps romains.

De l'un à l'autre circulaient des estafettes et des signaux s'échangeaient.

Trop de sentinelles ! dit alors Vergassilaun. *Pour sûr, il doit y avoir là moins de soldats. Que diable a bien pu faire César pendant cette nuit ? Si nous tâtions le pouls à l'ennemi ?*

Vercingétorix consentit à ce qu'une attaque soit tentée sur la Roche-Blanche.

Elle échoua parce que les hommes glissaient sur cette maudite argile blanche, par les sentiers tout détrempés.

Quant aux Romains de l'autre camp, à notre grande surprise, ils ne portèrent point secours à leurs camarades, et se contentèrent d'envoyer des éclaireurs dans le double fossé. Nous en primes quelques-uns.

Au lieu de les tuer, on les amena au præterium de Vercingétorix. On leur promit la vie sauve, s'ils disaient la vérité, et la mort la plus cruelle, s'ils mentaient.

Où est César ? demanda le Pen-tiern.

— *Parti dans la direction de l'Allier.*

— *Dans quel dessein ?*

— *Il allait au-devant des dix mille Édues qu'amène Litavic... Il a pris quatre légions pour escorte... Il paraît que cela va mal là-bas... Les uns disent que César a fait tuer Viridomar et Éporédorix qu'il gardait avec lui... D'autres protestent que ce n'est pas vrai, que c'est un bruit que fait courir Litavic pour insurger son contingent, et qu'en effet il y a réussi.*

De ces prisonniers on ne put tirer d'autres renseignements. Mais, dans la nuit, au pied de l'oppidum, cette fois par la face du nord, un son de trompette gauloise retentit, le nom de Litavic fut crié, et, peu de minutes après, ce chef et son entrée dans la ville, avec un gros de cavaliers édues.

Affaire manquée ! dit-il à Vercingétorix. *Je croyais t'amener les dix mille fantassins et cavaliers du contingent édue, et je n'ai pu me faire suivre que de nies clients et de mes ambactes. Le coup était cependant joliment monté... À vingt-cinq mille pas d'ici j'arrête mes dix mille]sommes ; je leur conte que César a fait assassiner ceux de leurs frères qu'il gardait dans son camp : Éporédorix et Viridomar avaient péri sous la hache ! On m'a cru d'autant plus aisément qu'on a chez nous le ressentiment encore chaud du meurtre de Dumnorix. Quelques assassinats de plus, je pouvais bien les attribuer à César. On ne prote qu'aux riches, n'est-il pas vrai ? D'ailleurs, je produisais des témoins échappés au prétendu massacre, et ils ajoutaient d'horribles détails à mon récit. Ma petite histoire avait donc parfaitement pris. Les cavaliers pleuraient des larmes de rage, agitaient furieusement leurs armes et me suppliaient de sauver la nation édue, de venger leurs amis... Tout à coup, qu'est-ce que je vois arriver ? César en personne, avec quatre légions ! Il débite à son tour une harangue. Personne ne le croit. Alors il fait sortir des rangs, qui ? Éporédorix ! Viridomar ! Il les adjure de dire eux-mêmes s'ils sont vivants... Les imbéciles, ils avaient bien besoin de ne pas être morts ! Tu comprends bien que je n'ai pas attendu la suite des*

explications. J'ai commandé demi-tour à droite à mes ambactes ; j'ai filé sur la gauche des légions, j'ai gagné aux champs ; et me voilà... Pardonne si le résultat n'a pas répondu à mes bonnes intentions.

— On ne mesure pas les intentions au résultat, ni le courage au succès... Sois le bienvenu dans Gergovie, noble et vaillant Litavic ! Tu y seras reçu avec tous les honneurs dus à ton rang, comme si tu amenais toute l'armée et toute la nation des Édues, comme si votre déesse nationale, Bibracte à la tête couronnée de tours, faisait son entrée dans nos murs.

— Et puis, ajouta Litavic, je crois que tout n'est pas fini. Aux premiers mots de mon histoire, chaque escadron avait dépêché des courriers au pays pour soulever toutes les tribus... Les miens étaient déjà partis... César croit avoir coupé les ailes à mon canard sauvage, mais l'oiseau vole, vole, vole. Il vole par les oppida et les campagnes. Je voudrais bien savoir ce qui va se passer cette nuit à Bibracte, à Matisco, à Cabillon, à Noviodunum-des-Édues, où César a rassemblé tous les otages exigés des nations gauloises, en les confiant à la garde de ses bons amis les Édues.

— Et Cot ?

— Il ronge son frein depuis que César l'a fait déposer.

— Et Convictolitan ?

*— Il s'indigne quand on lui rappelle qu'il doit à César son titre de Vergobret. Il prétend ne le devoir qu'à son seul mérite et au libre suffrage de ses concitoyens. Lui, une créature de l'étranger ? allons donc ! Le rouge lui en monte à la face, surtout quand il a vidé, de plus qu'à l'ordinaire, une coupe de vin des Cévennes. Il faut alors entendre sa voix s'enfler et vibrer, et répéter : **La liberté du pays avant tout ! Pourquoi les Édues prendraient-ils César pour arbitre de leur droit et de leurs lois, plutôt que les Romains les Édues pour arbitres des leurs ?** Il se gardait bien de parler ainsi quand César présidait l'assemblée de Decize et le faisait proclamer Vergobret. Mais quand la crise est passée, on n'offre plus aux dieux que la peau et les os du taureau dont on leur avait promis la chair. Ne t'inquiète pas de la gratitude romaine de Convictolitan !*

— Tu dis que César avait quatre légions avec lui.

— Quatre ! J'ai compté les aigles et les vexilla.

— Alors nous n'avons plus devant nous que deux légions !... C'est une occasion qu'il ne faut point négliger... Ami Litavic, pour ta bienvenue, nous donnerons demain matin l'assaut aux deux camps. Tu conduiras l'une des colonnes.

— Merci, mon général !

Au soleil levant, nous descendîmes les pentes. Du côté du petit camp, ce ne fut qu'une fausse attaque. Sur le double fossé, on se contenta de bouleverser les gabionnages. C'était contre le grand camp que l'on s'acharnait. Vercingétorix, du haut de l'oppidum, nous envoyait sans cesse des troupes fraîches, pour relever les colonnes trop éprouvées, remplacer les blessés et les morts.

Jamais je n'ai vu un camp si près d'être forcé.

Tout à coup, du côté de l'Allier, retentirent les trompettes de l'infanterie romaine, les litui, qui jettent des notes claires et soutenues, les buccins, recourbées comme des cornes et qui beuglent comme des taureaux.

C'étaient les quatre légions qui revenaient, précédées de cavalerie latine et édue. Elles arrivaient au pas de charge. Du haut de l'oppidum, Vercingétorix fit sonner le rappel.

On ramena dans Gergovie maints beaux jeunes hommes à la poitrine trouée, déjà morts ou qui n'en valaient pas mieux. On avait perdu presque autant de guerriers que dans Avaricum. Mais ce n'était pas la même chose. L'ardeur belliqueuse, dans nos rangs, n'était pas tombée. Il nous semblait naturel de faire tuer trois des nôtres pour qu'un Romain fût tué. On avait flairé de si près la proie ! Si près on avait été de la victoire !

Ce qui nous consola de nos funérailles, ce fut d'assister d'en haut à celles des Romains, au flamboiement des bûchers qui s'allumaient pour les officiers de marque, à l'entassement des simples soldats dans de grandes fosses.

Je ne crois pas que nos glaives et nos projectiles, parmi les vingt mille hommes qui gardaient les camps, en aient laissé douze mille qui fussent sans blessure. Nos archers et nos frondeurs nous montraient leurs carquois et leurs pannetières vides.

Toutes nos flèches et toutes nos balles, disaient-ils, ne doivent cependant pas s'être perdues !

Litavic avait eu deux chevaux tués sous lui ; son bouclier, hérissé de flèches, ressemblait à la pelote d'une bonne ménagère ; un trait de baliste avait enlevé son casque ; un pilum s'était brisé contre son corselet de fer ; une flèche avait traversé son avant-bras. Il était radieux.

Cela fait du bien, disait-il, de s'expliquer franchement avec les Romains, au lieu de passer son temps à emmêler des quenouilles au sénat de Bibracte.

Malgré la douleur de sa blessure, qu'un druide du mont Dumien vint charmer, il avait ordonné de laisser sa tente ouverte et d'y faire entrer tout messager qui viendrait du pays des Édues.

Eh bien ! ne te l'avais-je pas annoncé ? disait-il au Pen-tiern. *Mes jeunes gens de là-bas vont très bien. A Cabillon, ils massacrent les négociants romains. A Noviodunum, ils ont mis la main sur les otages de César. Ces otages sont maintenant les nôtres : l'Imperator les avait pris pour s'assurer de la fidélité des peuples gaulois ; nous les gardons pour provoquer les défections.*

Deux jours après, il recevait un nouveau message.

Cette fois, l'affaire est dans le sac, dit-il à Vercingétorix... Ne t'inquiète pas de voir des députés édues arriver au camp de César pour expliquer les massacres par un simple malentendu. A la vérité, les chefs de mon peuple ne savent où donner de la tête ; les uns poussent à l'insurrection ; les autres s'obstinent à parler de réconciliation avec César. Allons donc ! le sang des Romains de Cabillon est entre nous et lui. Le vin est tiré, il faut le boire... Bibracte doit être aux mains des nôtres... J'y cours, et je te ramène quarante mille Édues.

— *Mais les dix mille Édues que César a maintenant dans son camp ?... Ce sont des otages aussi !*

— *Bah ! ils trouveront bien un moyen pour se tirer d'affaire. On n'exécute pas dix mille guerriers aussi aisément que deux douzaines de vieux sénateurs... Ils se sont jetés eux-mêmes dans la gueule du loup ; qu'ils en sortent !... D'ailleurs, César ne connaît peut-être pas encore toute la vérité. Les nouvelles sont lentes*

maintenant à lui parvenir. Toutes les routes sont coupées derrière lui... Je prends congé. Tu me reverras bientôt.

Et il partit, le bras en écharpe, avec son escorte d'ambactes.

CHAPITRE VI — Le recul des Aigles.

Dès lors que la révolution avait commencé chez les Édues, pour nous il ne s'agissait plus que de tenir quelques jours encore, mais il le fallait à tout prix. Le soulèvement des populations de la Loire et de la Saône suffirait alors pour obliger César à se réfugier dans la Province Romaine.

Seulement, une aventure pareille à celle de la Roche-Blanche, en resserrant le blocus autour de nous, pourrait rendre intenable notre position dans Gergovie.

Un conseil de guerre fut convoqué dans la tenté de Vercingétorix. Le Pen-tiern nous dit :

La perte de la Roche-Blanche ! voilà encore un malheur qu'on eût pu éviter. Si la garnison que j'avais mise sur cette colline s'était fortifiée d'une levée de terre ou d'un mur en pierres sèches, comme celui que j'ai élevé à mi-côte de Gergovie, César n'aurait pu l'enlever par un coup de main. Vous ne comprendrez donc jamais, Celtes et Bolgs, ce que vaut une pelle ou une pioche en temps de guerre ? Enfin, le mal est fait. Du moins, il nous reste d'absolument libres trois côtés de l'oppidum, et, par là, nous pouvons aller faire du fourrage à dix lieues à la ronde. Tâchons que la prise de quelque autre colline ne vienne pas encore restreindre nos débouchés. Je ne crains rien pour le mont Rugueux ni pour le Puy-Noir : ils sont trop hauts pour que les Romains les escaladent. Mais regardez la Roche-aux-Chênes. Elle est tout près de notre oppidum. Si les Italiens s'en emparaient, le ravin qui nous sépare d'elle nous serait interdit. Nous serions bloqués sur deux faces de notre forteresse, et César aurait vue sur les quatre. Si vous m'en croyez, cette nuit même, au lever du jour, nous occuperons cette hauteur. Nous y élèverons un mur comme celui-ci. Pour faire vite, il faut beaucoup de bras. Emmenons toute l'armée, et la besogne sera terminée en dix heures. Nous travaillerons cachés par les arbres... Les Romains ne sauront rien, ne se douteront de rien. Et, s'il leur prend fantaisie d'escalader la Roche-aux-Chênes...

— *Ils se casseront le nez contre un mur de basalte !* interrompit Vergassilaun.

— *Mais si les Romains profitent de notre absence pour donner l'assaut à la ville ?* intervins-je. *Ils verront bien qu'il ne reste plus personne sur ces pentes qui, aujourd'hui, fourmillent de soldats.*

— *Non*, répondit le Pen-tiern ; *car je laisserai du monde entre le mur de six pieds et la muraille de l'oppidum. Nos camps seront toujours là, et César ignorera s'ils sont plus ou moins garnis. D'ailleurs, nous ne serons pas si loin, et nous pourrons revenir à la première alerte.*

Le projet fut approuvé par tous, et l'on se sépara pour aller dormir quelques heures. Avant le lever du soleil, tout le monde était debout.

Nous étions depuis plusieurs heures occupés sur la Roche-aux-Chênes, et les chevaliers eux-mêmes mettaient la main à la besogne, tandis que chaque demi-douzaine de chevaux était confiée à un cavalier qui retenait toutes les rênes passées à son avant-bras. La mur s'élevait comme par un enchantement ; il était presque terminé.

Une estafette nous arriva de Gergovie, et dit au Pen-tiern :

On s'agite beaucoup dans les camps italiens. On y fait même plus de bruit qu'il ne serait naturel. Les litui et les buccines ne cessent de sonner. Du grand camp au petit camp, par le double fossé, passent des aigrettes de casqué, dont les porteurs ne semblent point se soucier d'être aperçus. Par les brèches du gabionnage, on voit marcher des cohortes avec leurs vexilla.

Vercingétorix réfléchissait sur ce que l'homme lui rapportait. De l'endroit où nous étions, à cause du Puy-Noir, nous ne voyions ni les remparts sud de la ville, ni nos camps, ni les camps romains.

On fit quelques pas, et l'on aperçut le petit camp fourmillant de soldats.

Est-ce donc à la Roche-Blanche qu'ils veulent donner l'assaut ? se demandait-on.

Mais voilà que du petit camp, par les sentiers raides et glissants, descend toute une légion, avec l'aigle planant au-dessus des files et trompettes en tête. Elle chemine vers l'ouest et prend position au pied du Puy-Noir. Elle semble vouloir se dissimuler dans les bois.

Serait-ce au Puy-Noir qu'ils en ont ? Il faut nous y porter en masse !

Et voici que, vers le sud-ouest, dans la plaine, tout le long de la montagne en forme de glaive, contournant le Puy-Noir, suivant le ruisseau qui coule au pied du mont Rugueux, se répand une masse énorme de cavalerie.

Ils veulent tourner la Roche-aux-Chênes par le côté sud ! dit une voix.

— *Évidemment !* reprit une autre. *Et ensuite ils essaieront de gravir le ravin qui nous sépare de l'oppidum. Nous allons être coupés !*

— *Convenez du moins qu'il était temps de construire notre mur.*

— *Oui, mais il suffit d'y laisser une garnison. Il ne faut pas nous y faire enfermer.*

— *Tout le mouvement que les Romains se sent donné dans leur camp, ce fourmillement de soldats sur la Roche-Blanche, cette légion qui se cache au pied du Puy-Noir et à laquelle le grand camp semble expédier des renforts, cette immense cavalerie qui menace l'accès de notre gorge, tout cela ne prouve-t-il pas que c'est la Roche-aux-Chênes qu'ils ont en vue ?*

— *César ne se doute pas que nous y sommes si nombreux... Comme il y va être reçu !*

— *Ne vaut-il pas mieux profiter de sa témérité, le surprendre dans ce grand détour, tomber sur son flanc ?*

— *Non, c'est ici qu'il faut l'attendre de pied ferme et l'accabler quand il se trouvera engagé dans le ravin.*

Ainsi devisaient les chefs. Vercingétorix était perplexe. Il se défiait de César et de ses ruses.

Je vois bien, dit-il, une légion sous le Puy-Noir et une autre encore sur la Roche-Blanche. Mais où sont les quatre autres ? Pourquoi tout ce bruit inaccoutumé de trompettes ? César aime à faire ses coups à la sourdine. Pourquoi ces soldats qui affectent, de se montrer et d'autres qui affectent de se cacher ? De la cavalerie pour escalader des ravins !... Il y a du louche dans tout ceci. Avons-nous affaire à une fausse attaque ? Ou prépare-t-on la véritable d'un autre côté ?

— *C'est ici la fausse attaque, pour sûr !* dis-je tout à coup.

Depuis un instant, avec la vue perçante de chasseur que j'avais alors, j'examinais cette cavalerie qui menait si grand bruit dans les fonds.

Voyez donc ! poursuivis-je. *Sont-ce là des cavaliers romains ? Ils ne vont qu'au pas. Les uns sont penchés sur l'encolure des bêtes, les autres presque couchés sur le troussequin. On dirait plutôt des paysans qui s'en vont au marché, avec des paniers de pommes en croupe. Il me semble aussi que beaucoup de ces chevaux sont bien petits et que leurs oreilles sont bien longues !*

Une conviction acheva de se former dans mon esprit et je m'écriai, dans l'étonnement et la stupeur de tous :

Par le Camul des Parises ! Je gage ma vie qu'il y a là plus de muletiers et de valets d'armée que de vrais cavaliers... Pen-tiern ! C'est un piège que César nous tend. Alerte ! Nous n'avons rien à faire ici contre ces goujats. C'est à l'oppidum qu'il faut courir... Alerte !

Au même instant, de l'oppidum accourait au galop Teutomat, le roi des Nitiobriges, sans armes, nu jusqu'à la ceinture.

Alerte ! alerte ! cria-t-il. *Les Romains donnent l'assaut à Gergovie. Ils ont escaladé le mur de six pieds. Ils ont surpris trois de nos camps et tué la moitié de nos hommes pendant qu'ils faisaient leur méridienne... Je n'ai eu que le temps de sauter, presque nu, sur mon cheval ! Et voyez, il a une javeline dans la croupe... A cette heure, la ville doit être prise.*

En même temps, une clameur confuse nous arrivait de l'oppidum et de la plaine du sud.

Sur la face ouest de la ville, celle qui était tournée de notre côté, nous voyions des hommes se laisser plisser à des cordes le long des murs. Ceux qui ne s'étaient pas brisé quelque membre dans leur chute dévalaient la long des pentes et accouraient vers nous en agitant les bras.

Alerte ! cria Vercingétorix. *Sauvons l'oppidum s'il en est temps encore.*

En un clin d'œil, nous autres les cavaliers, nous fûmes en selle. On galopa sur les pentes au risque de se casser le cou ; on arriva au tournant de la montagne de Gergovie ; et voici le spectacle qui s'offrit à nos yeux.

Une marée montante de casques d'acier couvrait la pente sud du mont de Gergovie, sur toute sa largeur. Le fameux mur de six pieds était comme crénelé de soldats qui l'escaladaient ou qui en sautaient.

Plus haut que ce mur, au pied même des remparts de l'oppidum, le sol disparaissait sous le grouillement des légionnaires. En de certains endroits, ils étaient suspendus par grappes, hissés sur les épaules les uns des autres et s'accrochant des mains au faite de la muraille. Ailleurs, ils formaient la tortue avec leurs boucliers et s'élevaient en pyramide. De longues échelles étaient portées au-dessus des carrés de pila. Contre les portes à clous de bronze de la cité on entendait sonner les haches.

En haut du rempart et sur les tours, plus de guerriers gaulois, mais des femmes, les cheveux épars, hurlant ou suppliant, tendant leurs enfants aux soldats romains, leur jetant des bijoux pour désarmer leur cruauté, et criant désespérément le nom tragique d'Avaricum. Plusieurs, comme affolées, plutôt que de s'exposer aux horreurs d'une prise d'assaut, préféraient se rendre comme esclaves, et, suspendues aux bras de leurs servantes, se laissaient glisser ou

tomber au pied de la muraille. On n'entendait que des cris féroces de triomphe et des lamentations.

Et toujours de nouvelles cohortes, au pas de course, montaient les pentes. Sans cesse il en sortait du grand camp et du double fossé. Cette marée de fer, après s'être arrêtée un instant contre le mur de six pieds, le submergeait comme d'un coup de mer et venait battre la muraille de l'oppidum.

Je distinguais nettement l'enfoncement du Ravin-aux-Laves, et de ce côté-ci du ravin, plus bas que le mur de six pieds, sur une sorte de mamelon, toute une légion qui semblait placée là comme en réserve, dans un ordre parfait, ayant à sa tête, mais très en avant, un état-major d'officiers à manteau rouge et à grand panache.

Toutes ces choses, je les vis en moins de temps qu'il n'en faut pour les raconter, ou moins de temps qu'il n'en faut pour ramasser un coursier dans les rênes et le serrer des éperons.

Sans regarder seulement de combien de cavaliers j'étais suivi, je partis à fond de train, piquant droit sur le groupe des manteaux rouges.

J'arrivai comme la foudre sur celui des officiers qui précédait les autres et qui avait la tête nue. Je heurtai son cheval en flanc. Je fis rouler la bête et de mes deux bras j'enlevai l'homme de sa selle. Je le couchai en travers de la mienne. Lâchant mon glaive, je lui arrachai le sien. Je me préparais à l'en percer au défaut de la cuirasse, tenant fortement sa main gauche dans ma main gauche.

Ses camarades, un instant étourdis de l'impétuosité de ma charge, poussèrent tous ensemble leurs chevaux contre le mien, en criant des mots que l'effroyable vacarme de la bataille m'empêcha d'entendre. Des fantassins se détachèrent de la légion et achevèrent de me cerner. Une chose qui m'étonna, c'est qu'aucun d'eux ne fit mine de me frapper du glaive ou du pilum. On m'assénait des coups de bois de lance sur le casque ; on se pendait au mors de mon cheval, on se cramponnait à ses jambes. Surtout on cherchait à m'arracher mon prisonnier.

Je fus encore plus violemment bousculé quand les cavaliers gaulois qui m'avaient suivi tombèrent sur le tumultueux groupe dont je faisais maintenant partie. Nous roulâmes tous trois, mon cheval, mon prisonnier et moi.

Des cadavres de Romains me recouvrirent, puis des cadavres de Gaulois, et je me sentis le visage inondé de sang, tandis que la respiration me manquait. C'était une vraie bataille qui se livrait sur mon corps.

Je croyais toujours tenir la main de mon prisonnier dans ma main gauche ; tout à coup je constatai qu'elle avait glissé. Quand je pus enfin me dégager, l'homme au manteau rouge avait disparu, sans doute enlevé par ses camarades.

Je ne trouvai plus autour de moi qu'un monceau de morts et de mourants, de la cavalerie gauloise qui galopait, et plus loin des Romains qui fuyaient.

Je m'aperçus alors que j'avais dans la main droite un glaive qui n'était pas le mien, d'un acier merveilleux avec une poignée d'or ciselée, et dans la main gauche un anneau.

Cet anneau, par le dieu des combats ! je le reconnus tout de suite. Il était en or massif, avec une grosse pierre ronde et rouge, et ce qui s'y trouvait gravé, c'était une femme qui sortait de la mer en tordant ses cheveux.

Qui donc était l'homme que j'avais tenu si longtemps entre mes bras, l'homme au manteau de pourpre, à la cuirasse d'or, à la tête nue ?

Je serrai précieusement l'anneau, et, après avoir attrapé un cheval sans maître, je me préparai à faire bon usage du glaive.

La bataille continuait.

La légion qui naguère occupait le mamelon en deçà du ravin des laves, la fameuse légion Dixième, était fort malmenée. L'élan de notre cavalerie avait jeté trois de ses cohortes dans le ravin, mais le gros se repliait en aussi bon ordre que le permettait un sol aussi tourmenté. Les Romains subissaient ce désavantage d'avoir l'ennemi plus haut qu'eux. Nos coups tombaient d'aplomb sur leurs casques, comme ceux du marteau sur l'enclume, et ils ne pouvaient y riposter que de bas en haut. Cependant la légion Dixième descendait peu à peu vers la plaine, marquant chacune des étapes de sa retraite par échelons, chacun de ses arrêts, par un tas de cadavres.

Pendant que nous chargions au-dessous du mur de six pieds, voici que, dans l'espace compris entre ce mur et le rempart de l'oppidum, un carnage effroyable s'accomplissait dans les rangs de la Huitième légion.

Les soldats romains, tout à l'heure, étaient presque maîtres de la ville. Maintenant, pressés, entre le rempart et le mur, ils succombaient à l'énorme poussée des masses gauloises qui arrivaient sans cesse de la Roche-aux-Chênes. Parmi eux, il n'y avait plus ni cohortes ni manipules, mais une cohue désordonnée, où l'on ne distinguait plus les chefs, où l'on n'entendait plus les commandements. Toujours braves, se battant pour le salut de leur peau, ils résistaient assez bien à notre infanterie, ne cédant le terrain que pas à pas.

Ce qu'il y avait de plus terrible pour eux, c'est que du haut des remparts et des tours, maintenant garnis de combattants, on laissait tomber sur leurs têtes les lourds saunions, avec la pointe en bas ; on les assommait avec les blocs arrachés à la muraille ; on les arrosait de plomb fondu, d'huile bouillante, de sable rougi au feu dans des boucliers de bronze.

Tout à coup ils se trouvaient acculés aux ravins, et alors on entendait le bruit sourd des chutes, un fracas d'armures qui se brisaient, avec les corps humains qu'elles contenaient.

Les malheureux ! Il leur fallait repasser le mur de six pieds. Et, pendant qu'ils cherchaient à l'escalader, on les y clouait avec la pointe des glaives ; s'ils réussissaient à le sauter, en les recevait en bas sur la pointe des lances.

Toutes les trompettes de l'armée romain sonnaient désespérément la retraite. A peine si les légionnaires les entendaient, dans ce vacarme où l'on n'eût pas ouï le tonnerre de Tarann. Et puis, par où l'effectuer, cette retraite ?

Quant aux troupes romaines qui avaient donné l'assaut de l'autre côté du Ravin-aux-Laves elles furent moins maltraitées parce qu'elles n'eurent pas à subir la fureur de notre premier choc.

Un incident acheva la déroute des Romains : César ayant ordonné aux Édues cantonnés dans le grand camp de se porter à leur secours, l'apparition de ces porteurs de braies effraya les légionnaires, dont ils semblaient menacer le flanc droit.

Si les Italiens n'eussent point perdu tout sang-froid, ils auraient pu remarquer que ces hommes avaient le bras droit nu jusqu'à l'épaule, la sais étant rejetée sur l'épaule gauche ; et c'est à cela qu'on distinguait les Gaulois auxiliaires des Gaulois insurgés.

Les Romains ne virent pas ce signe d'alliance, ou peut-être ne s'y fièrent point. Entendant nos clameurs sur leur gauche, apercevant ces troupes suspectes sur leur droite, avant en face d'eux, sur les murailles de la ville, non plus des femmes suppliantes, mais des guerriers exaspérés, ils laissèrent le cri de *saue qui peut !* se propager dans leurs rangs. Ils redescendirent les pentes beaucoup plus vite et beaucoup moins nombreux qu'ils ne les avaient montées.

Pas une cohorte, dans les quatre légions engagées contre nous, n'aurait échappé au désastre, si César, quand il se retrouva en lieu sûr, n'avait envoyé ordre à la troupe cachée au pied du Puy-Noir de revenir et à celle qui occupait la Roche-Blanche de faire une sortie. Notre flanc droit était menacé maintenant par dix mille hommes de troupes fraîches. Vercingétorix, d'en haut, vit le danger que nous courions et fit aussitôt sonner la retraite.

Le carnage que nous avons fait des Romains n'en était pas moins prodigieux : une légion était presque anéantie ; trois autres avaient été fort malmenées.

Tout l'espace compris entre le rempart de la ville et le mur de six pieds était jonché de cadavres romains ; au pied de celui-ci, il y en avait des tas presque aussi haut que lui ; le Ravin-aux-Laves en était comblé, et le ruisseau qui l'arrose coulait pourpre.

Parmi les morts, nous relevâmes quarante-six centurions !

Les gens de Gergovie reconnurent le centurion Fabius, qui avait le premier atteint la crête de la muraille, et le centurion Pétronius, qui avait essayé de faire sauter la porte à coups de hache.

Avant l'assaut, Fabius s'était vanté que personne ne le précéderait dans Gergovie, car le butin trouvé dans Avaricum l'avait alléché, et il comptait bien en recueillir autant chez nous. C'est lui, au contraire, qui nous laissa pour souvenirs sa cuirasse dorée, ses torques, ses bracelets et ses décorations. Avec les vexilla des cohortes détruites, les armes et les bijoux de ces centurions formèrent les dépouilles opimes qu'on alla consacrer dans le temple du dieu Lug.

Dans Gergovie même on éleva un colossal trophée avec les casques, les cuirasses, les glaives et les pila des simples soldats.

Nous étions ivres de joie et d'orgueil ; il nous semblait que, du côté de l'ouest, la ligne de bataille des Puys dumiens se dressait plus haute, et que ces monts amis se pressaient, s'appuyaient sur les épaules les uns des autres, avec leurs têtes casquées de géants qui sortiraient de terre, afin de mieux se rassasier du spectacle de nos exploits.

Le soir, quand on se rendit au rapport dans la tente du Pen-tiern, beaucoup d'entre nous avec un bras en écharpe ou la tête bandée, Vercingétorix nous félicita :

C'est une victoire éclatante que nous avons remportée. Nous la devons aux dieux, qui ont tourné contre César sa propre ruse et qui ont fait contribuer ses alliés édués à la déroute de ses soldats. Elle aura dans les siècles à venir un long retentissement, et, dès cette nuit, elle va voler de bouche en bouche par toute la Gaule. César a perdu son renom d'invincible. Ses alliés les plus tenaces vont se

déclarer contre lui. Dès maintenant il n'est plus pour lui d'alliance édue : ces dix mille auxiliaires, qu'il a fait apparaître si mal à propos sur le champ de bataille, sont à vous. Demain ou après demain, Éporédorix et Viridomar nous les amèneront. Il n'a plus à espérer d'alliance lingone, ni séquane, ni helvienne. Votre glaive a tranché tous les lieux dont il tenait la Gaule garrottée. Elle est libre, de la mer de Morinie aux Cévennes. Dans un mois elle le sera jusqu'aux Alpes.

Quand je m'avançai pour faire mon rapport, Vercingétorix me dit :

— *Vous autres Parises, vous êtes aussi avisés que braves. Ce n'est pas à toi qu'on ferait prendre des muletiers pour des cavaliers des alæ. Ce matin, tu as bien vu et tu m'as bien conseillé. Ce soir tu t'es battu comme un lion. Je t'ai vu. Je saurai t'en récompenser.*

— *Pen-tiern, tes paroles resteront ma récompense la plus précieuse. Je sais quelqu'un qui sera bien content quand je les lui redirai... Mais je n'ai pas achevé mon rapport.*

Je racontai alors mon duel avec le cavalier au manteau rouge, sur l'identité duquel je n'avais plus besoin d'être fixé.

Je ne dis rien de l'anneau d'or, car je savais bien à qui je le destinais ; je montrai le glaive.

Par Camul ! dit un des chefs arvernes, *qui avait servi parmi les auxiliaires de Rome. Mais c'est le glaive de César ! Assez souvent je l'ai vu pendre le son flanc ou luire en son poing dans des affaires très chaudes.*

Un ébahissement saisit l'assemblée. Puis des cris de joie et de triomphe éclatèrent. C'était b qui parmi les chefs se précipiterait pour me féliciter, et le fils de Keltil m'embrassa le premier...

Oui, mes enfants, j'ai reçu un baiser de Vercingétorix !

Il prit le glaive dans sa main droite, le couchant sur son bras gauche. Il le considéra longuement, puis l'éleva vers le ciel, dans une muette et fervente prière. Il me dit :

Un tel trophée ne peut appartenir qu'aux dieux. Demain, avec ce qu'il y a de plus précieux dans le butin, il sera consacré dans le temple de Lug.

Puis se tournant vers mon chef et ami Vergassilaun :

J'entends que ce brave garçon soit indemnisé de ce sacrifice. Avec les torques et les bracelets des centurions romains tu rempliras son bouclier. Et puis, tiens, ajoute cette grande coupe d'argent, merveilleusement ciselée, qu'enguirlandent des feuilles et des baies d'olivier en relief. Les élégants que César a fait venir de Rome y buvaient à leurs prochains succès sur les Gaulois ; Vénestos, avec ses amis parises, y boira joyeusement à notre victoire.

Il me dit encore :

Je n'ai plus besoin de toi ici, et j'ai besoin de toi chez les Parises. Je te charge d'aller leur annoncer le détail de la victoire. Elle leur donnera du cœur pour la lutte qu'ils soutiennent en ce moment contre les légions d'Agédincum. Tu as vaincu César en Arvernie, va battre Labienus sur la Seine. Que tous les peuples du nord complètent leurs contingents. Après votre victoire, poussez devant vous Labienus, comme je vais pousser devant moi César. Quand ils auront opéré la jonction de leurs débris d'armée, nous les écraserons d'un seul coup. J'assigne

aux Parises et autres peuples du nord rendez-vous à Bibracte, la métropole des Édues.

Je fus d'autant plus heureux d'obtenir cette permission que je n'osais point la solliciter, quelque envie que j'en eusse.

Tout Gergovie, toute l'armée saluaient en moi le vainqueur de César. J'entrais dans la gloire. Vergassilaun était fier de m'avoir eu sous ses ordres. Pourtant il me dit en riant :

Quel singulier oiseleur tu fais ! Quand on tient un oiseau de ce plumage, comment peut-on le laisser s'envoler ?

Je lui montrai mon visage et mes membres couverts de meurtrissures :

Pourquoi donc aussi, répondis-je du même ton, avez-vous pris mon dos pour un champ de bataille ?

Mes blessures étaient légères. Elles ne m'empêchèrent point d'avoir, le lendemain matin, achevé mes préparatifs de départ.

Comme j'entendais voyager avec une extrême rapidité, pour devancer, s'il se pouvait, la nouvelle de la victoire, je ne pris avec moi que quatre de mes cavaliers parises. Chacun de nous, outre le coursier qu'il montait, devait en tenir en bride un second, afin de pouvoir sauter de l'un sur l'autre, pour les moins fatiguer. Je choisis ces dix chevaux parmi les plus vigoureux de mon escadron. Deux autres leur furent adjoints pour porter les provisions de route et mon butin.

C'est avec fierté que je rattachai à mon flanc le glaive que j'avais lâché pour saisir celui de César. J'étais parvenu à le retrouver sous le tas des morts. Un guerrier ne doit jamais se séparer de son arme.

Comme le soleil montait à l'horizon, nous sortîmes de Gergovie par la porte du nord. Nous commençâmes à cheminer grand train, d'abord par les montagnes de l'Arvernie ; puis par les plaines des Bituriges. Il s'agissait de parcourir en cinq jours près de trois cent mille pas.

Dès que nous eûmes quitté la région des montagnes et que nous fûmes en plaine, le printemps commença pour nous. Partout les ruisseaux, démaillotés de leurs langes de glaces, jasaient gaiement. Les prés s'étoilaient de fleurs. Les oiseaux saluaient de leurs pépiements le renouveau de l'année. Il me semblait que la mère patrie, elle aussi, parmi les chants d'allégresse, parée de fleurs, ressuscitait.

CHAPITRE VII — En mission chez les Parises.

Dans l'après-midi du cinquième jour, nous atteignîmes enfin les rives de la Rivière aux Castors, sur son cours supérieur, non loin des étangs où elle prend naissance et du village où habitait Cingétorix.

Quand nous vîmes son ruban d'eau sombre couler paisible dans son lit d'argile, sous les vieux saules penchés, nous mimas pied à terre.

Je courus à la rivière ; je m'agenouillai sur la berge humide ; je rendis grâce à tous les dieux, et particulièrement à la déesse du lieu ; avec délices je plongeai mes bras jusqu'aux coudes dans l'eau trouble, et j'en bus une bonne gorgée. Puis je pris un des bracelets de centurion romain et je le laissai tomber dans les flots. Enfin, j'étendis les mains, la paume tournée vers le ciel, dans la direction des saintes collines qui entourent Lutèce.

Ainsi donc, après tant de hasards, je revoyais le pays natal. J'y revenais avec des blessures, de la gloire, de l'or, porteur d'un message dont la nouvelle ferait tressaillir de joie les monts et les bois.

Et j'allais revoir Ambioriga !

Ce qui me surprit, c'est qu'on n'apercevait pas un homme aux environs. Dans les prairies vertes, pas de troupeaux, nul tintement de clochettes. Au bout de sillons inachevés, des charrues étaient renversées sur le flanc. Les palissades des villages étaient closes, nul visage n'y apparaissait, aucune fumée ne montait des toits.

Nous poursuivions notre chemin et la solitude semblait s'étendre autour de nous.

Quand j'arrivai aux pieds de la Roche-Grise, je tirai de mon cor une note claire et prolongée.

A cet appel, je m'attendais à voir dévaler, par les sentiers sinueux, tout un peuple de guerriers et de paysans, parmi les cris de joie. Seuls les aboiements de chiens répondirent.

Je soufflai de nouveau dans mon cor.

Aux palissades du village, j'entendis le bruit d'une barre qu'on retirait ; la porte s'entrebâilla méfiante et un visage inquiet s'y montra.

L'homme poussa un cri de surprise, descendit en courant le sentier, et, se précipitant sur ma botte, la baisa. Je reconnus un de mes paysans, un ancien.

Père ! me dit-il, tu viens comme un dieu sauveur. Mais comment as-tu pu arriver jusqu'ici sans rencontrer l'ennemi ? Ne sais-tu donc pas que les Romains sont dans le pays ?

Et étendant la main vers l'est, il continua :

Père ! Avant-hier on s'est battu, là-bas, de l'autre côté des collines, dans les marais de l'Essonne. Les Romains n'ont pu passer, et maintenant ils sont je ne sais où.

— *Mais mes guerriers ? les habitants du village ?... Ou est Néhaléna ?*

— *Tes guerriers sont tous partis pour Lutèce. Tous, et tous ceux des villages de la Rivière. Néhaléna est partie avec eux en costume de guerre. C'est elle qui*

commande. Il n'y a plus ici un chevalier, ni un écuyer, ni un paysan en âge de porter les armes. Les écuries sont vides de chevaux, et il n'y a plus un glaive ni un bouclier sur les murailles des huttes. On a donné des arcs et des frondes même aux esclaves. Ainsi l'ordonnait notre dame Néhaléna. Quant aux femmes et aux enfants, ils se sont réfugiés dans les forêts et les marais, emmenant les troupeaux... Moi seul j'ai reçu l'ordre de rester pour faire le guet dans le village. A quoi bon ? Je ne pourrais le défendre seul contre les Romains, et je serais bien mieux là-bas, avec les autres.

Mes cavaliers et moi nous nous regardions. Après une si longue traite, nous avions espéré le repos sous les toits paternels. Pour nous il n'y avait pas de bon gîte à l'étape dernière. Il fallait marcher encore ; et au bout de la marche, la bataille...

Cependant l'idée de nous retrouver face à face avec les Romains nous ragaillardit. Nous n'avions plus faim ni soif, et nous ne sentions plus la fatigue. Les chevaux eux-mêmes paraissaient fringants.

C'est à Lutèce, as-tu dit, que sont allés ces guerriers ?

— *Oui, père,* répondit le vieux paysan. Puis, baissant la voix, il ajouta :

Oh ! père ! que de choses se sont passées en ton absence ! Tu connais bien Kérétorix le Romain ? Tous les jours il rôdait dans tes bois, avec des hommes armés. Il faisait semblant de chasser, mais il était toujours ramené autour de la Roche, et ses yeux ardents semblaient dévorer ta maison. Tes chevaliers faisaient bonne garde, et il n'a plus osé franchir les portes de la palissade, depuis que notre dame Néhaléna lui en a interdit l'accès...

— *Que me contes-tu là ?* interrompis-je. *Qu'y a-t-il de commun entre Néhaléna et ce fantoche ? Comment ! il aurait eu l'audace !...*

— *Elle ne l'a donc pas dit ?... Alors j'ai eu tort de parler.*

— *Non ! non ! tu ne dois rien avoir de caché pour ton maître, pour ton père ! Parle !... Mais parleras-tu, malheureux ?*

— *Eh bien ! depuis le jour où elle lui a défendu de reparaître devant elle, il n'a plus osé. Il se tenait dans les bois. Tes chevaliers lui ont signifié qu'il eût à ne plus revenir chasser sur nos terres. S'ils l'y rencontraient, ils le tailleraient en pièces, lui et ses hommes. Pendant quelques jours il n'a pas reparu. Mais une nuit...*

— *Une nuit ?...*

— *Oh, père ! Je ne dis pas que ce soit lui. Nous n'avons pas de preuves certaines. Et pourtant !...*

— *Tu me fais mourir avec tes détours. Parle donc. Une nuit, disais-tu...*

— *Une nuit, nous sommes éveillés par le hurlement des chiens et le grognement furieux des porcs. Dans les ténèbres on entendait craquer la porte de lapalissade. On y courut. On entrevit, de l'autre côté, briller des casques et des lances sous les rayons de la lune. On ouvrit la porte et, sans voir bien clair, on les chargea, on les culbuta... Ils s'enfuirent par les ravins. On n'a pu en prendre un seul. Nous n'avons pas distingué leurs visages. Je crois bien qu'ils se les étaient noircis pour tenter ce mauvais coup. Je ne puis donc te nommer personne, mais...*

— *Mais ?... Achève !*

— *Nous avons lancé les chiens à leur poursuite. L'un d'eux rapporta entre ses crocs un lambeau de laie qu'il avait arraché avec un lambeau de chair. Les couleurs et les dessins de cette saie, ce sont les couleurs et les dessins qu'affectionnent les hommes de la rivière de l'Yères.*

— *Par les foudres de Tarann ! Je tirerai de ce traître une vengeance qui fera tinter les oreilles dans tout le pays parise !... Mais il faut courir à Lutèce. La table sanglante y est dressée pour le festin des héros : ne faisons pas comme ces convives mal avisés qui arrivent quand les plats sont vides. Réglons d'abord notre compte avec les Romains. Ensuite ce sera le tour du faux Romain... D'ailleurs à Lutèce nous trouverons à qui parler. C'est là que tout s'expliquera... En route !...*

La nuit était venue. Nous cheminions sur le revers du mont Lucotice quand tout à coup, dans la direction de la Seine, une grande flamme jaillit, dont le reflet empourpra l'horizon et fit resplendir les nuées. C'était une large colonne de feu, avec des tourbillons d'étincelles et comme le grondement de la mer assaillant les grèves. La clarté était si vive que nous voyions les pierres de notre chemin aussi distinctement qu'en plein jour, et que nous pouvions compter les feuilles aux arbres du sentier.

C'est Lutèce qui brûle ! dit un des cavaliers. *Pour sûr, les Romains sont là.*

Nous avançons dans une lumière à chaque minute plus éclatante.

Bientôt, sur la rive gauche de la Seine et sûr les pentes du Lucotice, nous aperçûmes des tentes dressées, des masses d'hommes et de chevaux, des aciers et des bronzes qui resplendissaient sous cette torche colossale. Une grande rumeur s'en élevait, avec, de temps à autre, des appels stridents de trompe et de carnix.

A quelques pas de distance, nous entendîmes le bruit d'une lance qui tombe en arrêt sur une têtière de cheval, et une voix nous cria :

Qui vive ?

— *Parises !*

— *Le mot de passe ?*

— *Nous ne l'avons pas... Nous venons de loin... Où sont les chefs ?*

— *Comment, c'est toi, frère ?* reprit la voix bien connue de Cingétorix, *qui se détachait à cheval en avant d'un gros de cavaliers. Tu arrives à temps pour prendre part à la danse... C'est demain, paraît-il, qu'on les met en capilotade.*

— *Où est Néhaléna ?*

— *Tu pourrais bien dire : Néhalen ; car c'est un fier compagnon que ta belle cousine des Aulerks... Elle est là-bas, près de la tente de Camulogène à la main d'argent, notre généralissime. Tous les chefs de guerre sont rassemblés là pour tenir conseil. J'irai les rejoindre dès qu'on m'aura relevé de ma grand'garde.*

— *M'expliqueras-tu pourquoi Lutèce brûle ? Les torches romaines sont-elles donc si près, de nous ?*

— *Non, c'est Camulogène qui a fait mettre le feu dans la ville et rompre les ponts. Nous avons évacué la rive droite et les îles. Les Romains sont de l'autre côté du fleuve... Quand je dis qu'ils y sont, je me trompe. Ils semblent être*

partout à la fois, sans qu'on sache précisément où ils sont massés. Camulogène t'expliquera tout cela... Tu me fais bavarder sous les armes, c'est très mal.

— Un mot encore ? Qu'est-ce donc que cette bataille qu'on a livrée avant-hier ?

— Eh ! par les cornes de Cernunnos ! C'est Labienus qui arrivait tout droit d'Agedincum avec quatre légions, pour nous écraser avant que nous eussions achevé nos préparatifs. Tu sais bien, Labienus, le meilleur lieutenant de César, mais aussi le plus barbare et le plus féroce, un parvenu, un homme sorti du rang, grossier comme du pain d'orge, qui ne peut dire quatre mots sans y mêler trois noms d'animaux... Labienus l'exterminateur des Trévires et des Éburons... Labienus la brute... Labienus l'incendiaire... Labienus le massacreur de femmes et d'enfants.

— Quand auras-tu fini l'éloge de Labienus ? Reviens à la bataille.

— Il est arrivé si vite que nous avons eu à peine le temps d'appeler à nous les Carnutes, les Suessons, les Meldes, les Aulerks... Quant aux Bellovaks, ceux-là ne sont jamais pressés. Enfin on s'attend, cette nuit même, à les voir déboucher des forêts de l'Oise... Labienus espérait entrer chez nous comme dans un moulin... Il comptait sans Camulogène. En fait de tactique, notre général en remontrerait à César lui-même. Il nous a établis derrière l'Essonne, protégés par les marais et le débordement des eaux. Labienus s'est vu arrêté net. Il a eu beau pousser son cheval jusqu'au ventre dans les fanges, en traitant ses capitaines d'ânes et de blaireaux. Pas moyen de découvrir un passage. C'était une terre trop molle pour qu'on pût y marcher et trop épaisse pour qu'on pût y naviguer. La vraie patrie des crapauds et des grenouilles. Les Romains ont essayé de construire une chaussée, de placer des claies d'osier pour s'avancer de pied ferme. A coups de balles, à coups de flèches nous avons tué les ingénieurs et les ouvriers ; avec des harpons nous tirions à nous les claies dès qu'elles étaient posées. Les Romains s'enfonçaient dans la boue jusqu'au cimier des casques. Labienus avait beau caracoler sur la rive, énumérant toutes les bêtes de l'étable et de la basse-cour. Pas moyen de passer. On est resté là toute une journée, à se regarder dans le blanc des yeux, et dans l'intervalle des salves de flèches et de balles, on entendait coasser les grenouilles. Sur le soir, les Romains ont disparu... Qu'ont-ils fait depuis ? Peut-être ont-ils remonté jusqu'à Melodunum¹. Peut-être ont-ils surpris le passage dans cette ville, qui est une lie comme Lutèce et qui a comme elle deux ponts... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient sur la rive gauche et que maintenant les voilà sur la rive droite, avec leur camp en face du nôtre. Le même flambeau éclaire les deux armées, l'incendie de Lutèce !

— Sommes-nous nombreux ?

— Au moins autant que les Romains. Tout le pays des Parises est en armes... Les Lutéciens se sont admirablement conduits. Jamais je n'aurais pensé que des gens de métiers montreraient tant de dévouement et de bravoure... Même les vieux et les éclopés ont pris les armes. Les femmes étaient les plus enragées : elles poussaient par les épaules, hors des maisons, ceux de leurs maris ou de leurs fils qui semblaient hésiter. Les jeunes filles ont déclaré qu'elles n'épouseraient jamais que l'homme qui, avec les bijoux de mariage, leur apporterait une tête de légionnaire. Quand ces Lutéciens ont compris qu'on ne pourrait défendre leur île, ils n'ont pas eu un instant d'hésitation, pas une larme

¹ Melodunum. Melun

sur la destruction de leur ville. Eux-mêmes ont porté la flamme dans leurs maisons. Mais ils ont juré qu'ils traiteraient de même les palais de Rome.

— *Nous n'en sommes pas là. Et les seigneurs des campagnes ?*

— *Ils sont tous ici avec tous leurs hommes.*

— *Et Kérétorix ?*

— *Kérétorix le Romain ? Il n'a point encore paru... A propos, tu viens du midi. Est-il vrai que César a été battu par les Arvernes ? C'est un bruit qui circule. Les uns affirment, les autres contestent. Camulogène voudrait bien savoir la vérité.*

— *La vérité, c'est que César a été battu à plate couture.*

— *Tu y étais ?... Alors conte-moi cela.*

— *Oublies-tu qu'on ne doit pas bavarder sous les armes ?... A bientôt !*

J'arrivai à la tente de Camulogène. Devant elle, je trouvai tous les chefs parises, carnutes, aulerks, suessons, assis en cercle sur des bottes de paille. Le généralissime à la main d'argent les présidait. On mangeait et on buvait tout en causant, car à chaque instant quelqu'un des chefs était forcé de se lever et de courir exécuter un ordre. A chaque instant aussi on introduisait des courriers et des estafettes, et Camulogène écoutait leurs rapports.

Quand je me présentai, un cri de joie retentit ; Verjugodumno de Lutèce, Boïorix, Carmanno, tous nos braves de la Rivière, se précipitèrent pour m'embrasser.

Je cherchais des yeux Ambioriga ; je la reconnus sous son casque gaulois : avec sa ceinture de bronze, ses braies serrées aux jambes par des courroies dorées, ses brodequins de cuir fauve aux éperons d'or, elle avait la mine fière d'un grand chef et je ne sais quelle élégance de femme.

En revoyant ses traits fins, ses grands yeux bleus, ses boucles blondes débordant sous le fer du heaume, je sentis au cœur comme une délicieuse morsure.

Elle vint à moi. Nous nous serrâmes la main silencieusement. Elle me dit tout bas :

As-tu fait honneur à ton père et au mien ?

— *Tu vas voir*, lui répondis-je.

Camulogène s'était levé aussi. Il me donna la bienvenue, en termes affectueux et nobles, et me demanda si je pouvais apporter quelque confirmation des bruits qui couraient sur une victoire de Vercingétorix.

J'arrive de Gergovie, répondis-je. *J'ai vu, de mes yeux, les légions culbutées et les aigles d'or fuyant devant nos enseignes... Il y a six jours que cela est arrivé.*

— *Puisque tu es venu de si loin et avec une telle promptitude*, reprit Camulogène, *tu dois mourir de faim et de fatigue. Assieds-toi, et pendant que tu prendras de quoi réparer tes forces, conte-nous les détails... Seigneurs, continua-t-il en s'adressant aux autres chefs, le message qu'apporte Vénestos nous explique tout ce que nous ne comprenions pas... Cette nouvelle dont nous doutions encore, Labienus évidemment la savait déjà. Quand il a essayé de forcer le passe de l'Essonne, il croyait César victorieux des Arvernes. Maintenant que son chef est battu, il n'a plus qu'une pensée : celle de faire retraite au plus vite. Mais pourquoi ne cherche-t-il pas à repasser la Seine sur le même point, à Melodunum ? Sans doute parce que c'est une opération devenue trop difficile en*

présence d'une armée comme la nôtre, au milieu d'un pays que les nouvelles de Gergovie vont insurger tout entier. Sans doute il préfère d'abord livrer bataille et passer ensuite, plutôt que de livrer bataille pendant le passage. Je persiste à croire que c'est ici même, à cette place que nous occupons, qu'il tentera le sort des armes... Vénestos, la nouvelle que tu apportes est-elle connue dans le reste de la Gaule ?

— Elle doit l'être. Elle l'est surtout chez les Édues. Elle a été reportée chez eux par leurs contingents -qui ont assisté à la bataille. Je suis certain qu'à l'heure présente toute la nation édue, avec tous les peuples clients, est soulevée sur les derrières de César.

— Et Labienus lui-même est pris entre cette insurrection et la nôtre, reprit Camulogène. Il comprend à cette heure dans quel guêpier il est venu se jeter... Si vous avez des dards, guêpes du Parisis, pas un de ses légionnaires ne doit sortir d'ici. Du moins, à ce général battu, ne renvoyons qu'un lieutenant bien étrillé... Mais parle, Vénestos !

Alors je contai Gergovie presque enlevée par surprise, puis le brusque retour de nos guerriers un moment trompés par les ruses de César, le galop furieux de nos escadrons sur les pentes vertigineuses, les centurions précipités du haut des murailles, les cohortes acculées aux précipices, la fameuse légion Dixième rejetée de rocher en rocher, la Huitième presque totalement anéantie, les deux autres saisies de panique à la vue des contingents édues, la marée montante des casques romains arrêtée tout à coup et refluant sous un vent de déroute, les ravins comblés de cadavres et les ruisseaux courant en flots de pourpre parmi les laves.

Toute l'assemblée se dressa, saisie d'enthousiasme, et cria :

Gergovie ! Gergovie !

Et le nom de Gergovie vola parmi nos bivouacs, jusqu'au sommet du Lucotice, consolant les Lutéciens de leur désastre, terrifiant le camp romain, dont on apercevait les parapets à la lueur de l'incendie.

Puis je contai mon duel avec l'homme au manteau de pourpre, le double trophée que j'en avais remporté, et les éloges que m'avait accordés Vercingétorix.

Vercingétorix a loué la sagacité et la bravoure des Parisis ! s'écriaient nos guerriers ravis.

— Il t'a comparé à un lion !

— Vercingétorix t'a embrassé !

Et, de nouveau, des mains vaillantes pressèrent les miennes.

Ambioriga se leva sans dire un mot. Elle s'avança vers moi, écartant les guerriers, et devant tous, en présences des deux armées, à la flamme de l'incendie, se haussant sur la pointe de ses brodequins éperonnés, elle m'embrassa. Bien que la visière de son casque, en se heurtant à la mienne, eût un peu gêné l'union de nos lèvres, une joie en descendit jusqu'à mon cœur.

Toute l'assemblée applaudit, les glaives sonnaient sur les boucliers, on voyait de vieux guerriers à moustaches grises passer sur leurs yeux le dos de leur main.

Les cris de : *Gergovie ! Gergovie !* retentirent avec une fureur nouvelle, comme un défi qui, par-dessus la large rivière, à travers le rideau des flammes, allait souffleter les légions.

Cependant les estafettes se succédaient apportant les nouvelles des avant-postes. Comme elles étaient contradictoires et troublantes !

Pen-tiern ! disait l'un, *les Romains se rangent en bataille en avant de leur camp. Tu pourrais voir d'ici leurs lignes. Ils ont des barques, et sûrement ils vont tenter le passage.*

— *Pen-tiern !* disait un autre en se jetant à bas de son cheval, *un corps nombreux de troupes romaines, montées sur des barques, remonte dans l'ombre le cours de la Seine. Elles paraissent vouloir aborder en face de son confluent avec la Marne.*

— *Font-ils beaucoup de bruit ?* demandait Camulogène. *Est-ce qu'on entend leurs rames battre l'eau ?*

— *Je crois bien ! Ils frappent l'eau avec les avirons comme font les pêcheurs quand ils veulent pousser les poissons vers leurs filets.*

— *Nous ne serons pas si sots que les poissons.*

— *Pen-tiern !* criait une troisième estafette, accourant bride abattue. *On a vu sur l'autre rive, mais assez loin d'ici, des Romains qui descendaient le cours du fleuve.*

— *Sont-ils nombreux ?*

— *Impossible de savoir à cause de l'obscurité. Il aurait fallu pouvoir passer sur l'autre rive.*

— *Font-ils beaucoup de bruit ?*

— *Très peut ! Les trompettes se taisent. On n'entend même aucun cri de commandement.*

— *Alors c'est de ce côté-là que l'affaire pourrait être le plus sérieuse.*

Ainsi les Romains allaient passer droit devant nous. Les Romains remontaient la Seine dans des barques. Les Romains descendaient le fleuve par la rive droite... Auquel entendre ? De quel côté seraient les fausses attaques et de quel côté la vraie ?

Camulogène méditait, et personne n'osait l'interrompre dans ses réflexions. Il dit enfin :

Les Romains avaient beaucoup de barques en aval du fleuve. Il paraît bien qu'ils ne les ont pas toutes envoyées du côté du confluent avec la Marne. Ils pourraient bien essayer de surprendre en aval le passage qu'ils n'osent recommencer en amont, près de Melodunum.

C'est le côté de Métiosidon qui m'inquiète le plus... Il est évident qu'ils se sont partagés en trois corps, mais lequel des trois est le plus important ? La nuit ne nous permet pas de distinguer leurs effectifs... Qu'ils essaient de passer, cela est inévitable : s'ils restent sur l'autre rive, ils recevront dans le dos l'attaque des Bellovaks, qui ne peuvent manquer de paraître bientôt aux débouchés des forêts de l'Oise. Mais sur quel point du fleuve Labienus essaiera-t-il de passer ; voir, ce que nous ne savons pas. Une fausse attaque ressemble d'abord beaucoup à une vraie attaque, et parfois c'est celle qu'on a cru fausse qui devient la vraie... Écoutez, chefs des peuples ! Menacés sur trois points, il faut nous garder sur trois points... Un corps des nôtres va remonter le fleuve par la rive gauche, et suivra, aussi longtemps qu'ils entendront ramer, les Romains qui sont en

barques... Un autre corps descendra la Seine par la même rive et observera les Romains qui la descendent par l'autre bord... Nous conservons notre camp où il est, en face du camp romain, avec le gros de nos forces.

Il désigna quels chefs et quels hommes formeraient les deux corps d'éclaireurs destinés à battre la rive gauche en amont et en aval. Avant de leur donner l'ordre de départ, il dit aux chefs assemblés :

*Savez-vous ce qu'il y aurait encore de plus sage ? Ce serait de nous concentrer tous sur le mont Lucotice, et de laisser Labienus manœuvrer dans la plaine comme il lui plaira, passer la Seine sur le point qu'il préférera. Que cherche-t-il ? uniquement à opérer sa retraite en sécurité, car César a déjà dû le rappeler. Seulement, il ne serait pas fâché de décamper avec les honneurs de la guerre, après nous avoir livré une bonne bataille. Pour ne pas avoir l'air de se sauver ; il voudrait nous passer sur le corps, nous porter quelque coup terrible, rapporter à César des enseignes gauloises et lui dire, car il le jalouse fort : **Tu le vois, moi, je suis un vainqueur.** Je vous jure que, même sans bataille, il n'y aura demain soir plus de Romains dans le pays. Et nous aurons gardé nos forces intactes pour aller rejoindre Vercingétorix. Trouvez-vous bien utile de vous trouver sur le passage d'un taureau qui charge, d'un sanglier qui fonce ?...*

— *Oui, oui !* crièrent toutes les voix. *Il est entré chez nous ; nous ne voulons pas qu'il en sorte. Qu'il trouve dans la plaine du Lucotice son mont de Gergovie ! Bataille ! bataille !... Tout de suite !*

— *Je pensais bien,* dit Camulogène sans s'émouvoir, *que vous me feriez cette réponse. Je vous ai proposé le parti le plus sage. Vous préférez le parti le plus fou. Je sais bien que c'est aussi le plus brave. Va pour la bataille puisque vous y tenez ! Mais les Romains sont de rudes soldats, et, quant à la victoire, ce sont les dieux qui en disposent.*

— *Bataille ! bataille !* répétèrent les voix.

— *C'est entendu, mes amis... Que les chefs des deux corps d'éclaireurs aillent donc se mettre à la tête de leurs hommes. Toutes les heures ils m'enverront un courrier, et même plus souvent, si cela leur paraît nécessaire.*

— *Avec lequel des deux corps dois-je me mettre en route ?* demandai-je à Camulogène.

— *Toi, mon garçon...*

Il m'appela ainsi parce qu'il avait au moins quarante années de plus que moi, et que, par ma mère, Éponina l'Aulerke, il était un peu mon parent.

Toi, mon garçon, tu vas me faire le plaisir d'aller dormir. Tu trouveras dans ma tente une botte de paille... Je reste ici pour recevoir les rapports. Les vieux n'ont pas besoin de sommeil. Je te ferai réveiller quand il faudra... Allons ! Allons ! obéissance à ton chef... Bonne nuit !

Je ne me fis pas répéter l'ordre deux fois. J'étais absolument brisé par cinq jours d'une si rapide chevauchée. L'air, chargé d'orage, ajoutait encore à mon énervement.

Je ne fus pas plus tôt sur ma botte de paille que le sommeil me terrassa. Je dormis comme un loir. Même l'orage qui, vers minuit, se déchaîna avec fureur, avec des coups de foudre dont l'un n'attendait pas l'autre, et une pluie

torrentielle qui battait la toile de la tente, ne put me tirer de ma léthargie. C'était un vrai sommeil de héros.

CHAPITRE VIII — La bataille contre Labienus.

Comme je rêvais d'une chevelure aux boucles blondes coiffée d'un casque d'acier, quelqu'un me frappa sur l'épaule.

Debout ! criait la voix de Camulogène. *Les Romains ont passé le fleuve auprès de Métiosidon¹ !*

En un instant je fus à cheval. Tout le camp était en l'air. Les chefs faisaient l'appel de leurs hommes, et les trompettes sonnaient.

Camulogène, impassible, recevait les derniers rapports.

Les éclaireurs envoyés en amont étaient revenus bredouille : il n'y avait pas cinq cohortes romaines sur cette flottille qui avait fait tant de vacarme dans la nuit. En face de nous, on avait pu voir que le camp romain était presque vide : pas plus de cinq cohortes pour le garder. Ça donc étaient allées les trois autres légions ?

On n'avait pas été long à le savoir. Nos éclaireurs d'aval avaient été surpris par le terrible orage de la nuit. Ils ne voyaient pas à deux pas devant eux, et quand la nuit s'éclaircit un peu, ils se trouvèrent au beau milieu des légions débarquées à Métiosidon. Les trois quarts d'entre eux avaient été pris ou tués. Quelques-uns seulement réussirent à s'échapper dans l'obscurité.

Et, l'un après l'autre, ils débouchaient des bois de l'ouest, et accouraient trempés, effarés et penauds.

Tout va bien ! disait Camulogène. *Dans une heure nous allons avoir trois légions sur les bras.*

Il prit aussitôt ses dispositions.

Les gens de Lutèce devaient rester à la garde du camp gaulois, observer ce que faisaient les cinq cohortes du camp romain et les cinq autres qui y rentraient de leur promenade nocturne en bateaux.

Le reste de l'armée devait se ranger en une seule ligne, face à l'ennemi, la droite au mont Lucotice, la gauche à la Montagne-Rouge.

La gauche était formée des contingents Carnutes, senones, meldes, suessons ; la droite se composait des Aulerks et des contingents parisiens des Rivières. Chaque chef était entouré de ses ambactes, chevaliers ou écuyers, et de ses paysans à pied.

Camulogène, à l'extrême droite, était avec les Aulerks. Je venais après, avec les gens de la Rivière, mes recrues des Éburons, Dumnac, Arviragh, Boïorix, Cingétorix, Carmanno et tous nos vaillants. Ambioriga se dressait sur son cheval tout contre moi. Puis s'alignaient les Parisiens de l'Oise, de la Marne, de l'Essonne, de l'Orge.

On allait se battre par familles, et qui donc aurait osé ne pas être brave sous les regards des siens ?

Camulogène appela encore les chefs et nous dit :

¹ *Métiosidon*, Meudon.

Nous sommes trop peu de chevaliers pour agir en corps de cavalerie et pour charger utilement sur les légions. Mettons pied à terre et envoyons les chevaux dans le bois du Lucotice. Comme beaucoup de nos gens sont novices aux combats, continua-t-il en baissant la voix, *ce sera pour eux un encouragement de savoir que nous n'avons gardé aucun moyen de fuir. Il y a des cas à la guerre où il est bon que le soldat voie que le chef est à pied, comme lui.*

Il retira son casque et le lança dans les arbres, en disant :

Et, quant au généralissime, il est bon que tous puissent bien reconnaître son visage.

Étendant vers l'ouest sa main d'argent, il ajouta :

Je crois que ces seigneurs d'Italie ne nous feront pas attendre longtemps.

C'était une belle matinée d'avril. Le ciel, comme lavé par l'orage de la nuit, brillait d'un éclat doux. Aux bourgeons des arbres tremblaient des gouttelettes pareilles à des diamants. Un parfum de fraisiers et de mousses fraîches émanait des bois, où pointaient les primevères, les myosotis et les pervenches.

Il régnait un tel silence sur notre ligne de bataille que l'on entendait les fauvettes caqueter dans les buissons et les pics-verts frapper du bec le tronc des vieux arbres. Des bandes d'hirondelles passaient en rasant la terre et s'appelant de petits cris aigus.

Soudain, à la lisière des bois en face de nous, des formes casquées et cuirassées semblèrent jaillir d'entre les arbres, isolées d'abord, puis par masses. Une forêt de pila s'alignait en avant de la forêt de chênes ; des aigles brillèrent, des vexilla flottèrent, et l'appel strident des cors et des trompettes éclata.

De notre côté, on y répondit par le beuglement des trompes et la clameur, de vingt mille combattants.

Les deux armées étaient face à face dans la plaine, entre les deux forêts, à huit cents pas l'une de l'autre.

L'espace fut bien vite diminué par les frondeurs et les archers des deux armées, et l'on entendit siffler les traits et ronfler les balles.

Ces guerriers, armés à la légère, étaient bien plus nombreux de notre côté, et l'on percevait le crépitement des projectiles sur les casques et les boucliers romains, aussi nourri que celui de la grêle sur une toiture d'ardoises.

On voyait des légionnaires porter tout à coup la main à leur mâchoire et sortir des rangs en s'appuyant sur leur pilum. Des officiers à manteau rouge, sans qu'on distinguât pour quelle cause, s'abattaient sur la croupe ou l'encolure de leurs chevaux ou viraient sur leur selle comme si les sangles eussent été coupées tout à coup.

Les Romains n'avançaient plus qu'en enjambant les corps des leurs, mais ils avançaient.

Contre notre aile gauche marchait la Septième légion, et sur nous-mêmes' accourait la Douzième.

Elles allaient d'un pas accéléré ; car Labienus avait compris tout de suite que la multitude de nos porteurs d'arcs et de frondes nous donnait un avantage, et qu'il avait intérêt à faire croiser tout de suite les pila contre les lances.

Nous distinguions parfaitement les foudres d'or sur les boucliers oblongs, la disposition en échiquier des trente manipules de la légion qui nous était opposée : dix en première ligne, dix en deuxième ligne, dix en arrière.

Les premiers rangs envoyèrent une volée de pila pour déblayer le terrain de nos tireurs ; beaucoup de ceux-ci, atteints en pleine poitrine, au moment où ils allaient détendre leur arc ou faisaient tourner leur fronde, tombaient la face en avant, et la pointe du dard ressortait entre les deux épaules.

Quand les manipules de la première, ligne avaient lancé leurs pila, ils laissaient, par les intervalles ménagés dans leur échiquier, passer les dix manipules de la seconde ligne, puis les dix de la troisième : en sorte que, de la queue à la tête de la légion, c'était un mouvement continu très bien réglé ; chaque ligne occupait tour à tour le front, le centre, l'arrière-plan, jusqu'à ce que tous les soldats eussent épuisé leurs armes de jet : alors ils mettaient le glaive au clair.

Maintenant c'étaient les manipules de la troisième ligné qui apparaissaient à leur tour, chaque soldat avec l'*amentum* passé dans les doigts et le pilum horizontal.

C'était à nous que ces dards étaient destinés, car nos archers et frondeurs battaient en retraite, pressés sur les deux flancs par les évolutions des turmes de cavalerie, et venaient s'abriter derrière nos fantassins armés de la lance et de l'épieu.

Nous n'étions plus qu'à cinquante pas de la légion.

Nous courûmes au-devant d'elle ; nous essayâmes la volée des pila, qui abattit bon nombre des nôtres.

Tout de suite on croisa les lances contre les glaives romains, mais comme les légionnaires, habiles à l'escrime, écartaient nos longues perches et nous présentaient à la gorge la pointe des épées, nous laissâmes bien vite la lance pour le glaive, et l'on se battit à deux pas de distance.

Boïorix, lui, n'avait ni glaive ni lance, mais une énorme massue de chêne, avec laquelle il faisait éclater les crânes dans les casques, ainsi que des noix dans leur brou, cassait des bras et des jambes, renfonçait des têtes dans des épaules.

Parfois il lâchait sa massue, empoignait un légionnaire à bras-le-corps, et l'on entendait le craquement des vertèbres avec celui de la cuirasse de fer.

Avisant un tribun à cheval, il fonça, la tête en avant, sur le poitrail de la bête, enleva celle-ci sur la pointe de son casque comme eût fait un taureau sur sa corne, et, tandis qu'elle battait l'air de ses sabots de devant, il la renversa sur son cavalier qu'elle écrasa dans sa chute.

Il ne combattait plus qu'entouré d'un parapet de cadavres.

Bravo, l'Auroch ! lui criait Dumnac. Dumnac, avec son inséparable Arviragh, se lançait au plus épais de la mêlée ; là ils s'adossaient l'un à l'autre, et l'on eût dit une divinité bizarre à quatre bras, qui faisait le vide autour d'elle.

Cingétorix prenait des poses héroïques, et quand il avait tué son homme, sautait de deux pas en arrière, se campant le poing sur la hanche et criant :

Y en a-t-il encore ?

— *Bravo, le Coq !* lui criait Dumnac ! *Rassure-toi : il y en a encore beaucoup.*

Carmanno le Coucou profitait de sa maigreur pour filer entre deux légionnaires et leur planter à chacun son court glaive sous l'aisselle.

Ambioriga était merveilleuse à regarder, le teint allumé par l'ardeur du combat.

Je n'ai jamais vu parer les coups avec plus de sûreté, riposter plus vivement. Les plus vieux routiers des cohortes, dans la série de duels qu'elle leur offrit, succombaient, la gorge tranchée ou le flanc ouvert au défaut de la cuirasse.

Elle travaillait en conscience, sans se presser, sans s'arrêter, comme une bonne ménagère qui tient à finir sa tâche avant le coucher du soleil. On eût dit que de sa vie elle n'avait fait autre besogne.

On se battait bien de notre côté, je vous assure. Tour à tour les trois lignes des manipules de la Douzième, décimées et refoulées, étaient forcées de rentrer dans les intervalles de leur échiquier, et à chaque fois nous gagnions quelques pas.

Nos archers et nos frondeurs, encouragés par nos succès, reparurent sur les ailes de la légion, et recommencèrent à faire pleuvoir les traits. Lad cavalerie ne les effrayait plus ; d'une grêle de projectiles ils arrêtaient les charges et les reconduisaient en piquant de leurs flèches la croupe des chevaux ou les reins des cavaliers.

Pour irriter les Romains et les terrifier, on criait :

Gergovie ! Gergovie !

A ce moment déboucha du bois du Lucotice un chef gaulois, suivi d'un gros de cavaliers. Il était habillé d'étoffes italiennes et ses cheveux étaient calamistrés sous le casque.

Par Camul ! s'écria Dumnac, *c'est Kérétorix le Romain ! Comment ! Il lui a fallu tout ce temps pour sa toilette ?*

Je fus sur le point de fondre sur lui, mais un manipule romain qui nous chargeait m'en empêcha. Ambioriga lança au petit maître un regard de mépris et se remit à combattre. Elle para un coup de glaive qui m'était adressé et que ce moment de distraction m'avait empêché de voir venir.

De derrière moi s'avança un homme que je reconnus pour un guerrier de Kérétorix. Il était sans casque, sans cuirasse, sans collier d'or, nu jusqu'à la ceinture, les cheveux en désordre et souillés de cendres.

Ne crains rien, me dit-il. *Je m'appelle Porédorax, noble et fils de noble. Plus tard je te dirai un mot. Maintenant j'ai ma honte à laver.*

Alors il me montra ses épaules sur lesquelles frissonnaient deux longues cicatrices, toutes récentes, et comme de coups de verge. Il ajouta :

Et tout à l'heure j'aurai mon injure à venger.

Quand son maître l'aperçut si près de moi, il pâlit et détourna la tête. Je l'observais depuis un instant, tout en m'appliquant à mieux parer les coups. Taudis que ses hommes se battaient de tout coeur, il semblait se ménager. Il regardait nos Gaulois avec un pli de dédain au coin de la bouche et les Romains avec des mines admiratives. Il se défendait, ripostait quelquefois, n'attaquait jamais. Il avait l'air de dire :

Quel dommage que de si beaux soldats soient malmenés par des rustres !

Un javelot romain vint l'effleurer à l'épaule. Il tira son cheval en arrière, se renversa sur la croupe et fit signe à deux de ses hommes. Il leur dit quelques

mots tout bas, et alors il le prirent l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et l'emportèrent dans le bois.

Ses autres guerriers s'étaient retournés, comme inquiets pour sa vie. Mais ils haussèrent les épaules et, sans plus s'occuper de lui, se remirent à combattre avec un nouvel acharnement.

Porédorax me surprit par sa témérité. Tête nue, le torse nu, il se ruait sur les Romains, puis s'arrêtait brusquement, se dressait de toute sa taille, laissant tomber les deux bras le long de ses hanches, leur présentant sa poitrine découverte.

L'aspect étrange de cet homme à l'air désespéré étonnait tes soldats italiens, et on eût dit qu'ils hésitaient à le frapper. Mais d'un mouvement sec il allongea son bras, avançant son glaive tout droit, et, se fendant, leur traversait la gorge.

Sur lui le sang ruisselait, et les deux longues cicatrices de ses épaules étaient voilées de pourpre.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon. La Douzième légion reculait toujours devant nous, mais la fatigue nous empêchait de la presser aussi vivement.

Comme d'un commun accord, une sorte de trêve intervint, et les hommes, baignés de sueur, appuyés sur leurs armes, respirèrent à coups larges et pressés.

Cingétorix, tout en s'épongeant, se gaussait des Romains.

Eh ! voyez donc ces oies du Capitole ! Ont-ils l'air d'assez sottes bêtes à piétiner ainsi sur leurs deux pattes ! Laissez-moi brider ces oisons !

Ou bien, le pouce appuyé sur une de ses narines, il imitait la cri de l'oie ; et alors nos guerriers se tordaient de rire et, sur tout notre front, on n'entendait que des *can ! can ! canhan ! can-han !* joyeux et moqueurs.

Mais les Romains ne riaient pas ; ces petits hommes bruns, sous la visière de leurs casques, nous regardaient en dessous et de travers ; et l'on comprenait qu'ils ne se laisseraient point brider si aisément.

Je vis Camulogène se pencher anxieux sur une estafette qui arrivait du nord-ouest.

Les Bellovaks ?

— *Pas de nouvelles, Pen-tiern.*

Camulogène haussa les épaules et mordit ses moustaches grises. Puis, de nouveau impassible, il se remit à considérer l'ordonnance de l'armée romaine.

A ce moment, les guerriers de Kérétorix mirent pied à terre et s'approchèrent de moi. L'un d'eux me dit :

Nous allons faire ce qui ne s'est jamais fait depuis qu'il y a une Gaule sous le soleil. Mais jamais ambactes gaulois n'ont eu de semblables motifs pour abandonner leur chef. Son amour pour ta cousine achève ce qu'avait commencé son engouement pour Rome. Depuis longtemps il n'avait plus l'âme gauloise ; mais nous ne l'avions pas encore vu criminel et couard. C'est lui qui, de nuit, en ton absence, forfait inouï entre guerriers parises, a tenté de forcer l'enceinte de ton village et d'arracher à ton toit Néhaléna. Tu vois Porédorax ; il lui a cinglé les épaules avec une cravache ; parce que ce brave homme avait osé lui reprocher son infamie et menacer de te la dénoncer. Il prétend que c'est ainsi qu'à Rome

on traite les serviteurs rebelles. Nous prend-il donc pour des esclaves achetés ? Nous sommes nobles et fils de nobles, et pour le pain du chef nous lui donnons volontiers notre sang. Mais ce sang ne doit couler que sous le fer ennemi, non sous les verges d'un maître. C'est de force que nous avons traîné notre chef sur le champ de bataille. Et vois comme il s'est battu mollement, caressant plutôt que frappant les Romains. Tu crois sans doute que c'est une blessure grave qui l'a fait se retirer du champ de bataille ? Nous l'avons vue : c'est une égratignure dont une fillette dédaignerait de s'émouvoir... Sa conduite nous couvre de honte. En continuant à le suivre, nous verserions dans le crime et l'opprobre. Nous le désavouons pour notre seigneur et nous te prions de nous recevoir en ton service.

Ils arrachèrent alors et jetèrent les insignes de leur maître. Je touchai de ma main droite le pommeau de leurs glaives, et ils prirent place parmi mes hommes.

La bataille recommençait. De nouveau la Douzième légion nous chargea furieusement ; nous la reçûmes sur la pointe des glaives et nous rejetâmes les premiers rangs sur les suivants.

Tout à coup, sur notre gauche, nous entendîmes une grande clameur.

L'autre aile gauloise venait d'être entamée, rompue, dispersée par la Septième, légion. Sous les glaives romains, on ne voyait que des gens qui couraient, hurlant, suppliant, jetant leurs armes, foulant aux pieds leurs enseignes, pris de folie comme un troupeau harcelé par les taons. Ils fuyaient vers les montagnes, s'éparpillaient dans les plaines, et la cavalerie romaine, la pointe du glaive dans leurs reins, galopait sur leurs talons.

Bientôt ce rideau de fuyards se dissipa, et tout près de nous, sur notre flanc gauche, se dessinèrent les lignes sévères de la Septième légion.

Elle s'appuyait, à angle droit, sur celles de la Douzième. Nous étions pris entre les branches d'une équerre, presque dans un étau, et les escadrons italiens faisaient mine de se rabattre sur notre dos.

Il y eut chez nous un instant d'hésitation, et nos rangs commencèrent à flotter.

Sauve qui peut ! cria derrière nous, du milieu du bois, une voix étranglée. Était-ce la voix de Kérétorix ?

Alors tout ce qui n'avait pas du vrai sang de guerrier dans les veines, les esclaves d'abord, beaucoup de paysans, la plupart des archers et des frondeurs, se mit à fuir dans toutes les directions.

Nous continuions, nous, les combattants d'élite, à former une masse compacte, roulée en boule comme un hérisson, opposant à l'ennemi un cercle de pointes. Le grand danger, c'était de nous laisser couper du mont Lucotice.

Nous reculions lentement dans cette direction ; mais nous étions presque cernés et, dans nos rangs plus serrés, tous les coups portaient. Nous en rendions de terribles, et les cadavres des romains s'entassaient aussi nombreux que les nôtres.

Un moment, des légionnaires réussirent presque à saisir Ambioriga ; mais ses Éburons foncèrent sur les agresseurs comme des buffles et leur firent lâcher prise.

Bientôt nous sentîmes sous nos talons le sol qui devenait montant ; nos dos heurtèrent les arbres de la forêt ; nous avons maintenant l'avantage d'asséner

les coups de haut en bas sur la tête de l'ennemi ; mais aussi nous offrions plus de prise à ses traits. Un pilum atteignit en pleine poitrine Camulogène ; il tomba et, ceux qui montaient à reculons le foulèrent aux pieds sans le voir. Un légionnaire se précipita et, sous nos glaives, ramassa une main d'argent.

Nos forces étaient épuisées, nos lattes ébréchées ou brisées ; contre chacun de nous il y avait dix Romains.

Nous étions perdus. Une seconde fois Ambioriga faillit être prise. Boiorix n'eut que le temps de saisir l'agresseur à la gorge ; d'un coup sec avec le tranchant de la main, il lui brisa la nuque, lui arracha la tête comme il eût fait à une mouche ; puis il la jeta, toute casquée, dans les rangs des légionnaires. Mais il était criblé de blessures, et perdait son sang ; or c'est par torrents que coule le sang d'un Boiorix. Il fallut bientôt le soutenir sous les bras, afin que du moins il mourut en faisant face à l'ennemi.

Oui, nous étions bien perdus. Derrière nous, on entendait, dans le bois, des battements de semelles, des froissements de branches et des respirations haletantes. Étaient-ce des Romains ou des traîtres qui se rapprochaient de nous par derrière ? Ambioriga me dit :

Tu vas me couper la gorge tout de suite, afin que je ne tombe pas vivante aux mains des Italiens... ou de leurs amis.

Tout à coup, sur notre droite, du côté de la Seine, on entendit des trompes celtiques. Étaient-ce enfin les Bellovaks ?

C'étaient seulement les Lutéciens chargés de la garde du camp gaulois. Assurés que la garnison du camp romain n'avait pas les moyens de franchir le fleuve, ils accouraient, pleins de confiance, ralliant les fuyards, forçant les timides à retourner dans la bataille.

Alors toute la Douzième légion, laissant à la Septième le soin de nous achever, fit front contre les nouveaux arrivants.

Nous profitâmes de cette diversion pour nous élever de quelques vingtaines de pas sur la colline, opposant aux assaillants un front encore redoutable, mais suivis obstinément par eux, comme un sanglier par une meute aux dents blanches. Maintenant c'était avec des pierres que nous luttions, et nous en écrasions leurs têtes. Après que nous avons abattu une rangée de casques d'acier, nous montions un peu. La cavalerie ne pouvait plus nous harceler, mais, entre les arbres qui rompaient nos rangs, on était souvent obligé d'en venir à des combats corps à corps, dans lesquels notre petit nombre était un désavantage.

De leur côté, les Lutéciens résistaient vigoureusement aux charges de la cavalerie et à la poussée des cohortes. Mais là aussi, à la fin, la supériorité de la tactique et du nombre remporta.

De nouveau, nous vîmes des lignes rompues, des éparpillements de fuyards dans la plaine, tandis que le gros des combattants était forcé d'obliquer à droite et de se rapprocher des hauteurs boisées qui avoisinent la Seine.

Puis, sur les collines d'où étaient descendues, le matin, les deux légions, on entendit des sonneries romaines. C'était la troisième légion laissée en arrière par Labienus, et dont le passage en barques n'avait pu s'effectuer que plus tard. Elle approchait. Dans un instant elle se joindrait aux deux autres.

Certes, je regrettai alors de n'avoir point péri dans les récifs de la côte armoricaine, quand je ne connaissais point encore la vierge des Éburons ; certes, j'enviai ceux de mes compagnons qui étaient tombés sur les pentes de Gergovie, parmi les fanfares de victoire, et qui de leurs yeux mourants avaient pu contempler la fuite des aigles.

Ambioriga me mit son glaive dans la main et me dit :

C'est le moment. Frappe sans faiblesse ! Le rêve qu'avec toi j'avais fait était trop beau. Il s'achèvera là-haut ; nous nous y retrouverons pour l'éternité. Frappe !

Et elle tendit sa gorge.

Écoute et regarde ! lui dis-je.

Dans la plaine couverte de morts, où s'allongeaient déjà les ombres du soir, où les valets de l'armée romaine égorgeaient nos blessés pour les dépouiller, un homme s'avavançait à cheval, escorté d'un brillant état-major. Sa voix nette domina les cris des vivants et des mourants :

Qu'est-ce que font ces cohortes à fourrager dans les bois ? J'entends qu'on laisse reposer mes hommes. Ils auront assez de travail pour cette nuit et une assez rude marche pour demain. Croyez-vous, tas de buses, que je sois venu ici pour faire assommer en détail mes soldats dans les embuscades des forêts, quand la nuit tombe déjà ? Et qu'est-ce que j'amènerai à César, espèces d'oisons, si vous achevez de m'abîmer mes légions ? C'est bien assez que ce grand homme ait fait éreinter les siennes par les mangeurs de fromage de l'Arvernie. Un beau service vraiment que je lui rendrai si j'arrive sur la Loire avec des cohortes décimées et un cortège d'invalides, pour le plaisir de tuer quelques douzaines de ces hommes des bois ! Comme si quarante têtes de Gaulois valaient les os d'un soldat romain ! Les faire prisonniers ? Avec cela que le Celte et le Bolg se vendent si bien sur les marchés d'Italie ! Allons, allons ! le jeu n'en vaut pas la chandelle. C'est déjà trop que d'avoir engagé contre eux la Septième et la Douzième. Je vous défends de faire donner celle qui arrive de Métiosidon. Il faut que j'en aie une de réserve. Nous serions propres si ces brutes de Bellovaks débouchaient de leurs forêts ! Où donc avez-vous appris la guerre, bécasses de marécages ? Faites sonner le rappel. Et plus vite que cela !... Demain nous verrons s'il y a nécessité d'aller là-haut déloger ces fuyards.

Les litui jetèrent leurs notes perçantes. De toutes les collines les troupes romaines redescendirent dans la plaine. Et nous respirâmes.

CHAPITRE IX — La veillée sur le Lucotice.

Bientôt s'allumèrent les feux des bivouacs latins, et des chants d'allégresse retentirent autour des brasiers.

Nous étions enfin parvenus au sommet du Lucotice.

Rassemblés dans l'enceinte du vieil oppidum abandonné, nous passâmes une triste nuit, sous le ciel étoilé et froid. Nous mourions de faim, mais bien plus encore de fatigue ; et la douleur d'avoir vu périr tant de nos braves nous oppressait. Nous pleurions sur ce lendemain de la grande victoire d'Arvernie, sur tant d'espérances déçues, sur le vaillant Camulogène qui gisait là-bas sans sépulture. En silence nous bandions nos blessures. Nous n'avions pas de vivres. Pour couche, la terre détrempée par les pluies. Transis de froid, nous n'osions allumer des feux, crainte d'attirer sur nous les légionnaires ou les maraudeurs.

De temps à autre un cri de détresse montait vers nous. C'était quelqu'un des nôtres que les Romains avaient surpris dans sa cachette et que Labienus faisait égorger sur le seuil de sa tente. Que voulez-vous ? Un esclave gaulois se vendait si mal !

Cependant, à tout instant, notre troupe se grossissait de nouveaux réfugiés. Échappés aux glaives des cavaliers, ils arrivaient à pas de loup par les pentes et les sentiers. Tous exténués comme nous, sanglants, affamés, lamentables débris d'une armée un instant victorieuse. Pourtant, c'était pour nous une consolation quand on retrouvait parmi eux quelques-uns de ceux que l'on avait crus morts : Alors on s'embrassait en pleurant.

Peu à peu la chaleur du sang gaulois reprenait ses droits, avec la bonne humeur de la race. Quand on eut dormi quelques heures, d'un sommeil plein de visions sanglantes, on se sentit plus forts et plus confiants dans l'avenir.

Je fis boucher les trous de la vieille muraille.

Je disposai des sentinelles. Si les Romains, au jour levant, tentaient une escalade de l'oppidum, ils trouveraient à qui parler.

Des Lutéciens commencèrent à chaussonner Labienus et les oies du Capitole, et ils eurent de suite un cercle d'auditeurs. Cingétorix se dressa tout à coup sur ses pieds :

Et dire que j'en ai tué aujourd'hui près de cinq cents !

Un rire courut dans nos rangs d'éclopés. Il reprit :

Mettons vingt-cinq, et n'en parlons plus ! Mais qui donc a dit que nous étions vaincus ? Les Romains ont perdu plus de monde que nous. Allez voir ce qui reste de leur Douzième légion ! Ils ont beau multiplier leurs feux de bivouac : c'est pour nous donner le change sur leurs effectifs. Est-ce que le champ de bataille ne nous est pas resté ? Et même nous en occupons le meilleur, c'est-à-dire les hauteurs, tandis qu'ils se morfondent dans la plaine, d'où ils se relèveront perclus de rhumatismes. Qu'ils s'avisent demain de dresser un trophée ! moi j'en dresserai un autre à côté avec les casques et les cuirasses que nous avons vidés de chair vivante.

Ainsi le coq gaulois, si âprement qu'il eût été plumé, lissait ses plumes, aiguisait son bec et ses ergots, sautait sur le toit en battant des ailes et lançait au ciel un chant de victoire et de défi.

Au fond, est-ce que cela ne valait pas mieux que de se laisser accabler par la mauvaise fortune ?

Dès que le jour se leva, nous vîmes les Romains formés en colonnes de marche, trompettes en tête, les aigles hautes et les vexilla déployés. Pendant la nuit, les dix cohortes laissées sur la rive droite étaient venues les rejoindre, en traversant la Seine.

Dans la plaine on ne voyait plus un cadavre romain : ils avaient déjà enterré leurs morts. Les nôtres restaient étendus, nus comme la main, les yeux ouverts et vitreux, regardant le ciel.

Près de la Montagne-Rouge, un trophée se dressait, formé de boucliers gaulois, de casques et d'enseignes de bronze.

Au son des trompettes, les quatre légions, précédées de cavalerie, s'ébranlèrent. Dans les intervalles des cohortes, de grandes bannes d'osier roulaient, les unes chargées du butin, les autres pleines de blessés romains, et celles-ci étaient les plus nombreuses.

Nous les vîmes traverser la Rivière aux Castors et passer sous les palissades de la Roche-Grise. Je crus un instant qu'ils allaient incendier mon village. Mais ils paraissaient se hâter vers un but assigné par leur général, et comprendre qu'il n'y avait pas à s'amuser en route.

Les hommes marchaient d'un pas pressé, et les officiers à cheval s'activaient sur les flancs des colonnes, stimulant à coups de bois de lance les retardataires.

Évidemment, ce n'était pas de nous qu'ils se souciaient. Ils allaient sur Agedincum. Le sanglier romain avait fait sa trouée, et maintenant il trottait content vers sa bauge. Tant pis pour nous si nous nous étions trouvés sur son chemin pour recevoir le coup de boutoir.

Tout de suite nous descendîmes du mont dans la plaine ensanglantée. D'autres bandes dévalaient des collines, débouchaient des bois. On se retrouva bientôt là cinq ou six mille.

Cingétorix ne voulut pas avoir le démenti de sa vaillantise. On respecta le trophée dressé par les Romains, car il était consacré aux dieux, mais sur la place où nous avions si bien ébrillé la Douzième légion, nous en élevâmes un second, et ma foi tout aussi haut, avec les armes romaines trouvées dans les bois et les replis des vallons.

J'élevai la voix et je dis :

Nous voilà encore nombreux et braves. Nous n'avons cédé qu'au nombre et à une tactique supérieure, et nous n'avons pas cédé sur tous les points. En admettant que nous ayons été vaincus, les dieux nous doivent une revanche. D'ailleurs, nous nous sommes aguerris et il n'est plus parmi nous de novices ; en combattant bravement les Romains, nous avons fait un progrès dans l'art de les vaincre. Que ceux d'entre vous qui sont blessés ou trop fatigués restent ici pour donner la sépulture à nos morts, rendre à Camulogène les honneurs dignes de sa bravoure et relever les maisons de Lutèce. Que ceux qui se sentent encore vaillants et valides tirent le glaive du fourreau et reforment les rangs. Allons-

nous donc laisser Labienus opérer sa retraite en toute sécurité, en se gaussant de notre timidité, répandant partout le bruit qu'il nous a détruits ou que nous n'osons plus l'affronter ? Ne comprenez-vous pas qu'en suivant de près une armée en retraite, il y a des trophées et du butin à conquérir ? Au moment où il repassera la Seine sur le pont de Melodunum et où son armée se trouvera coupée en deux par le fleuve, les dieux ne peuvent-ils pas nous ménager de belles représailles ? Pour moi, quand personne autre ne me suivrait, j'irai avec mes hommes ! Nous dînerons avec les provisions qu'emmènent avec eux les Romains.

Des acclamations retentirent, et aussitôt deux mille hommes d'élite s'offrirent à me suivre.

Ambioriga jura que rien désormais ne pourrait l'obliger à me quitter. Nos fiançailles furent célébrées, en présence de toute l'armée, dans la plaine couverte de morts, nos pieds dans le sang de nos amis. A défaut d'un prêtre, ce fut Carmanno qui joignit nos mains, posant son glaive nu sur nos deux têtes et prononçant les paroles de bénédiction. Quant au mariage, on attendrait une victoire.

Je dis à Boiorix et aux autres blessés parmi les nôtres qu'ils eussent à rentrer chez eux pour se guérir : dès que leurs plaies se seraient fermées, ils viendraient me rejoindre.

On fit sur le champ de bataille un repas frugal et l'on se mit en route. En passant sous les palissades de la Roche-Grise, je fis le salut de l'épée à la demeure paternelle qu'il ne m'avait pas été donné de revoir. Puis nous nous lançâmes sur la trace des légions.

Elles marchaient si vite que bientôt elles laissèrent derrière elles des blessés, des malades et des traînants. Non loin de Melodunum, que nous apercevions sur l'autre rive de la Seine, nous livrâmes un combat sanglant à l'arrière-garde et nous conquîmes un vexillum.

J'entrai, presque sur leurs talons, dans un faubourg de Melodunum qui est de ce côté-ci du pont.

Près d'une hutte de belle apparence, j'entendis des cris à l'intérieur. J'y pénétrai et je vis un centurion blessé, couché sur des bottes de paille, et que plusieurs des nôtres se disposaient à égorger. J'étendis sur lui mon glaive nu et déclarai qu'il était mon prisonnier et que j'entendais le faire respecter.

Un soldat de Labienus ! me dit Ambioriga d'un ton de reproche. *Sûrement il a trempé ses mains dans le sang du peuple éburon.*

— *C'est un blessé, lui dis-je, un malheureux. Ce n'est pas toi qui voudrais ôter la vie à un ennemi désarmé.*

Le centurion me saisit la main pour la baiser et dit :

Je suis même un de vos frères !... Oh ! un frère éloigné de vous par l'espace et le temps. N'allez pas me prendre pour un de vos Gaulois qui combattent contre la Gaule. Je suis un Celte des rives du Pô, et il y a des siècles que nous sommes devenus des Italiens.

Il prononça quelques mots dans la langue des Cénomans de la Cisalpine, et me dit qu'on la parlait encore chez eux en même temps que le latin.

Comme la conversation devenait plus cordiale et qu'Ambioriga elle-même s'humanisait à son égard, la douceur féminine reprenant ses droits même chez une fille de proscrit, le centurion nous dit qu'il était de Mantoue, et qu'il s'appelait Gnéus Maro.

Il parlait avec émotion de ces belles rivières et de ces lacs magnifiques de la Gaule italienne, des cygnes si nombreux dans les roseaux du Mincio, des vignes qui vont d'un orme à l'autre, festonnant la campagne de pampres et de grappes.

Il aurait adoré vivre dans ce cher pays, y pousser la charrue, y élever des abeilles ; mais les levées l'avaient pris à vingt ans. A force de bonne conduite et de bravoure, la bouche déjà édentée, les cheveux blanchis, la poitrine couverte de cicatrices, il était parvenu jusqu'au grade de centurion. Il n'irait pas plus haut, car ceux de tribun, de légat, de questeur, étaient réservés aux fils des familles sénatoriales ou équestres. Quand il ne serait bon à rien, on le renverrait dans son pays avec quelque décoration de plus, et on lui assignerait près de Mantoue quelque lopin de terre qu'il n'aurait même plus la force de cultiver.

Puis il s'attendrit, nous parla de son frère, un bon fermier, d'un sien neveu âgé de vingt ans, son petit Publius Virgilius, qui donnait les plus belles espérances. Il écrivait en latin des vers qu'on admirait même à Rome, et quand il parlait de la campagne, des larmes vous venaient aux yeux.

Ces Romains sont pourtant des hommes comme nous, disais-je à Ambioriga.

Avant de quitter cette maison, j'y laissai un de mes écuyers qui était blessé, en lui recommandant de veiller sur les jours du centurion et de le protéger contre les habitants du faubourg quand ils rentreraient furieux dans leurs maisons dévastées. Ambioriga leur enseigna quelles herbes ils devaient appliquer sur leurs blessures et quels dieux il convenait d'invoquer pour leur guérison. En sortant de la maison, je dis au centurion :

Tu es libre, et je ne te demanderai pas de rançon. Je prie seulement le ciel qu'il ne nous mette jamais en présence sur les champs de bataille. Il m'en coûterait maintenant d'avoir à verser ton sang.

— *J'aurais plus de répugnance encore à verser le tien, car tu es mon sauveur et je te dois la vie. Je prie donc le grand Jupiter qu'il nous fasse nous rencontrer dans quelque circonstance où je pourrais te prouver ma gratitude.*

Les légions ne s'étaient pas arrêtées pour passer la Seine à Melodunum. Elles filaient rapidement le long du fleuve. Elles atteignirent ainsi les bords de l'Yonne. J'étais trop faible pour les empêcher de la franchir. Je m'en pris encore aux cohortes de l'arrière-garde. Je leur tuai pas mal de monde, et même un centurion, que j'expédiai d'un coup de pointe dans la gorge. Ceci calma les scrupules que je gardais encore pour avoir préservé la vie d'un officier romain. Je mis aussi la main sur deux balistes, de nombreuses voitures de vivres et de munitions, une foule de mercantis et de traînants.

Sur l'autre rive de l'Yonne, tout près d'Agedincum, Labienus fit sa jonction avec César. Il n'y avait plus rien à tenter contre lui. Je ne songeai plus dès lors qu'à rallier Vercingétorix avec ma petite armée. J'appris qu'il était arrivé à Bibracte, métropole des Édues.

CHAPITRE X — Bibracte la Sainte.

Nous arrivâmes à Bibracte en même temps que le Pen-tiern. Sa marche avait été retardée par les perpétuelles hésitations des Édues.

Il y avait dans leur noblesse presque autant de partis que de grandes familles, et quand l'un d'eux faisait un pas de notre côté, l'autre essayait de refaire un pas du côté de César.

Ils avaient chassé Litavic, l'accusant d'avoir trahi Rome et la patrie, proscrivant ses frères, confisquant ses biens ; puis ils l'avaient rappelé et reçu en triomphateur.

A Cabillon, ils avaient arrêté le tribun Aristius, chassé les mercantis, pillé leurs magasins, attaqué leurs bagages sur les routes ; puis ils s'étaient presque jetés aux pieds de ce même Aristius, lui exposant que ces violences n'étaient point survenues par un décret de leur sénat, que c'était l'œuvre d'une bande de mauvais sujets, que ce n'était point chose officielle, et qu'ils le suppliaient d'intercéder pour eux auprès de César.

Puis, quand ils apprirent notre victoire de Gergovie, ils avaient rappelé les contingents fournis à César, et ces mêmes chefs, Éporédorix et Viridomar, qui les avaient commandés contre nous, les amenèrent à Noviodunum des Édues, où César avait rassemblé les otages de la Gaule, son trésor, ses magasins de blé, une partie de ses bagages. Ils massacrèrent les gardes-magasins, saisirent les négociants romains, dont plusieurs moururent par suite des mauvais traitements, finalement brûlèrent la ville.

En était-ce fini du moins avec leurs tergiversations ? Pas encore. Les ambassadeurs qu'ils envoyaient successivement à Vercingétorix ne tenaient jamais le même langage. Cela dépendait de qui dominait à ce moment dans le sénat de Bibracte, si c'était Litavic, ou bien Cot, ou bien Convictolitan, ou bien Viridomar, ou bien Éporédorix.

Tantôt ces députés apparaissaient en suppliants : les Édues étaient perdus si le fils de Keltil n'accourait avec son invincible armée. Tantôt ils parlaient avec arrogance, traitant Vercingétorix comme un vassal de leur république, comme un chef de mercenaires à leurs gages, le sommant d'avoir à comparaître devant leur sénat, pour recevoir des instructions sur la conduite de la guerre.

Par-dessus tout, ces Édues étaient jaloux du succès des Arvernes. Toujours se réveillaient, pour empêcher toute réconciliation sincère, les souvenirs de la rivalité séculaire entre les deux peuples pour la domination sur les peuples de la Seine, de la Loire, des Cévennes ; de leurs guerres acharnées, au temps d'Hannibal le Punique, quand les Arvernes lui fournirent des contingents et quand les clients des Édues essayèrent de lui disputer le passage du Rhône et les défilés des Alpes ; au temps de Bituit, quand les Édues avaient appelé contre lui le féroce Domitius ; plus récemment encore, quand les Arvernes s'étaient alliés contre eux aux Séquanes. Et avec ces souvenirs, le remords de tant d'actes de servilité édue envers les Romains, de tant de basses flagorneries envers César, de tant de trahisons envers le pays gaulois.

Éporédorix et Viridomar se révoltaient à l'idée de servir sous les ordres du fils de Keltil. Le premier rappelait ses succès contre Arioviste et les Séquanes ; tous

deux exaltaient la prise de Noviodunum. Ils osaient prétendre qu'ils avaient remporté là une victoire plus éclatante que celle de Gergovie.

Une glorieuse victoire, en effet : forcer une ville ouverte, massacrer des invalides, battre et torturer des marchands, piller des magasins. Et qu'était devenu le butin de Noviodunum ? L'argent aurait dû être versé dans le trésor public, les chevaux dans les cadres de remonte, le blé dans les magasins de l'armée. Quand leur sénat demanda des comptes, plus rien ne se retrouva. Tout avait été pillé, gâté, jeté à la rivière. Voilà leur victoire de Noviodunum ! Bien digne, en effet, de colliers d'or !

Avec Convictolitan, leur Vergobret, avec Cot, le préfet de leur cavalerie, avec Cavarill, le commandant de leur infanterie, c'étaient d'autres prétentions, d'autres jalousies, d'autres méfiances.

Tous ces chefs craignaient presque autant Vercingétorix que César, presque autant le libérateur que le conquérant. Ils nous en voulaient d'avoir les premiers proclamé l'indépendance ; ils étaient furieux de s'être laissé entraîner, et chacun n'aspirait qu'à faire sa paix particulière avec Rome, dès qu'il en trouverait l'occasion, en rejetant sur d'autres les pillages et les massacres. Dans cette oligarchie d'égoïstes se perpétuait l'esprit de Divitiac le traître.

Vercingétorix avançait donc assez lentement, attendant qu'ils voulussent bien se décider.

Quand nous fûmes au pied de la sainte montagne que protège la déesse Bibracte, il trouva de nouveaux ambassadeurs qui l'invitèrent à monter sur le plateau. C'est là que, dans la grande enceinte quadrilatère au centre de laquelle s'élève le temple, sur une roche qui domine cette ville magnifique, les chefs allaient se réunir. Des sièges de pierre étaient pour eux disposés en cercle. Cette roche les isolait de la cité et de la multitude, les mettait à l'abri des oreilles indiscretes, eux, les nobles chefs, le sénat de la nation édue. Vercingétorix aurait à s'expliquer devant eux, et l'on se concerterait sur la conduite des opérations.

Vraiment ces Édues ont le verbe bien haut, me dit Vergassilaun. On dirait que ce sont eux qui ont écrasé la Huitième légion sur les pentes de Gergovie.

— *Et, repris je, ils ont une façon d'inviter les gens qui ressemble beaucoup à celle dont on s'y prend chez nous pour les prier de passer leur chemin.*

L'état-major de Vercingétorix était indigné. L'orgueil des Arvernes, seigneurs des Hautes-Terres, se révoltait contre l'orgueil des Édues, maîtres des riches coteaux et des fleuves.

Tout à coup de grands cris retentirent sur le flanc de la montagne, les cris joyeux d'une multitude. Par le chemin raide qui descend de la ville, et où cinq paires de bœufs ont peine à hisser une voiture de gerbes, dévalait une foule énorme d'hommes et de femmes ; des mères, tenant leurs enfants par la main, couraient, leurs voiles soulevés par le vent ; des vieillards même et des infirmes sautillaient ; allègres, sur leurs béquilles. Quant aux hommes, les uns étaient en costume de travail, avec le tablier de cuir sur le ventre, ou les bras, jusqu'au coude, luisants des teintures qu'ils avaient manipulées ; certains, dans, leur hâte de quitter leurs échoppes, avaient encore le visage noir du charbon des forges, ou dans leurs barbes et leurs cheveux des paillettes d'or. Tous agitaient des rameaux verts. Tous criaient :

Le voilà ! le voilà ! Le Pen-tiern ! le fils de Keltil ! Gergovie ! Gergovie !

C'était tout le petit peuple de Bibracte, les artisans, les pauvres, les déshérités, qui, laissant les colliers d'or et les sénateurs se morfondre sur leurs sièges, venait réparer le froid accueil fait au libérateur.

Dans leurs cœurs simples, bien mieux que dans celui des nobles orgueilleux, palpait l'âme de la patrie, l'âme de la Gaule. Ils se souciaient bien, ces braves gens, des vieilles rivalités entre Édues et Arvernes, des jalousies entre Viridomar et Éporédorix, et de savoir si Col continuerait à être préfet de la cavalerie et Cavarill de l'infanterie !

Ils se pressaient, riant et pleurant, autour de nous ; sous les sabots du coursier de Vercingétorix, ils étendaient leurs saies 'des bons jours et jonchaient le chemin de fleurs et de verdure. Ils regardaient notre chef avec de grands yeux humides et brillants, se poussaient pour baiser le bas de son manteau, toucher la crinière de son cheval.

Ils chantaient les hymnes que l'on répète chez nous au solstice d'hiver, quand naît l'année nouvelle.

En long cortège, nous vîmes descendre des théories de jeunes filles, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs ; les collèges de prêtres, ceux qui sont consacrés à la déesse et ceux qui sont préposés aux sources miraculeuses, tous portant en grande pompe les objets sacrés ; les corps de métiers, bannières en tête, les forgerons, charpentiers, foulons, tisseurs, et ceux qui tournent les merveilleuses argiles des Édues, et ceux qui fondent la poterie d'étain, et ceux qui, cachés dans des ateliers souterrains, travaillent à ces merveilleux ouvrages de niellerie et d'orfèvrerie qu'on croirait sortis de mains divines.

Tous portaient de grands bâtons ornés de rubans multicolores et de fleurs. Les chefs des métiers offraient des présents rares, les prêtres invoquaient pour nous les protections d'en haut, les jeunes filles effeuillaient des roses sous nos pas.

Ensuite tout ce monde remonta avec nous la colline, et il nous semblait chevaucher dans un océan de verdure. et de fleurs. Au cou de nos chevaux pendaient des guirlandes, et nos casques portaient des couronnes. La pointe des lances et des glaives disparaissait, émoussée de bouquets.

Vercingétorix chevauchait lentement, pour ne pas écraser les petits enfants qui se jetaient entre les jambes de son coursier. Il était grave, ému, les yeux levés au ciel, comme perdus dans un rêve.

Et tout à coup il me vint à l'idée que c'est ainsi, parmi les fleurs et les chanta, que l'on conduit les grands bœufs blancs à la pierre du Sacrifice.

Me retournant vers Ambioriga, qui chevauchait à mes côtés, je vis que ses yeux bleus étaient troublés et qu'elle pleurait. Elle avait ou la même idée que moi et reçu le même choc douloureux.

Cependant la foule se mêlait à notre cortège guerrier. Les citoyens apportaient aux soldats, poussiéreux et brûlés par le soleil, des coupes de vin et des fruits. Les petits garçons cherchaient à leur prendre leurs boucliers ou leurs lances, et, quand ils avaient obtenu la faveur de s'en charger, ils cheminaient gravement sur le flanc de notre colonne, invisibles sous les grands pavots, ployant sous les lourdes hampes des lances, et toutefois marchant d'un pas relevé et se donnant des airs belliqueux.

A la porte de la ville, nous fûmes reçus par les colliers d'or et le sénat de la nation.

Sans doute, ils s'étaient ennuyés à attendre sur la tertre du conseil, ou plutôt ils avaient craint que le peuple ne s'irritât de leur réserve. Ils se trouvaient maintenant emportés dans cette tempête d'enthousiasme populaire, mais pour la plupart contraints, furieux, baissant les oreilles quand les acclamations éclataient glus retentissantes, comme si chaque cri en l'honneur du héros de Gergovie leur était au cœur un coup d'épingle.

Quand nous fumes en ville, à peine si nous distinguions les maisons ; elles disparaissaient tout entières sous les draperies aux couleurs éclatantes, et nous marchions sur les sales quadrillées au pays gaulois et les tapis romains.

Nous arrivâmes au tertre du conseil, et les sénateurs firent placer une ligne de soldats pour arrêter la multitude. Vercingétorix mit pied à terre. Laisant là son armée, il ne prit avec lui que les chefs. Les colliers d'or nous conduisirent aux sièges qui nous étaient destinés.

Tout de suite la délibération commença, et tout de suite les prétentions des nobles édues.

A les entendre, c'était eux qui avaient tout fait. De longue main leur sagesse avait tout préparé ! César, à la descente des Cévennes, s'était aussitôt senti isolé, privé de tout secours, forcé à courir de dangereuses aventures dans les montagnes arvernes. Gergovie, c'était une victoire édue : une première fois, ils avaient obligé l'*Imperator* à dégarnir son camp ; la seconde fois, l'attitude de leur contingent avait déterminé la déroute des légions.

D'ailleurs, à Gergovie ils opposaient Noviodunum. Là, ils s'étaient rendus maîtres des otages réunis par César, et maintenant les nations qui les avaient fournis, voyant qu'ils étaient internés dans Bibracte, étaient obligées de se déclarer pour l'indépendance.

Ils vantaient la puissance et la richesse de leur république, énuméraient les peuples qui étaient dans leur alliance et leur clientèle, dénombraient les contingents qui allaient accourir sous leurs enseignes. Ils étaient maîtres de toutes les passes dans les Cévennes du nord, dominaient sur les fleuves et les rivières, isolaient César de la Province Romaine et, par leur accession, la guerre se trouvait reportée aux frontières mêmes de l'ennemi. Tout en appréciant les services rendus par le fils de Kelttil, était-ce donc trop exiger qu'il leur remit aujourd'hui, la direction de la guerre ?

Ces discours nous indignaient. Les chefs de toutes les autres nations firent un tel bruit avec leurs armes que les orateurs édues n'osèrent insister sur cette première proposition.

Ils se réduisirent alors à demander que le commandement fût partagé : on adjoindrait à Vercingétorix deux chefs édues qui auraient les mêmes droits que lui. D'ailleurs, les divinités aiment le nombre trois, et c'est par triade qu'on a coutume de les invoquer.

Quels chefs édues nous proposez-vous pour compléter la triade ? interrompit une voix.

Ici, les Édues cessèrent de marcher d'accord. Convictolitan ne pouvait en être : la loi du pays défend à un Vergobret de franchir les frontières de la république. Certains proposèrent Éporédorix et Viridomar. Mais alors les partisans de Cot protestèrent, et Cavarill demanda ce que l'on comptait faire de lui.

Vercingétorix avait d'abord tout écouté sans prononcer un mot. Il se leva et dit :

*Vous ne pouvez vous mettre d'accord entre vous, amis Édues ! Comment donc pourriez-vous assurer l'union de toute la Gaule ? Comment obtenir l'action commune de tant de peuples qui ont été rivaux dans le passé, comme nous-mêmes l'avons été, Édues et Arvernes. Voulez-vous échapper à la destruction qui nous menace tous également ? Alors il ne doit plus exister ni Édues ni Arvernes, ni Pictons ni Armoricaains : jusqu'à la victoire définitive, qu'il n'y ait plus en Gaule que des Gaulois. Pour moi, je n'ai point recherché le commandement suprême : c'est le danger du pays qui me l'a remis entre les mains. Je suis prêt à le déposer en faveur de celui que vous jugerez le plus digne. Tous les peuples de la Gaule ont ici leurs représentants et leurs chefs : jamais pareille assemblée n'a été réunie ; trois nations seulement ont fait défaut : les Rhèmes et les Lingons, vous savez pourquoi ; les Trévires, parce que les intrigues de César ont suscité contre eux une invasion germane. Le chef suprême que vous choisirez tous ensemble sera donc obéi de tous, des bords de l'Océan aux monts des Cévennes. Seulement, je vous en conjure, ne vous donnez qu'un seul chef à cette condition seulement, les résolutions seront promptes et l'action décisive. Voyez les Romains ! Beaucoup d'entre eux se défient de César et le haïssent. Et cependant personne n'a jamais proposé de lui donner des collègues ; on n'a pas songé à le mettre entre Pompée, par exemple, et Caton. Les plus fiers de ses lieutenants, un Crassus, un Labienus, n'ont jamais fait que lui obéir, qu'accomplir ses ordres sans les discuter. Il n'y a qu'un **Imperator** dans l'armée romaine : il ne faut qu'un Pen-tiern dans l'armée gauloise.*

Des acclamations éclatèrent :

Ce chef unique, sois-le, fils de Keltil ! Le choix que les peuples ont fait de toi, les dieux l'ont continué par la victoire. Conduis-nous à d'autres Gergovies.

Mais l'orgueil des Édues se révoltait. Divisés entre eux, ils se réunissaient contre nous pour repousser la suprématie de Vercingétorix.

Du haut du tertre, nous voyions le peuple de Bibracte massé sur la place qui entoure le grand temple, tumultueux océan de têtes humaines, à grand-peine contenu par le cordon de soldats qui, leurs longues lances couchées en travers, refoulaient les impatients.

Ces citoyens ne pouvaient entendre ce qui se disait ici, mais ils percevaient très bien le bruit d'une dispute, et reconnaissaient les orateurs qui tour à tour se levaient pour parler. Tout ce qu'ils comprenaient, c'est qu'on, perdait du temps à discuter et que les choses n'allaient pas à leur gré.

Ils s'impatientaient, et bientôt des clameurs s'élevèrent.

Nous ne voulons qu'un seul chef !... Vercingétorix !... Gergovie ! Gergovie !

Litavic se leva parmi nous et dit :

Puisque le sénat ne peut se mettre d'accord, consultons le peuple. C'est la loi du pays.

Mais Cot, Éporédorix et les autres se débattaient. Soudain la voix du peuple s'éleva plus retentissante. Sous la poussée de la multitude, la haie de soldats fut rompue. On vit tout ce monde gravir en courant les pentes du tertre, et nous fûmes assourdis des cris :

Pas de commandement partagé ! Il n'y a qu'une patrie gauloise, qu'il n'y ait qu'un chef ! Vercingétorix ! Gergovie ! Gergovie !

Les colliers d'or des Édues se trouvèrent hors d'état de dire un mot. Chaque fois que l'un d'eux se levait, les cris reprenaient :

Le fils de Keltil ! Vercingétorix !

Ils se rasseyaient découragés, laissant tomber leurs bras. A la fin, ils renoncèrent à la lutte, et Éporédorix lui-même fit un signal d'acquiescement.

Bravo ! cria la multitude. *Mais il faut que nos colliers d'or donnent des otages au Pen-tiern. N'aie pas confiance en eux, fils de Keltil !*

Comme les nobles hésitaient ; les pierres commencèrent à voler. Ils cédèrent encore.

Vercingétorix se leva. Il remercia les grands et le peuple. Il les avertit que de cruels sacrifices seraient peut-être nécessaires. Étaient-ils résignés, pour affamer César, à faire comme chez les Bituriges ? à incendier les récoltes, les villages, les oppida qu'on serait hors d'état de défendre ?

Oui ! oui ! criait le peuple. *Nos biens, nos vies, tout est à toi, pourvu que le Romain soit chassé.*

Le soir, de notre campement dans la plaine, nous vîmes les crêtes de la montagne de Bibracte s'illuminer de lignes de feu. Les plus pauvres citoyens avaient posé aux fenêtres de leurs maisons des lampes allumées.

Tout de suite les opérations commencèrent. Vercingétorix prescrivit au frère d'Éporédorix, avec dix mille fantassins et huit cents cavaliers édues ou ségusiaves, de se porter sur les frontières des Allobroges. Il chargea Vergassilaun, avec les Arvernes et les Gabales, d'envahir le pays des Helves. Luctère reçut l'ordre, avec les Cadurks et les Rutènes, de se porter chez les Volks Arékomiks, jusqu'alors tout dévoués aux Italiens et dont la métropole, Némausus, était devenue une ville romaine. D'autres chefs iraient soulever les Séquanais.

CHAPITRE XI — La mêlée sur la Vingeanne.

On espérait que tous ces peuples, en étendant le cri de guerre gaulois et en voyant briller les enseignes de leurs frères, accourraient se joindre à nous.

Ce nous fut une grande surprise, là où nous comptions entrer en amis, d'être reçus en ennemis. Où nous espérions trouver des mains tendues, de bonnes figures celtiques, moustachues, épanouies de joie, un salut fraternel en langue celtique, nous nous heurtâmes à des gens au visage glabre, rasé à la romaine, à des paroles injurieuses en langue latine, à des portes d'oppidum fermées, et souvent, pour régal d'hospitalité, nous fûmes accueillis par des volées de flèches. Qu'on juge de notre déception ! Quoi ! c'étaient là nos, frères bien aimés ? Il fallait qu'on les eût changés en nourrice. Il est vrai qu'ils étaient en nourrice depuis cent cinquante ans. Les Helves, dont le chef portait un nom romain, préférèrent se faire battre par nous. Les Allobroges, comme s'ils eussent oublié les atrocités commises chez eux par le préteur Fonteius, nous empêchèrent de passer le Rhône et de porter la guerre dans les Alpes.

Comment ces nations, aux noms si glorieux dans les annales de la Gaule, chantées sur les harpes de nos bardes, avaient-elles pu dégénérer si complètement ?

César et Labienus n'en étaient pas moins bloqués sur l'Yonne par le soulèvement de tous les peuples voisins. De cette Gaule immense qu'ils avaient mis sept années à conquérir, ils ne possédaient plus que le sol enclos par leurs camps et battu par la sandale de leurs soldats ; juste la place qu'il fallait pour les coucher tous dans des fosses pleines de chaux. Du pays édue ils ne pouvaient plus tirer un sac de blé, de la Province Romaine plus une recrue. Ils avaient très peu de chevaux, tandis que Vercingétorix tenait en sa main quinze mille cavaliers, les plus braves de la Gaule.

César eut alors une idée scélérate. Chez ces mêmes peuples germains que son glaive avait décimés, dont il était allé brûler les huttes jusqu'au delà du Rhin, ses émissaires coururent recruter des escadrons de mercenaires.

Lui qui se vantait à Samarobriva d'avoir sauvé la Gaule de l'invasion teutonne ! C'était lui qui maintenant la déchaînait.

Ces Germains n'ont pas de cœur. Ils ont beau ressentir les injures : dès qu'on leur promet de l'or et du butin, ils oublient tout. Il en vint qui avaient encore sur le visage la balafre des glaives romains et qui n'avaient échappé aux massacres de la Moselle qu'en passant le fleuve sur les cadavres de leurs frères. Mais César leur avait montré les bonnes terres, les riches villages de l'Yonne, de la Saône et du Rhône. Tout de suite ils arrivaient. Ils sont si avides qu'une fois déjà, appelés par César, ils s'étaient jetés sur son camp de la Meuse pour enlever les bagages des légions. Ils pilleraient chez leur propre père.

Jamais vous n'avez vu des guerriers si misée rafaes d'aspect, n'étaient leur haute taille et leurs membres athlétiques. Ils sont vraiment pauvres chez eux, même quand ils ont de l'or, car de l'or ils ne savent que faire et le cachent en des trous. On dit qu'ils sont sobres, mais c'est par misère, car les jours de bombance ils vous dévoreraient un bœuf avec les entrailles et les cornes, et se noieraient clans les tonneaux. Ils vont presque nus par les froids les plus rigoureux, non par plaisir ou par forfanterie comme chez nous, mais parce qu'il

n'y a chez eux ni tisserands habiles ni foulons. Ils portent sur leurs épaules des peaux d'animaux, et c'est à peu près tout, car à peine ont-ils des braies d'une toile grossière. Quelques-uns ne sont guère habillés que de leurs tatouages.

Ils ont des armes étranges comme le bang, qui est à la fois une pique et un harpon, et qui fait des blessures atroces : certaines de leurs tribus n'ont pas honte de tremper leurs flèches dans les sucs vénéneux.

Comme ils ne savent pas faire une selle, ils montent à cru des chevaux malingres d'apparence, au long poil aussi mal soigné que celui de leurs maîtres.

César fut d'abord inquiet de voir ces affreux petits bidets échevelés, dont il ne soupçonnait pas l'ardeur ; il fit donner à ses amis germains des chevaux d'Italie, mettant à pied ses officiers et même une partie de ses escadrons.

En ceci, peut-être a-t-il bien fait : les Romains sont de piètres cavaliers, même les soldats des turmes au grand manteau de laine verte. Quant à ce qu'on appelle leurs chevaliers, des gens qui portent au doigt un anneau d'or et qui prétendent se comparer aux nôtres, ce n'est qu'une variété de mercantis : des fermiers d'impôts, des publicains, des accapareurs de grains, bref, des chevaliers de commerce.

Les Germains au contraire, je ne sais comment ils peuvent tenir à cheval, mais ils y sont solides, je vous en répons. Ce ne sont pas des cavaliers qui vous arrivent sur le corps, mais des brutes montées sur des brutes, des projectiles mi-bête mi-homme, lancés comme par la détente d'une catapulte. Cela passe comme un ouragan, et parmi des clameurs épouvantables. Ils sont toujours à hurler, d'une voix gutturale et rauque comme celle des loups. Leur nom même, dans notre langue, signifie *braillards*. Une étonnante cavalerie, vous dis-je ; mais des fauves plutôt que des humains. Avec leurs fourrures saignantes ou mal tannées, leurs tignasses enduites de beurre rance pour détruire un peu la vermine, leur viatique de viande gâtée dans tout bissac ou même serré entre le dos du coursier et le cavalier, ils répandent autour d'eux, en chargeant, une odeur de charnier. Un blaireau n'est rien au prix d'un Harude ou d'un Chérusk. On les sent avant de les voir.

Et ce sont ces bêtes puantes et carnassières que César, le petit-maître romain, a lâchées sur ses amis les Édues et sur nous. Il a osé appeler les Barbares !

Je vis bien que Vercingétorix comptait avant tout sur sa cavalerie. Si exercée que fût déjà une partie de son infanterie, il craignait encore de la mettre aux prises avec les légions.

Quelques jours après l'assemblée de Bibracte, il alla camper sur la route que devait suivre César pour se rendre des bords de l'Yonne dans la Province Romaine. Il espérait lui couper le chemin et l'étouffer au milieu des nations insurgées.

La rivière, de la Vingeanne séparait maintenant les deux armées.

Nous étions à quelques mille pas des Romains quand le Pen-tiern convoqua les chefs de la cavalerie. Il nous remontra que le moment suprême était venu. Il fallait d'abord anéantir les troupes à cheval de César. Privées de leurs ailes et de leurs éclaireurs, les légions n'auraient plus qu'à se traîner péniblement ou à s'enfermer dans les camps...

Comme le hérisson qui est obligé de se mettre en boule et qui n'avance plus, me dit Vergassilaun.

Nous fîmes les serments les plus solennels, prenant à témoin les uns, tous les dieux de la Gaule, les autres le Dieu suprême qui les contient tous.

Nous jurons de ne pas revoir la fumée du toit paternel, ni nos enfants, ni nos parents, ni nos femmes, avant d'avoir, deux fois au moins, fait passer notre cheval à travers les rangs ennemis.

Comme à ce moment la poussière des chemins, soulevée en tourbillons, annonçait l'approche des légions, nous nous partageâmes en trois corps : deux pour tomber sur les flancs des Romains, le plus fort pour les arrêter de front. J'étais, avec Vergassilaun et les contingents de la Seine, à notre aile gauche.

Tout de suite César imita cette disposition et nous opposa trois corps de cavalerie.

De part et d'autre, les troupes de pied semblaient devoir rester spectatrices du combat, se contentant d'avancer un peu, pour la soutenir, quand leur cavalerie serait trop vivement ramenée.

A notre aile, nous chargeons furieusement le corps de cavalerie romaine, qui nous est apposé ; nous le traversons de part en part ; et tout à coup le nez de nos coursiers se trouve sur la ligne des pila de l'infanterie. Nous n'avons plus assez d'élan pour l'enfoncer ; nous faisons demi-tour, sous une volée de traits. Alors nous nous rabattons sur cette cavalerie qui se reformait ; de nouveau nous la culbutons ; nous en poursuivons les débris, à droite, à gauche, jusqu'à ce qu'ils se soient réfugiés dans les intervalles des cohortes.

De l'aile droite romaine accourent, comme poussés par un vent de tempête, les cavaliers africains. Nous les laissons venir et les chargeons en flanc. Ils sont ramenés comme les Romains, et une seconde fois nous nous heurtons aux carrés hérissés de pila.

Cette fois nous avons pris notre parti, et croisant le glaive avec les dards, faisant se cabrer les chevaux, nous essayons de bondir par-dessus les lignes romaines.

Tout à coup, sur notre flanc à nous, retentit un galop furieux. Nous distinguons des chevaux montés à cru, des torses nus, des chevelures sordides et rousses. Des hurlements de loups nous déchirent les oreilles, une puanteur emplit l'air. Ce sont les auxiliaires germains qui nous chargent.

César, avant de découpler ces chiens féroces, leur a fait verser à pleines rasades les vins les plus violents des Cévennes, et l'on sait que quand le cavalier a bu, c'est le cheval qui est ivre.

Ils arrivaient sur nous, les talons collés aux flancs des coursiers, les rênes lâchées, le visage allumé, les yeux, leurs yeux bleus sans éclat de gens des marécages, hors de la tête. Quelques-uns, qui avaient trop bu, viraient tout à coup autour du garrot et s'abattaient par terre. D'autres, renversés sur la croupe ou penchés sur la crinière, semblaient béatement cuver leur vin. A peine s'ils se servaient de leurs lattes. Ce n'était pas une attaque de cavalerie, mais une poussée de bélier, broyant tout sur son passage, rien que par le poids et l'impulsion.

Le malheur fut que nous étions à peine reformés après notre dernière, charge, et que nous prêtions le flanc.

Nos hommes criaient éperdus

Les têtes carrées !

Cingétorix dit :

J'en mangerais bien dix de ces braillards, à moi tout seul, s'ils ne sentaient pas tant le faisandé...

Il n'avait pu achevé ces mots qu'il fut heurté, culbuté, roulé. Toute la charge lui passa sur le corps. Aucun de nos escadrons n'avait eu le temps de se mettre en boule ; aucun ne tint debout une minute. Le cheval allait tomber à dix pas, et le cavalier à quinze pas.

Ce qui me sauva ainsi qu'Ambicriga et mes fidèles, ce fut un bouquet d'aulnes. Les Germains, bêtes et gens, vinrent s'assommer sur les troncs d'arbres, ou s'écoulèrent à droite à gauche.

Cette trombe furieuse prit tout le champ de bataille en écharpe, semant la plaine de ses chutes de chevaux et de cavaliers, mais emportée par l'ivresse des hommes et l'affolement des coursiers. Successivement elle heurta en flanc les deux autres corps de cavalerie gauloise ; et y entra comme un bélier dans une muraille d'argile. Du même élan, elle atteignit une cohorte latine aux prises avec de l'infanterie arverne et coucha sur le sol amis et ennemis. Puis, en aveugle, elle se rua sur une section d'artillerie romaine, brisant les timons, les rais des roues, les cabestans, les câbles, les treuils, écrabouillant ouvriers et ingénieurs, parmi les malédictions et les huées des légions. Elle ne s'arrêta qu'enlisée dans un marécage.

Il n'y avait pas à craindre de si tôt son retour offensif ; mais alors les cohortes avancèrent au pas de charge ; la légion modèle des Arvernes, accablée par le nombre, fut presque anéantie. Notre désastre devint irréparable. Cot, Cavarill, avaient été ramassés vivants par les vainqueurs ; la fleur de la chevalerie édue, la moitié de nos colliers d'or, gisaient morts ou tombaient aux mains des légionnaires.

J'eus à peine le temps de faire demi-tour avec mes cavaliers. Je me repliai sur notre infanterie. Elle-même était prise de panique. Je fus obligé de la suivre, traversant au galop nos camps abandonnés et qu'emplissaient déjà les pillards de l'ennemi.

Échappant à la direction des chefs, sourds à leur voix, cédant à ce vertige qui attire toujours les multitudes en déroute vers les lieux fortifiés, toute cette belle armée, dégénérée en cohue, reflua sur Alésia, l'oppidum des Mandubiens.

CHAPITRE XII — Le mont d'Alésia.

De nouveau, cette fois en plein été comme naguère en plein hiver, nous nous retrouvions occuper les pentes d'une montagne, au pied des murailles d'un oppidum.

Seulement c'était après une défaite. Les espérances qui nous soutenaient à Gergovie s'étaient évanouies. Nos coeurs étaient découragés et tristes. Outre les pertes essuyées dans le combat de cavalerie près de la Vingeanne, trois mille hommes de notre arrière-garde avaient été taillés en pièces par les légions.

Sur le plateau d'Alésia rien n'était préparé pour recevoir une aussi grande armée, car le hasard, l'instinct aveugle, le mot d'ordre de l'épouvante, et non le calcul des chefs, nous avaient amenés là.

Ce plateau d'Alésia est à peu près aussi vaste que celui de Gergovie ; mais il est deux fois moins élevé, ne présente pas des flancs aussi abrupts et n'est point aussi bien défendu contre l'escalade.

Les collines, qui de toutes parts s'élevaient autour du plateau et atteignaient à peu près la même hauteur, formaient autour de nous comme une enceinte presque continue, bornant partout l'horizon. Alésia était donc située sur une colline surgissant comme du fond d'une cuvette, dont toutes les autres hauteurs formeraient le rebord. Elles étaient très rapprochées de nous, sauf du côté de l'ouest où elles s'écartaient, un peu pour dégager la plaine où l'Ose et l'Oserain se réunissent à la Brenne.

C'était là une situation assez défavorable pour nous. Comme nous ne pouvions occuper toutes ces hauteurs, il était trop évident que les Romains les occuperaient, plaçant partout leurs camps juste à la hauteur de notre oppidum, nous enserrant de tous côtés ; surveillant toutes les issues, dominant tous les champs de bataille que nous pourrions être tentés de choisir.

Quant à notre oppidum, à peine s'il pouvait contenir en son enceinte, outre ses habitants mandubiens, les multitudes d'hommes, qui des campagnes voisines, avec leurs bannes d'osier, leurs chariots à échelles et leurs troupeaux, étaient accourues pour s'y réfugier. Du moins, nous avions l'eau à discrétion : non seulement celle de l'Ose et de l'Oserain, mais deux sources qui jaillissent de l'angle nord-ouest de la colline d'Alésia. L'une donne de l'eau froide, l'autre de l'eau chaude. Toutes deux étaient l'objet d'un culte de la part, des Mandubiens : elles étaient adorées au même titre que le dieu Moristag, qui règne sur les marais de cette localité ; elles étaient réputées saintes et miraculeuses, et la source chaude surtout était célèbre à trente lieues li la ronde pour les guérisons qui s'y opéraient. Au commencement, nous partagions pour ces fontaines la vénération des indigènes et nous n'osions y puiser. Mais la nécessité est plus forte que tout ; avec ces eaux miraculeuses, à la source froide, nous lavions nos chevaux, et à la source chaude, nous faisons mijoter notre soupe de soldats.

Toute l'armée dut camper hors des murs de l'oppidum, sur les pentes de la montagne, comme naguère à Gergovie, rangée par nations, distribuée en des camps, se fortifiant du côté de l'ennemi par un autre mur de six pieds.

Vercingétorix employa d'abord sa cavalerie à courir le pays, à ramener des grains et des fourrages ; car on n'avait pas prévu qu'Alésia serait le refuge d'une telle

masse d'hommes ; et les approvisionnements étaient insuffisants pour un siège un peu long.

Nos chefs espérèrent un moment que César ferait comme Labienus sous Lutèce. Content de s'être ouvert le chemin de la retraite, satisfait de ce coup de boutoir donné en passant, sans doute il continuerait sa marche sur la Province Romaine.

Mais César avait maintenant onze légions rassemblées sous sa main, ce qui lui faisait au moins cinquante-cinq mille hommes d'infanterie ; il avait huit mille cavaliers, en y comprenant les Germains, et près de vingt mille auxiliaires numides, crétois, baléares et gaulois. Une infinité de *calones* et de *lixæ* suivait cette formidable armée.

Rentrer dans la Province Romaine, c'était, pour lui, perdre son prestige, se dépouiller de ses victoires, se livrer aux mains de ses ennemis domestiques, soulever Rome tout entière d'une colère mêlée d'épouvante.

Nous sûmes tout de suite à quoi nous en tenir.

Sans s'inquiéter un instant de ces masses de guerriers dont les pentes de l'oppidum étaient couvertes, il disposa ses camps tout autour de nous : ceux de la cavalerie sur les cours d'eau ; ceux de l'infanterie sur les collines. D'Alésia, nos regards plongeaient dans les camps de cavalerie romaine ; mais les remparts des camps d'infanterie s'élevaient, par delà les vallées, juste au niveau des murailles de l'oppidum.

César est-il fou ? demandait-on. Il disperse ses camps. Nous allons les lui enlever l'un après l'autre. Ceux du nord ne verront même pas ce qui se passera dans ceux du sud, ni ceux qui sont en haut ce qui se passera dans ceux d'en bas.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous aperçûmes que des levées de terre avaient surgi presque partout dans les intervalles des camps, et que les assiégeants pouvaient passer de l'un à l'autre par des tranchées protégées de gabionnages.

D'abord, ridée d'enfermer dans des lignes de gabions soixante mille guerriers d'élite retranchés sur une hauteur, nous parut extravagante. Ensuite elle nous épouvanta. Quel était donc cet homme qui essayait de prendre une armée dans les mailles d'un filet comme on y prend un sanglier ?

Veux-tu donc nous laisser affamer par ces gens-là ? demandait Vergassilaun au Pen-tiern.

Vercingétorix ne répondait rien. Tout à coup il fit sonner le boute-selle. Toute notre cavalerie descendit dans la plaine de l'ouest, celle qu'arrose la Brenne.

Elle chargea si vivement les travailleurs romains qu'ils furent culbutés avec leurs gabions et leurs fascines. Mais la trompe d'alarme retentit dans leurs camps. Nous fûmes chargés à notre tour par les cavaliers romains, les cavaliers espagnols, les cavaliers numides, les cavaliers germains.

Cette fois, les Teutons n'étaient plus une surprise pour nous. On était aguerris contre leurs hurlements, leur aspect sauvage, leur odeur, et contre les piétons qui combattaient mêlés aux cavaliers, une main à la crinière des chevaux. Ces Germains peuvent surprendre par leur élan, mais leurs armes ne valent pas les nôtres et nos chevaliers sont plus forts qu'eux à l'escrime du glaive. Pendant qu'ils levaient bien haut le bras et la latte, découvrant leur vaste flanc, ouvrant

une bouche hurlante, on leur poussait tout droit la pointe entre deux côtes. Dans ces grands corps nus les blessures n'en étaient que plus larges.

Pendant près d'une heure on se chargea escadron par escadron, et la plaine se couvrait de casques vides, de chevaux abattus, de cavaliers traînés par le pied dans la poussière.

L'arrivée des légions fit tourner le combat contre nous, et du haut de l'oppidum la sonnerie de rappel retentit. Ce fut à grand'peine que nous pûmes regagner l'abri de nos camps, poursuivis par les volées de pila. Parmi nos cavaliers, beaucoup furent pris en essayant de franchir d'un seul bond le mur de six pieds, dont la crête arrêta et déchira le ventre de leur coursier. D'autres furent étouffés dans l'encombrement aux portes des camps.

La bataille avait été plus chaudement soutenue que là-bas, sur les rives maudites de la Vingeanne, mais c'était encore une bataille perdue. Si le carnage avait été moins grand, c'est que le Pen-tiern s'était refusé à risquer son infanterie.

Le soir, il réunit les chefs en conseil de guerre et nous dit :

Vous vous êtes bien battus aujourd'hui ; beaucoup mieux qu'il y a deux jours. Mais vous voyez ! Dix mille cavaliers gaulois sont à peine de force contre huit mille de César. Quant à notre infanterie, il faut nous résigner à ne la faire combattre que dans la proportion de trois contre un. Nous sommes aussi braves, plus braves même, que les Italiens ; mais nous ne sommes pas rompus comme eux aux manœuvres et à l'obéissance passive. Regardez ces camps, regardez ces lignes de retranchements qui s'allongent dans la plaine. D'ici à peu de jours nous serons ici enfermés comme des prisonniers dans leur geôle. Il ne nous restera même plus d'espace pour déployer la cavalerie. Il nous sera impossible de la nourrir, car ce n'est pas ici comme à Gergovie, où trois cent mille Romains n'auraient pas suffi à nous investir, où nous avions à notre disposition de vastes plaines, où nos camps étaient chaque jour ravitaillés tandis que ceux de l'ennemi restaient privés de tout. Partez donc, cavaliers gaulois. Profitez de ce que les lignes romaines ne sont pas encore fermées. Passez en silence, à la faveur de la nuit. Il n'est déjà plus temps pour nos piétons : ils seraient tous détruits avant d'avoir parcouru cinq cents pas. De retour chez vous que chacun appelle aux armes son peuple. Il faut que tout homme valide saisisse l'épieu ou l'arc. C'est une levée en masse de la Gaule que je vous demande. Songez que nous restons ici soixante mille hommes d'élite, sans compter une nombreuse population. Si vous ressentez quelque gratitude pour les services que j'ai pu rendre à la cause commune, hâtez-vous. Tout compte fait, en réduisant les rations à ce qui est indispensable pour ne pas mourir de faim, nous avons des vivres pour trente jours. Si vous tardez, c'est cent mille cadavres que vous trouverez entre les murs de l'oppidum. Et l'on dira partout que vous avez abandonné votre général.

J'avais eu la jambe froissée par le choc d'un cavalier germain. Je pouvais à peine me tenir à cheval. Je confiai donc le commandement de mes hommes à Carmanno ; j'embrassai le sénateur Verjugodumno, le conjurant avec larmes de ne pas nous abandonner et de revenir promptement avec la levée en masse des Parisiens.

Nous sommes ici, lui disais-je, comme un appât vivant pour y retenir la bête féroce. Que le chasseur se hâte ! Souviens-toi que tu nous laisses dans la gueule du loup.

Vers le milieu de la nuit, comme la lune s'était voilée de nuages, toute la cavalerie descendit en silence les pentes de l'oppidum, marchant dans la direction de la Brenne. Nulle trompette ne sonna le boute-selle ni le départ. Il fallait glisser inaperçu dans les ombres de la nuit.

Du haut des remparts de l'oppidum nous prêtres l'oreille. On tremblait que le bruit sourd des sabots, le hennissement d'un cheval ne trahit les fugitifs. A tout instant nous nous attendions à entendre éclater les clairons de réveil et les trompes d'alarme dans les camps romains. Rien ne remua.

Quand la pleine lune reparut, nous crûmes distinguer au loin des reflets d'armes, des lignes qui allaient décroissant. Et nous pensions tristement que quand l'astre de Bélisana, après avoir décroché, puis s'être éclipsé, brillerait encore une fois de tout son éclat, ce serait fait de nous, à moins que la Gaule ne nous sauvât par un effort suprême.

Le Pen-tiern avait compris qu'un jour de plus ou de moins, c'était pour nous la vie ou la mort.

Il fit donc rechercher partout, dans les huttes des habitants, dans les silos de la montagne, dans les chariots des réfugiés, jusque dans le bissac des soldats, tout ce qui pouvait exister de blé ou d'autres choses propres à nourrir son homme. Un paysan fut pendu pour avoir creusé un trou dans la terre et y avoir caché son avoir.

Tout fut enfermé dans des magasins, aux portes desquels on plaça des sentinelles le glaive au clair. Tous les matins chaque combattant recevait sa ration de la journée ; les non combattants n'avaient que demi-part.

Que ces trente jours s'écoulèrent donc lentement ! On souffrait de la faim, de la chaleur du jour, de l'angoisse croissante. Et si ces trente jours s'écoulaient sans qu'on vit rien venir ?

De l'oppidum d'Alésia nous n'avions plus les larges horizons que nous avaient offerts celui de Gergovie ou celui de Bibracte. Partout la vue se heurtait aux collines prochaines et s'attristait à l'aspect détesté des camps italiens. Ce ne sont plus, comme l'obas, les dômes et les puys de l'Arvernie, et dans le lointain les sommets âpres des Cévennes et les glaciers roses des Alpes. Cependant ces belles collines du pays édue aux flancs arrondis, aux pentes verdoyantes, aux lignes harmonieuses nous offraient une nature souriante qui semblait ne pas comprendre les tourments de nos coeurs. Deux petites rivières, l'Ose, au nord d'Alésia, l'Oserain, au sud, baignent les racines de sa montagne, coulent sous l'ombrage grêle des aulnes et des saules. Du côté de l'ouest, la Brenne, oh elles vont se jeter, arrose une vaste plaine, toute verdoyante le pâtures, celle-là même où nous avons livré notre dernier combat de cavalerie.

Mais déjà ces prés verts, ces vallons frais, ces collines boisées s'enlaidissaient, éventrés, troués ; bouleversés par les pelles et les pioches des soldats romains, creusés en tranchées, sou levés en parapets, dont la blancheur sordide éclatait au soleil de juin. Chaque nuit, nous entendions ce sourd travail de rongeurs et comme le grignotement d'une armée de taupes. Parfois, le fer des outils sonnait sur les pierres, arrachait des étincelles aux silex.

Chaque matin, c'était une redoute nouvelle qui étalait ses flancs nus, sinistre champignon poussé dans les ténèbres ; c'étaient des tranchées qui dessinaient sur le sol un réseau de lignes, si confus d'abord qu'on avait peine à deviner le plan de l'ennemi. Ces lignes filaient et viraient comme au hasard. On eût dit un

grimoire écrit par un magicien, et dont les caractères infernaux nous enveloppaient d'une énigme indéchiffrable, d'une formule de perdition.

Ce n'est pas que nous les avions laissés travailler en paix, les fossoyeurs d'Italie !

A toute heure du jour, on les harcelait ; à toute heure de la nuit, les officiers passaient dans les campements, sans bruit de trompette, touchant les hommes à l'épaule pour les réveiller. Quelques instants après, par la pente du nord, ou de l'ouest, ou du midi, ou de l'est, bref du côté où nous comptions être le moins attendus, nous dévalions sur les ouvrages romains.

Alors dans l'ombre ronflaient leurs boulets de pierre, sifflaient les javelines et les viretons de leurs balistes ; et des combats sanglants s'engageaient à tâtons parmi les gabionnages bouleversés.

Une nuit, un peu avant l'aube, comme nous allions nous ruer sur les travailleurs, tout à coup le sol manqua sous nos pas, nos têtes de colonnes roulèrent : dans un fossé qui venait tout juste d'être taillé ; il avait six pieds de profondeur, seize d'évasement et ses deux pentes se coupaient à angle aigu.

La nuit Suivante, nous n'allâmes pas si loin ; car plus, près encore de notre oppidum ; un autre fossé s'ouvrait béant, tout aussi profond que l'autre et aussi large à l'évasement, mais dont le fond était plat comme celui d'une cuvette et dans lequel on avait fait entrer l'eau des rivières.

Il nous, fallait maintenant franchir deux fossés avant de pouvoir seulement nous attaquer au rempart en terre des camps, haut de six pieds, et surmonté d'une palissade. A la base de cette palissade se projetaient des *cervi*, ainsi que les appellent les Romains, c'est-à-dire des arbres enfoncés horizontalement, dont les branches aiguisées, tournant leurs pointes vers l'assaillant, lui opposaient comme des ramures de cerf ou les cornes baissées d'un taureau.

Contre leur palissade les Romains appliquèrent ces grands carrés d'osier vanné qu'ils appellent *plutei* ou *loricæ* avec des meurtrières et des créneaux, d'où partaient des volées de traits.

Sur leur rempart, de distance en distance, s'élevèrent des tours de bois à quatre étages et cuirassées également de *loricæ*.

Bientôt même l'accès du fossé le plus rapproché d'Alésia nous fut interdit.

Tout le terrain dont nous avons encore le parcours se hérissa de *cippi*, c'est-à-dire de ramures d'arbres assez semblables aux *cervi*. Plus près de nous encore, se creusèrent des *scrobes* ou trous de loup, profonds de cinq pieds, au fond desquels, comme le pistil dans la corolle d'un lys, se dressaient des pieux aiguisés. Nous les appelions même des *fleurs de lys* et les Romains donnaient aussi le nom de *lilia* à ces trous de loup. Plus près de nous enfin, le sol se parsema de *stimuli* ou chausse-trapes, c'est-à-dire de piquets garnis d'énormes hameçons de fer, mais dissimulés sous des pelletées de terre ou des paquets de broussaille.

Ainsi notre prison se resserrait chaque jour davantage ; une sextuple ligne de pièges, de fossés, de remparts, enveloppait complètement l'oppidum.

Nous ne pouvions même plus aller puiser de l'eau dans l'Ose et l'Oserain, sans recevoir une grêle de flèches et de balles, et là, nous étions si près des Romains que, par-dessus les ruisseaux, on pouvait échanger des coups de lance.

Pour assaillir les camps, il nous fallait d'abord sauter le ruisseau, nous déchirer les jambes aux *stimuli*, risquer de nous empaler sur les pieux des trous de loup ou de nous éventrer aux pointes des *cippi*, enfin franchir un fossé rempli d'eau, puis un autre.

Nos colonnes d'assaut étaient donc rompues et décimées avant de pouvoir s'attaquer aux *cervi* du parapet, aux *loricæ* d'osier, aux tours pleines d'archers, aux masses d'hommes et aux machines qu'un coup de trompette rassemblait aussitôt sur le point menacé.

Ce qui nous causait le plus de pertes, c'étaient les onagres, qui lançaient des blocs et des boulets de pierre, renversant des files d'hommes, broyant les membres, les crânes et les poitrines. Des scorpions, des catapultes, des balistes, partaient en sifflant des traits gros comme un brin de bouleau, avec des ailerons de bronze et des pointes d'acier : à ces viretons pas de bouclier, pas de corselet qui pût résister. C'était assez d'un seul pour embrocher trois hommes à la file.

Après chacun de nos combats de nuit, nous avions pendant tout le jour, tout un long jour d'été, le spectacle de nos morts abandonnés et bientôt dépouillés, de nos blessés qui tendaient vers nous leurs mains, ou bien, sur leurs membres mutilés, se traînaient vers le ruisseau, torturés par une soif ardente, ou bien essayaient de s'arracher aux pointes des pieux, aux griffes des stimuli, qui les retenaient par les jambes ou par le ventre. Ils périssaient lentement sous nos yeux, dans ces supplices aussi cruels que celui de la croix.

C'était un pervers génie qui avait dissimulé dans la brousse ces engins perfides, tapis dans leurs trous comme des bêtes venimeuses et qui, invisibles, silencieux, sournoisement nous guettaient.

Jamais nous ne parviendrions à franchir ces lignes maudites, tant de fois rougies du sang des nôtres. Jamais, jamais !

CHAPITRE XIII — La faim.

Notre unique espérance, à laquelle nous nous accrochions comme des noyés à une épave, c'est que nos amis accourraient des confins de l'horizon et prendraient à revers ces camps, ces fossés et ces pièges.

Bientôt, par delà toutes ces lignes romaines, tout au loin déjà ; nous vîmes s'activer les travailleurs romains, presque nus sous l'ardente morsure du soleil, et les corvées de paysans gaulois, qui peinaient, suaient, saignaient sous les verges et le bâton, pour la perte de leurs frères et de leurs défenseurs. Et là-bas un autre rempart s'éleva dont les créneaux d'osier, regardaient la plaine ; là-bas d'autres fossés se creusèrent ; là-bas d'autres trous de loup, qu'on eût pris à cette distance pour ceux de fourmis-lions, d'autres *cippi*, d'autres *stimuli*, mouchetèrent la campagne.

César recommençait de l'autre côté de ses camps le travail colossal, cruellement ingénieux, qu'il avait achevé de ce côté-ci. Les mêmes lignes dont il s'était protégé contre nos sorties, il les reproduisait exactement là-bas pour se protéger contre l'irruption de nos amis. Après les ouvrages de contrevallation, il entreprenait des ouvrages, plus considérables encore, ceux de la circonvallation !

A cette vue, notre espoir décroissait. Ne serait-il pas impossible à nos amis, aussi impossible qu'il l'était maintenant pour nous, d'assaillir les camps romains ? A la porte de cachot fermée sur nous s'en ajoutait une autre, verrouillée du côté de l'armée de secours !

On tomba chez nous dans un profond découragement. Les plus braves s'abandonnaient ; les autres pleuraient comme des femmes, et croyaient déjà sentir sur leurs épaules d'esclaves le sifflement des lanières. D'autres frissonnaient, comme de froid, ramassés sur eux-mêmes. D'autres criaient des reproches et des injures contre Vercingétorix.

Le Pen-tiern parcourait chaque jour tous les postes, sourd aux imprécations, mais le cœur sans doute déchiré par le désespoir muet des plus résignés. Il parlait à chacun, leur montrait les collines de l'ouest d'où quelque jour, un jour prochain, voleraient vers nous la sonnerie des trompes gauloises et les fanfares de victoire.

Quand il trouvait ses soldats par trop énervés, exaspérés de leur inaction, il commandait un assaut, et c'étaient quelques heures encore qui s'écoulaient pendant lesquelles, dans le bruissement, des armes et parmi les cris de guerre, on se reprenait à espérer la délivrance.

Le reste du temps Vercingétorix restait enfermé dans sa tente, et l'on disait qu'il s'entretenait avec des génies, ou bien qu'il causait avec son glaive, un glaive trempé dans une onde magique et qui parlait d'une voix humaine.

Les trente jours s'étaient écoulés !

De nouveau le Pen-tiern prescrivit de minutieuses recherches pour les blés qui pourraient être cachés. Un ancien silo creusé dans une roche, sans doute oublié par son propriétaire, fut découvert, et Won y recueillit de quoi subsister encore quelques jours. Le peuple poussa des cris de joie, et l'on rendit solennellement des actions de grâces à Moristag, le dieu des Mandubiens, et aux génies de la source chaude et de la source froide.

Toutefois le Pers-tiern ordonna de réduire de moitié les rations, et trois jours après il les réduisit au quart. Quant aux femmes et aux non combattants, on leur donnait juste assez pour qu'ils ne mourussent pas de faim.

Les dernières vaches avaient été abattues et les petits enfants des Mandubiens et des immigrés, sevrés brusquement de lait, leur unique nourriture, périssaient par douzaines.

On avait mangé les chiens et les chats ; on faisait la chasse aux rongeurs. Un rat se payait aussi cher qu'autrefois un veau et une souris le même prix qu'un mouton.

Parmi nos soldats il y en avait qui, habitués à manger à leur appétit, dépérissaient ; leurs bras musculeux devenaient comme ceux des vieillards infirmes, et quand on les plaçait en faction, on les voyait s'appuyer lourdement sur leurs lances, ou bien ils s'asseyaient sur quelque pierre, n'en pouvant plus.

L'ivresse de la faim montait aux cerveaux et les troublait de visions. Des femmes se levaient tout à coup dans les camps et criaient des mots incohérents, que les superstitieux prenaient pour des prophéties. Des hommes hors d'eux-mêmes se précipitaient seuls vers les ouvrages italiens, hurlant des malédictions, mais traînant à peine leurs armes, et tombaient abattus de quelque vireton.

Les soldats romains se plaisaient à irriter nos souffrances : par-dessus les retranchements, ils nous montraient des pains ouverts par le milieu pour nous en faire admirer la blancheur. Aux pieux des parapets ils pendaient par les pieds des bœufs et des moutons égorgés pour les dépecer sous nos yeux. Et quelques-uns des assiégés, à cette vue, devenaient des fous furieux, qu'il fallait abattre.

Nos yeux, qui pouvaient à peine supporter l'éclat du jour, s'écarquillaient cependant pour regarder dans la campagne : parmi les reflets argentés du feuillage des saules, il nous semblait distinguer des reflets d'armes. Le soir, sur le fond lumineux du couchant, nous croyions deviner des lances et des glaives qui se mouvaient, hérissant le contour net des collines de l'ouest, hachures noires sur le ciel empourpré.

Ce qui nous était le plus cruel, c'est qu'à chaque instant- quelque fausse alerte nous éveillait. en sursaut dans le sommeil fiévreux de la nuit ou dans la fiévreuse somnolence du jour. Un clairon qui sonnait aux vivres dans le camp romain éclatait à nos oreilles comme la trompette d'alarme, et l'on criait :

Ce sont les nôtres qui attaquent !

Un Mandubien m'appela un jour avec des cris de joie.

Tu vois là-bas ce bois d'aulnes, me dit-il. Eh bien ! il n'est pas aujourd'hui à la même place qu'hier. Ce sont les nôtres qui l'ont coupé et qui rampent vers les camps romains en se couvrant des branches vertes.

Quelques courriers de César arrivaient-ils à son camp, on les prenait pour l'avant-garde de la grande armée gauloise. A toute heure du jour ou de la nuit, un cri éclatait, toujours le même :

Les voilà ! les voilà !

Et des gens croyaient voir, voir de leurs yeux, les troupes de secours, couronnant d'une forêt de lances les collines ; puis, déçus une fois de plus, ils se recouchaient pâles comme des morts, pour se relever un instant après à quelque autre rumeur.

Huit jours avaient encore passé. Le neuvième, Vercingétorix convoqua tous les chefs en conseil de guerre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de paroles pour nous mettre au courant de la situation. Elle était terrible ; même en ne distribuant plus qu'un demi-quart de ration, nous n'avions plus de vivres que pour trois jours. Il nous dit simplement :

Que chacun donne son avis.

Quelques-uns remontrèrent que, puisque huit jours de plus que les trente d'abord convenus s'étaient écoulés, puisque tout espoir d'être secourus s'était évanoui, il n'y avait qu'à tâcher de capituler aux meilleures conditions possibles, ou plutôt aux moins mauvaises, et à ouvrir les portes de l'oppidum.

Ils faisaient cette proposition timidement, d'une voix blanche, les yeux baissés, et comme honteux de ce qu'ils disaient.

Des cris indignés leur imposèrent silence. Un autre chef prit la parole et dit :

*Une capitulation ! Quand vous avez osé vaincre César à Gergovie ! quand depuis quarante jours vous le retenez frémissant au pied de ces remparts, servant ainsi la haine de ses ennemis de Rome, retardant son triomphe, compromettant sa fortune, le livrant à Caton et à Pompée ! Une capitulation ! Il n'en est plus pour vous, sinon les verges et la hache pour les chefs, le carcan de l'esclave pour les soldats. Une capitulation ! Oui, comme à Avaricum ! Ne vaut-il pas mieux, pendant que la faim n'a pas encore tari tout le sang de nos veines, tenter contre ces retranchements un dernier effort ? Nous n'avons plus à ménager nos vies ; elles ne sont plus à nous. Qu'importe ce qu'il faudra de cadavres pour jeter des chaussées en travers des ruisseaux, aveugler les trous de loup, étouper de chair humaine les crocs des **stimuli**, des **cippi** et des **cervi**, combler les fossés, élever un rempart palpitant aussi haut que celui des Italiens. Il en survivra toujours bien assez parmi nous pour arracher ces cuirasses d'osier, déchausser ces palissades, épuiser sur eux-mêmes la réserve de traits et de javelots romains, ébrécher les glaives et laisser les bras des légionnaires. Le reste passera. Et s'il ne reste personne, eh bien ! la Gaule ne pourra nous reprocher un trépas dont elle sera l'auteur. Contraignons la victoire à force de funérailles, ou que nos funérailles épouvantent le monde !*

Critognat l'Arverne alors se leva. Il flétrit ceux qui avaient osé parler de capitulation. Tout en louant le guerrier qui venait de proposer une sortie de désespérés, il dit :

N'est-ce pas faiblesse d'âme, plutôt qu'héroïsme, que ne pouvoir supporter quelques jours de misère ? Les hommes qui courent se jeter en proie à la mort seront toujours moins rares que ceux qui supportent patiemment la torture de la faim. Certes j'approuverais ce projet de sortie s'il n'y avait d'autre enjeu, dans cette partie, que nos vies à nous. Mais ce n'est pas de nous seulement qu'il s'agit. Tournons donc notre pensée vers la Gaule entière que nous avons appelée à notre secours. Lorsque ces guerriers, nos parents, nos frères, trouveront ici cent mille hommes égorgés en un même lieu, lorsqu'il leur faudra combattre pour ainsi dire sur nos cadavres, les pieds glissant dans notre sang, de quel courage pensez-vous qu'ils seront animés ?...

— *Nos parents, nos frères ? ils sont bien loin !* interrompit un chef. *La Gaule ? elle nous abandonne. Depuis bientôt quarante jours que nous nous débattons dans cette agonie, pas un émissaire n'a paru. A nos regards anxieux l'horizon reste vide.*

— *Qui vous dit que des émissaires ne vous aient pas été expédiés ? Et comment auraient-ils pu franchir ces retranchements ? Vous attendez un message annonçant le soulèvement en masse de la Gaule ? Mais ce message, vous l'avez sous les yeux. Regardez tout autour de cet oppidum ! Ces ouvrages mêmes que fiévreusement multiplient les Romains, voilà les courriers de victoire ! Croyez-vous que César ait fait travailler ses soldats jour et nuit, qu'il ait accompli cette œuvre qui confond l'imagination, que sur cette circonférence de vingt-deux mille pas il ait bouleversé le sol de fond en comble, croyez-vous qu'il ait converti en fascines, en gabions, en loricae d'osier, des forêts entières, s'il ne sentait pas accourir de l'horizon quelque chose de formidable ?*

Ces paroles nous rassuraient un peu ; mais la fin du discours de Critognat nous terrifia. Il nous rappela que nos pères, enfermés dans leurs oppida, au temps de la grande irruption des Cimbres et des Teutons, avaient supporté de plus cruelles famines. Plutôt que de se rendre, ils avaient mangé de la chair humaine, dévoré les corps des vieillards, des femmes, des enfants. A ce prias, ils avaient lassé les fureurs de l'invasion. Les Cimbres et les Teutons finirent par s'éloigner et se porter vers d'autres contrées, nous laissant nos droits, nos lois, nos champs, la liberté.

Faisons comme nos pères ! fut sa conclusion.

Le silence seul y répondit. Tous baissaient la tête, saisis d'horreur. On sentait que de telles paroles offensaient les dieux, car il ne permettait pas aux mortels de porter leur effort au delà du possible. Cependant personne n'osa contredire. Peut-être serions-nous forcés d'en venir à cette extrémité. Tout plutôt que la soumission aux Romains !

Une voix s'éleva :

Avant de nous résigner à ce qu'on nous propose, n'est-il pas quelque autre moyen de prolonger, ne fût-ce que de quelques jours, la résistance ? Il en est un, à peine moins terrible que celui-là ; mais on l'emploie couramment dans toutes les places assiégées. C'est de faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles : les vieillards, les femmes, les enfants, tous ceux qui n'ont point d'armes ou ne savent s'en servir.

— *Mais que deviendront-ils ?*

— *César peut-être les accueillera pour les vendre comme esclaves. S'ils doivent périr par la faim ou sous le fer de l'ennemi, leur trépas ne précédera le nôtre que de peu de jours. Peut-être aussi aura-t-il servi à sauver l'armée, et, par leur mort, la Gaule sera libre.*

Ainsi, nous en étions réduits à une telle extrémité que nous ne discussions plus que de choses épouvantables et que nous n'avions le choix qu'entre des atrocités ! Nous étions résignés, nous, les chevaliers gaulois, à payer quelques heures de sursis au prix de la vie des vieillards, des enfants et des femmes !

Ce même jour, on expulsa de la ville tous ces malheureux. Les infortunés Mandubiens, qui nous avaient accueillis dans leurs maisons, en furent chassés.

Une foule hurlante et pleurante, se tordant les bras, se lamentant comme à des funérailles, descendit les pentes. Arrivés au bas de la montagne, ils s'agenouillèrent et tendirent les mains vers les retranchements italiens, suppliant qu'on les reçut comme esclaves. Une décharge des catapultes leur répondit, et,

spectacle plus horrible que celui de guerriers couchés morts dans leurs armures, ce furent des cadavres de femmes et d'enfants qui couvrirent le sol ensanglanté.

Les survivants remontèrent vers nous, fous de terreur, invoquant tous les dieux de la Gaule. Les femmes appelaient leurs frères, leurs maris, leurs fils. Mais les portes restèrent fermées.

Us errèrent ainsi toute la journée entre les deux camps, décimés par les traits dès qu'ils s'approchaient de celui des Romains. A la fin, l'âme désespérée, on les vit se coucher comme pour mourir.

Nos cœurs étaient brisés de ce spectacle, et nous en détournions les yeux, accusant les dieux et nous-mêmes de cruauté.

Beaucoup des bannis périrent ce jour-là, dès longtemps épuisés de misère et de chagrin. On voyait parfois un corps de femme tressaillir, puis se roidir. De petits enfants pleuraient sur des seins refroidis.

Quand la nuit fut venue, la plainte de l'un d'entre eux monta vers nous, si continue, si lamentable et si douce, que les plus endurcis ne purent ni manger ni dormir.

Ambioriga pleurait silencieusement. Elle n'avait point été comprise dans l'ordre d'expulsion, car elle était un guerrier. A la fin, elle me dit :

Mon cœur souffre trop. La voix de ce petit enfant inconnu me poursuivra dans mes rêves jusqu'à la fin de mes jours. Elle sera comme une malédiction des dieux sur notre amour. Va le chercher.

Je descendis ; je pris l'enfant et le cachai sous mon manteau, et je repassai par la porte de l'oppidum sans que personne parût s'apercevoir de ce que j'avais fait : les sentinelles firent exprès de regarder d'un autre côté.

En bas, tout en trébuchant parmi les morts et les mourants, j'avais entrevu, dans les ténèbres, quelque chose de plus affreux que le trépas. Des soldats romains aussi, à l'insu de leurs chefs, s'étaient laissé glisser de leurs remparts. A voix basse, ils avaient appelé les misérables. Des ombres s'étaient traînées vers eux. Et les soldats palpaient ces malheureux. Si c'était une femme encore jeune ou un adolescent, quelque chose dont on pût faire de l'argent, ils faisaient signe à des camarades, et les ombres montaient suspendues à des cordes. Si c'était un vieillard ou une femme âgée, ils leur posaient la main sur la bouche, afin qu'on n'entendît pas leur cri, et leur coupaient la gorge.

CHAPITRE XIV — L'armée de secours.

Ainsi nous étions enveloppés d'horreur, et les dieux vidaient sur nos têtes la coupe des malédictions.

J'allai trouver Vercingétorix et je lui dis :

Nos amis ne peuvent imaginer la détresse où nous sommes. Ils ont compté les délais, sans souci de l'exactitude, à notre manière gauloise, et probablement ils sont arrêtés, peut-être pas bien loin d'ici, à discuter longuement sur le meilleur moyen de nous secourir, ignorant qu'il ne s'agit plus de faire mieux, mais de faire vite. Il faudrait qu'on pût les avertir. A force de considérer les lignes romaines et la disposition de leurs sentinelles, je crois avoir découvert un point par où un homme seul, par la nuit noire, pourrait s'évader dans la campagne. Donne-moi congé d'essayer. Si je meurs, cela ne fera qu'un mort de plus dans notre armée. Si je réussis, peut-être aurai-je hâté l'arrivée du secours. Demain matin, tu pourras répandre que tu as dépêché un message à la grande armée, et cela redonnera aux nôtres du courage pour quelques heures.

Le Pen-tiern me dit :

Si c'était un autre que toi qui me fit cette proposition, je pourrais imaginer qu'il cherche seulement un moyen de mourir plus tôt, et d'une mort peut-être moins cruelle. Mais je connais ton dévouement. Va donc ! Si tu péris dans cette entreprise, je prierai pour ton âme. Et veuillent les dieux que tu réussisses !

Je passai chez un négociant de Massilia, que le Pen-tiern avait sauvé de l'expulsion, car il en tirait parfois de bons avis sur le caractère des Romains.

As-tu encore un peu de ton huile de la Province ? lui demandai-je.

— *S'il en reste, il n'en reste guère,* répondit-il. *Mais depuis quand les gens du Nord font-ils leur cuisine à l'huile ?*

— *Depuis qu'on ne fait plus de cuisine du tout.*

Il m'en donna une toute petite quantité, et je la lui payai au poids de l'or.

Quand je fis part de mon dessein à Ambioriga, elle m'embrassa et pleura silencieusement.

Rentré sous ma hutte, je me déshabillai tout à fait, ne gardant que mes brodequins, et, au cou, mon collier de talismans avec l'anneau de César. Je me frottai tout le corps et même la chevelure avec un mélange d'huile et de noir de fumée. Ainsi, je pourrais passer inaperçu dans les ténèbres ; je glisserais plus aisément dans les eaux ; et les mains qui voudraient me saisir n'auraient pas de prise sur mes membres luisants.

De ce mélange je frottai aussi la lame de mon glaive ; afin que nul reflet ne me trahit. Les gardes de la porte manquèrent de tomber à la renverse en voyant se dresser devant eux un apeure noir. Mais je me fis reconnaître. Ils ouvrirent.

Je descendis la pente nord de la montagne, celle dont le pied est baigné par l'Ose.

Au point où cette petite rivière traversait les retranchements italiens, j'avais remarqué qu'il y avait dans ceux-ci comme une brèche, pas plus large que le ruisseau, qui lui-même n'est souvent guère plus large que les épaules d'un

guerrier. Ne pourrais-je me laisser couler avec les flots de cette rivière, m'enfuir avec elle, en trompant la surveillance des sentinelles romaines ?

La nuit était moins obscure que je ne l'aurais souhaité ; mais des nuées couraient dans le ciel et, entre leurs masses optiques ou diaphanes, la lune, déjà décroissante, n'apparaissait que rarement, vite disparue. Quand elle s'en dégageait, inondant la campagne de lumière, je m'aplatissais sur le sol, dissimulé entre les morts du dernier combat, perdu dans les ombres qu'ils projetaient au ras du sol. Ensuite je me coulais entre eux, comme un renard.

J'arrivai ainsi à l'Ose, et je m'y laissai glisser entre deux saules, silencieusement.

Couché dans l'eau sur le ventre, de tout mon long, à peine, de loin en loin, trouvais-je assez de profondeur pour nager ; le reste du temps je rampais dans les cailloux et dans la vase.

Contre les clartés intermittentes de la lune, j'étais protégé par les saules qui, des deux rives, rejoignaient leur pale feuillage et formaient sur ma tête comme un berceau.

En approchant des lignes romaines, je me trouvai brusquement privé de cet abri, car les légionnaires l'avaient fauché pour fabriquer leurs gabions et leurs *loricæ*.

J'étais parvenu à la brèche que le cours du ruisseau les avait obligés à ménager dans le retranchement. A ce moment la lune sortit des nuages et inonda la montagne d'une lumière traîtresse.

Je me renversai, doucement, couché sur le dos, les pieds en avant, le visage même immergé, regardant à travers la nappe d'eau trouble, et respirant à j'aide d'un fêtu de paille qui en dépassait le niveau.

J'entrevis alors sur les deux rives, derrière les deux coins de la brèche, deux sentinelles romaines, tournées l'une vers l'autre, c'est-à-dire toutes deux de mon côté, et je les entendis qui parlaient à mi-voix :

On commence à se faire vieux ici, disait l'un.

— *Bah !* répondait l'autre. *Ils sont encore moins à la noce là-haut, dans l'oppidum. Ils y crèvent la faim, ils meurent comme des mouches.*

— *Ce n'est pas de gras fondu qu'ils périssent, pour sûr ! Mais notre situation à nous n'est cependant pas commode. De ce côté, l'ennemi que nous bloquons ; de cet autre, l'ennemi qui va nous bloquer. A la fois assiégeants et bientôt assiégés.*

— *Elle est très amusante, au contraire, notre situation ! De ci, de là, nous sommes garantis par de bons remparts. C'est ainsi qu'en Afrique on fait parfois la chasse aux lions. Le chasseur se met dans une cage de fer. Les fauves ont beau rôder à l'entour, ils ne peuvent parvenir jusqu'à lui. Protégé par les barreaux, il jouit de leurs fureurs, et, pendant qu'ils l'assaillent de toutes parts, en rugissant, déchirant la terre de leurs griffes, se battant de la queue leurs flancs ; il ajuste sa flèche tout à loisir.*

— *Pourvu que les Gaulois de là-haut ne soient pas avisés que leurs amis s'approchent ! Pourvu que ceux de là-bas ne se doutent pas de l'extrémité où ceux-ci sont réduits !*

— *Comment le sauraient-ils, les uns ou les autres ? Rien ne peut entrer dans la ville, rien n'en peut sortir. Hier encore, un émissaire venu de la plaine a tenté de*

passer. César l'a fait mettre en croix. Le même sort attend les émissaires qui descendraient de l'oppidum.

La conversation se prolongeait. Elle n'avait rien de gai pour moi ; surtout elle prolongeait désagréablement la situation où je me trouvais, couché sur le dos, transi de froid, la figure sous l'eau et respirant par une paille.

L'un deux se pencha vers moi, la main sur les yeux.

Encore un de leurs cadavres qui descend entre deux eaux !

— *Ou peut-être une loutre qui guette le poisson.*

— *Eh ! non. Les loutres ont toutes disparu depuis que nous sommes ici à faire tout ce vacarme.*

— *C'est une loutre, te dis-je ; c'est tout noir.*

— *C'est un cadavre, te dis-je ; c'est trop gros pour une loutre.*

— *Tiens ! tu vas voir.*

A ce moment une pierre m'arriva juste sur la figure ; le choc fut un peu amorti par ta mince épaisseur de l'eau ; seulement il me brisa le fêtu de paille entre les dents.

— *Que fais-tu là ? cria tout à coup une voix derrière la sentinelle qui était à ma gauche. Et toi aussi, là-bas ! Comment, vous vous permettez de parler sous les armes ?*

Et le cep de vigne d'un centurion cingla les épaules du coupable le plus rapproché de lui.

La sentinelle de droite, protégée par le ruisseau, pivota sur ses talons et s'éloigna d'un air innocent, le pilum remis sur l'épaule et marquant le pas de faction. Son camarade m'avait aussi tourné le dos pour regarder le centurion, son pilum sur l'épaule gauche, la main droite à la visière du casque, dans l'attitude respectueuse du soldat devant son officier.

Mais, non, centurion... Je vous assure que...

Je ne cherchai pas à en entendre davantage. La lune s'était de nouveau voilée. Toujours faisant la planche, agitant doucement les mains comme des nageoires, je filai au cours de l'eau, assez rapide en cet endroit si resserré. Un peu plus loin, je donnai quelques bons coups de talon. Je me retrouvais sous le berceau des saules. Je m'arrêtai. et prêtai l'oreille. Aucun bruit suspect. Je continuai, et j'arrivai au confluent avec la Brenne.

Je mis alors avec précaution la tête hors de l'eau ; avec plus de précaution encore je l'avançai entre deux bouquets d'aulnes, et je regardai du côté des Romains. Rien ne venait.

Je traversai la Brenne, qui n'est guère plus large ni plus profonde que l'Ose. J'abordai et je me trouvai dans la plaine parsemée de broussailles.

A moins de faire la rencontre d'une patrouille, j'étais hors de péril. D'ailleurs, je l'entendrais bien venir, cette patrouille, j'aurais tout le temps de me blottir dans un fourré et d'y faire le mort.

Marchant, courant, rampant, je fis pas mal de chemin. L'aube commençait à blanchir que j'avais déjà mis près de cinq mille pas de distance entre les Romains et moi.

Seulement je grelottais sous ma peau noircie ; mon estomac, délabré par les privations, criait ; j'avançais dans un trouble et un éblouissement ; je sentais que j'allais tomber de faiblesse.

A la lisière d'un bois j'aperçus un cadavre étendu la face contre terre, avec une pointe de javelot qui ressortait entre les deux épaules. Il portait le costume des paysans senones ses braies et sa laie avaient été lacérées comme si une main impatiente eût recherché quelque chose dans leurs plis. C'était sans doute un messager de la grande armée gauloise, rencontré par une patrouille romaine, qui l'avait tiré à la course et avait enlevé ses dépêches.

Je traînai le corps dans le fourré, je le dépouillai et me revêtis de ses nippes ensanglantées. Je n'étais déjà plus un sauvage tout nu, mais pour sûr je ne payais pas de mine ! On n'avait point vidé le bissac du mort ; j'y trouvai un trésor plus précieux pour moi que ceux des rois : un morceau de pain. Je le dévorai en pleurant, pensant à mes malheureux compagnons d'Alésia, au jeune qu'endurait mon héroïque Ambioriga. Mais le sang recommençait à circuler dans mes veines. Je me sentis vaillant et fort. J'arrachai du cadavre le javelot, que j'essayai sur l'herbe, — j'étais maintenant bien armé, — et je me remis en marche.

Ainsi se rencontrèrent, l'un mort, l'autre presque mourant, l'émissaire de l'armée de secours et le premier émissaire qui fut sorti de la place assiégée.

J'allais, j'allais. Au sortir d'un bois, je me trouvai dans une plaine en face d'un autre bois. Le soleil, encore invisible, empourprait déjà l'Occident.

Ce qui me surprit, ce fut de voir quantité de lièvres, de renards, de cerfs, de loups, traverser cette plaine entre les deux bois, courant tous dans la direction opposée à la mienne, éperdument, sans que les carnassiers songeassent à attaquer les herbivores. Tous venaient du même côté, et l'on eût dit qu'ils fuyaient devant une ligne de silencieux et invisibles traqueurs.

Je traversai cet autre bois et, tout à coup, comme j'en sortais par la lisière opposée, la surprise me cloua sur place.

Devant moi s'étendait une nouvelle plaine, toute vallonnée. Elle m'apparut hérissée de lances, comme un champ après la moisson se hérisse de chaumes. On ne voyait pas ceux qui portaient ces lances : un repli de terrain cachait leurs têtes ; sur cette forêt de pointes, luisaient des animaux de bronze.

Par delà, sur les collines lointaines, à travers les éclaircies de la brume matinale, se dessinaient des lignes, des carrés, aux reflets étincelants de métal.

C'était, ce devait être la grande armée de secours ! Mon cœur sauta dans ma poitrine. De toutes mes forces, je courus. Sous les lances que j'avais aperçues d'abord, émergèrent des cimiers, puis des ceinturons de guerre ; en avant marchaient des cavaliers aux casques ailés.

J'arrivai sur eux en bondissant, tendant les bras en avant, criant je ne sais quoi.

Tiens ! un nègre ! dit l'un deux.

— *Peut-être un espion des Romains... Il faut l'occire.*

— *Arrête donc, animal, avec ta manie d'occire ! Et si c'était un messager d'Alésia ?*

— *Cavaliers ! m'écriai-je, je ne suis pas un nègre, quoique pour l'instant j'en aie la peau, ni un espion romain...! J'ai une mission de Vercingétorix... Très pressée, très secrète... Conduisez-moi de suite à Vergassilaun.*

Il chevauchait tout près de là. Aux premiers mots que je lui, dis :

La voix de Vénestos ! cria-t-il joyeux... Est-ce donc toi ? Mais comment as-tu pu devenir un Éthiopien ? Par quel tuyau de forge es-tu passé ?

— *Je te conterai cela... Réunis les chefs, tout de suite, tout de suite ! Pas un instant à perdre. On meurt là-bas ! Ah ! comme vous avez tardé !*

En un tour de main, avec de l'eau et de la glaise, je me débarrassai de mon huile et de mon noir de fumée. De nègre je redevins un Gaulois à la peau blanche, aux cheveux rouges. Et quand Vergassilaun m'eut fait donner des vêtements, des armes, un torque, je redevins un glorieux chef de guerre.

Les autres chefs accouraient, sur le bruit qu'un message était arrivé d'Alésia. Parmi eux, le roi Comm des Atrébates, les, Édues Éporédorix et Viridomar : avec Vergassilaun, à eux quatre, ils se partageaient le commandement sur toute l'armée, On leur donnait parfois le titre que nos frères d'Asie donnent à leurs princes : ils étaient nos *tétrarques*.

Tous mirent pied à terre, formèrent le cercle, et je me mis à raconter, avec une hâte fiévreuse et un tremblement des mains, tout ce que je savais sur la situation d'Alésia, les travaux des Romains, les souffrances et le péril suprême des assiégés.

Les chefs pleuraient et des sanglots secouaient leurs armures. Mais tout de suite ils commencèrent à disputer.

Quand je vous le disais ! criait Vergassilaun. *Vous avez laissé passer trente jours, puis dix jours. Délibérations dans les sénats des peuples, délibérations parlai les chefs de chaque vallée, délibérations dans le plus petit de vos villages. Vous n'en finissiez pas. Et de partout tes contingents, expédiés tardivement, arrivaient ici mal armés, mal équipés, sans bannes. et sans bêtes de somme pour porter les vivres. loi, tout à réorganiser, tout à réparer...*

— *Il y aurait eu bien plus de retard encore si l'on t'avait écouté ! interrompit Viridomar. A t'entendre, Vercingétorix exigeait la levée en masse, la mise sur pied de tous les hommes en état de porter les armes, même des paysans, même des esclaves, sans doute aussi des vieillards et des enfants au berceau ! Et par qui les champs seraient-ils cultivés en notre absence ? Une cohue n'est pas une armée, et nous aurons déjà bien du mal à nourrir ce que nous avons.*

— *On aurait mieux fait de rester chaque peuple chez soi,* intervint Comm. *Au lieu d'une guerre, c'est vingt guerres, c'est cent guerres que César aurait eues à soutenir en même temps. On ne se bat bien que sur le sol natal...*

— *Pour nous faire encore écraser l'un après l'autre en détail ! reprit Vergassilaun en haussant les épaules : Mais nous ne faisons que cela depuis sept ans ! Après les Bellovaks, les Nerviens ; après les Lexoves, les Vénètes ; après les Éburons, les Trévires... Rester chacun chez soi ! Alors il ne fallait pas jeter Vercingétorix et ses soixante mille hommes sur la montagne d'Alésia, où ils périssent en nous attendant.*

— *C'est lui qui a choisi cette position.*

— *Non ! ce sont les Édues qui la lui ont imposée pour couvrir leur pays.*

— *Non pas ! mais bien les Arvernes, pour éloigner de leur les maux de la guerre.*

— *La levée en masse était une pure folie.*

— *Et pourquoi donc une folie ? Si nous sommes inférieurs aux Romains en instruction militaire, écrasons-les sous notre nombre, sous le poids de nos masses d'hommes. Comblons leurs fossés avec des fascines vivantes...*

— *Un homme n'est pas une fascine. Une fascine d'osier ne résiste pas quand on la pousse dans un fossé l'homme regimbe et recule. Et puis les fascines, on n'est pas obligé de les nourrir, et cela ne discute pas les ordres. Levée en masse, assaut en masse, tout cela, ce sont des mots.*

Alors je me précipitai à genoux devant l'assemblée, étendant les bras vers les chefs ; les paumes des mains tournées vers le ciel pour attester, les dieux.

Seigneurs ! seigneurs ! m'écriai-je, *que de paroles vaines ! Chaque mot conte la vie à cinq cents, des nôtres. Chaque minute rapproche, le dénouement. funèbre. Voulez-vous donc : ne trouver que des cadavres sur cette montagne ou vous avez mis vos frères en garnison ?*

Les querelles s'apaisèrent devant mes larmes. Tous dirent que j'avais raison, qu'il fallait se hâter, que dans la journée sème on devait arriver sous Alésia.

D'ailleurs, dit Vergassilaun d'un ton conciliant, *qu'avons-nous besoin de levée en masse ? il vaut mieux arriver moins nombreux que trop tard. Nous sommes ici plus de deux cent mille guerriers, les meilleurs de la Gaule. Avec l'armée de Vercingétorix, c'est plus qu'il n'en faut pour écraser les Romains.*

Tous les chefs remontèrent à cheval et nous nous rendîmes sur un tertre pour assister au défilé de la grande armée.

En tête marchaient les Arvernes, avec tous les contingents de leur alliance et de leur clientèle, Cadurks, Gabales, Vellaves, au nombre, assurait-on, de trente-cinq mille.

Puis, en nombre égal, les Édues et tous leurs clients, Ségusiaves, Ambivarètes, Ambarres, Aulerks Brannoviks, Brannoves.

Puis, les Bituriges, malgré leurs infortunes, les Séquanes, si longtemps indécis, les Helves, qu'on avait dû contraindre à renoncer à l'alliance de Rome, les Senones et les Carnutes, acharnés à la guerre d'indépendance ; les Butènes, les Pétrocores, les Nitiobriges, qui ressemblent aux Aquitans et portent comme eux des vêtements tout noirs.

Du centre de la Gaule étaient accourus les Lémoviks ; des rives de la Loire, les Andégaves, les Turons, les Cénomans ; des bords de l'Océan, les Pictons, les Santons, et leurs anciens rivaux ; les Vénètes et les autres peuples armoricains.

Je saluai de la main mon ami Galgac qui marchait en tête du contingent des Osismiens. Je reconnus des parents de ma mère parmi les Aulerks Éburoviks, suivis des Lexoves, des Baiocasses et des Unelles. Mon cœur s'attendrit à la vue du contingent des Parises, fort de huit mille hommes, malgré nos pertes à la bataille du Lucotice : dans leurs rangs je retrouvais tous mes amis, les sénateurs et les artisans de Lutèce, Dumnac et Arviragh avec les gens de la Roche-Grise, Carmanno avec le reste des Castors, Boïorix remis de ses blessures, un peu amaigri par tant d'épreuves, mais écrasant encore de sa corpulence un colossal étalon du pays lexove.

Puis parurent des hommes à taille de géant, aux flottantes chevelures rousses, les gens des pays du nord, Suessons, Ambiens, Atrébates ; Morins, Ménapes, jusqu'aux Leuks et aux Médiomatriks de la Moselle, qui n'avaient point encore figuré dans nos batailles.

Une acclamation des chefs salua un petit contingent de cinq mille hommes qui défilait, arborant fièrement les enseignes au cheval sans selle et sans bride.

Les Nerviens ! criait-on. *Il en reste donc après tous les massacres de César ? Et ce peu de sang oublié par lui dans leurs veines, ils viennent encore le verser pour la cause commune ! Les fils se sont hâtés de grandir pour venger leurs pères !*

— *Mais les Bellovaks ?* demandai je à Vergassilaun.

— *Tu vois ! c'est cette petite troupe de deux mille guerriers qui suit les Atrébates.*

— *Deux mille seulement ! Eux qui pourraient mettre sur pied cinquante mille hommes !*

— *Sans doute ! mais tu comptes sans la morgue bellovake. Ils se ménagent pour le moment où César viendra les relancer dans leurs forêts. Ce vainqueur de la Gaule et du monde, c'est au coin d'un bois qu'ils espèrent le vaincre. Alors seulement ils se réservent de se lever en masse. Il a été impossible de faire entendre raison à leur chef, l'intrépide et orgueilleux Corrée. C'est seulement à la prière de Comm l'Atrébate qu'il a consenti à fournir ces deux mille hommes sur les dix mille qu'on se réduisait à lui demander. Corrée n'est même pas avec eux. Il ne veut pas d'une victoire partagée entre la Gaule et Corrée. Il faut nous résigner à vaincre ou périr sans Corrée. Veillent les dieux ne pas lui faire payer trop cher son égoïsme !... Mais les Atrébates eux-mêmes, est-ce assez des quatre mille hommes qu'ils nous envoient ? Encore a-t-il fallu donner un des quatre commandements suprêmes à leur chef. Comm était tout près d'imiter le Bellovak. Tu l'as entendu tout à l'heure, c'est le même esprit : **Chacun chez soi, chacun pour soi.***

— *N'importe !* dis-je alors. *C'est une armée sans nombre, à faire trembler le monde entier... Mais pourquoi, dans cette immense infanterie, si peu de cavaliers ?*

— *Nous n'en avons que huit mille. Moins qu'à la bataille de la Vingeanne ! Que veux-tu ? Sept ans de guerres, sept ans de défaites, sept ans de réquisitions romaines, ont vidé nos écuries. La fleur de notre chevalerie a péri dans d'obscurs combats. C'est presque uniquement de peuple, de paysans, que se compose notre dernière armée.*

L'équipement était, en général, inférieur à celui que j'avais admiré dans les légions et les turmes naguère formées par Vercingétorix. Chacun portait les armes qu'il avait pu trouver, celles mêmes qui, depuis les invasions gauloises en Italie, depuis l'irruption teutonique en Gaule, n'étaient plus en usage. On avait recherché dans les greniers, fouillé dans les tombeaux, pillé les panoplies de parade, emprunté aux trophées gardés dans les temples.

Le court glaive ibérique, récemment adopté par tous les chevaliers, s'était fait rare : on avait donc fourbi de longues lattes de fer mou qui se rouillaient depuis la bataille du lac Trasimène. Les épieux de bois durci au feu et les lourds saunions reparaissaient, alternant avec les pila romains et les nobles lances. Les laboureurs des pays à blé avaient emmanché les lamés luisantes des grandes

faulx, les tridents à soulever les gerbes, les crocs à double pointé qui leur servent à déterrer les racines. D'autres avaient garni d'énormes clous de fer leurs fléaux à battre les gerbes. Des gens vivant dans les forêts avaient des massues noueuses et des cognées. Toutes les formes de casse-tête apparaissaient, les uns ronds comme des galets, les autres avec des arêtes de bronze. Les bergers qui surveillent à cheval les bœufs demi sauvages avaient apporté leurs cordes à nœud coulant, dans l'espérance de cueillir au vol le légionnaire, comme on enlace à la course le taureau furieux. Les pêcheurs des rivières et de la mer s'étaient chargés les épaules de pesants filets garnis de balles de plomb, pour prendre le Romain comme un brochet.

Heureusement, dans cette infanterie, où presque tous marchaient sans casque et le torse nu jusqu'à la ceinture, pieds nus ou chaussés de galoches à semelles de bois, il y avait une multitude infinie de frondeurs et d'archers, ceux-ci avec des arcs de toute longueur et de toute forme, arrondis en cercles de tonneau, rigides comme des glaives, brisés en triangle, et des carquois de peau velue bourrés de flèches. Il y avait là de quoi mettre à la raison les Baléares et les Crétois de César.

En guise de torques d'or, nombre de chefs avaient au cou des colliers d'amulettes que des femmes, versées dans la magie, avaient, enchantés. Ceux de la mer avaient des maniaques de coquillages et ceux des montagnes des bracelets étoilés de petites cornes d'isard.

Avec les contingents des nations celtes — car, chez les Bolgs et les Aquitains, ces prêtres sont inconnus, — marchaient des druides couronnés de feuilles de chêne, des prophétesses aux cheveux épars. Des bardes jouaient sur les harpes des mélopées héroïques et sur les rotres les airs à danser de chaque pays. D'autres musiciens promenaient les lèvres sur des chalumeaux, enflaient les joues sur des flûtes, pressaient sous leur bras la peau de bouc des cornemuses, embouchaient des trompes qui meuglaient comme des vaches et mugissaient comme des taureaux.

Ce qui faisait plaisir à voir, c'était le pas relevé dont marchaient toutes ces recrues, la détente des jarrets nerveux que les longues étapes n'avaient point fatigués, la puissance des poumons qui poussaient ces cris de guerre, la confiance et le courage qui brillaient dans les regards, l'émulation d'ardeur entre les grands blonds du nord et les petits hommes bruns du midi.

Tous, ceux du nord et du midi, les gens -dos hautes terres et les gens des plaines, les marins de l'Océan et les riverains de la Moselle, semblaient faire leur querelle propre et particulière de celle qui se débattait sous la montagne des Mandubiens. On eût dit que chacun avait là, sur ces rochers dont hier ils ignoraient le nom, sa chaumière, son champ, ses dieux, sa famille. Un même cri s'échappait de toutes les poitrines :

Alésia ! Alésia !

J'avais connu jusqu'alors des peuples gaulois, bolgs, celtes, aquitains, toujours rivaux, souvent ennemis, enclins à se jalouser et à se haïr, prompts à s'entr'égorger. Je voyais apparaître la Gaule et j'entendais les battements d'un cœur colossal.

Pour les assiégés d'Alésia, qui presque tous étaient Arvernes ou Édues, les gens de Lutèce avaient abandonné joyeusement leurs établis et leurs échoppes ; les Bituriges et les Pétrocores avaient délaissé leurs mines d'étain et de fer ; les

Gabales avaient négligé les paillettes d'or qui courent dans leurs rivières ; la charrue du Carnute gisait renversée dans le sillon commencé ; les bœufs des Lémoviks étaient remis à la garde des petits enfants ; les bateaux de pêche des Osismiens dormaient au soleil sur les grèves.

Tous avaient embrassé leur mère ou leur fiancée, en se disant que peut-être ils ne reviendraient pas.

On ne les traînait, pas à la guerre ; c'étaient eux le plus souvent qui avaient forcé les chefs, hésitants ou tièdes, à se mettre en selle, à leur montrer le chemin de la victoire, et qui entraînaient les chevaliers à collier d'or dans un océan de têtes plébéiennes.

Ce spectacle me rendait à la fois joyeux et triste. Triste en songeant que demain peut-être il ne resterait pas en vie la moitié de ces hommes ; joyeux en pensant que le matin j'avais quitté Alésia en fugitif et que j'allais reparaître devant elle, amenant une armée comme le monde n'en avait jamais vu.

Allons ! dis-je à Vergassilaun. *Allons délivrer ton cousin et ma femme ! Allons sauver le pays gaulois !*

Nous marchions, parmi des flots de poussière, sous le soleil ardent de la fin d'août, le pas rythmé par les harpes et les cornemuses, toutes sonnant des airs qu'on eût cru mélancoliques, mais qui cependant nous faisaient le cœur content et brave.

Quand nous Mmes arrivés sur les collines à l'ouest d'Alésia, nous aperçûmes, presque au même niveau que nous, la ville sainte, le mur de six pieds à mi-côte, les camps dispersés sur les pentes, les hautes murailles en poutres et en pierres de son oppidum. Tout cela fourmillait de monde, et une clameur, malgré l'éloignement, parvenait jusqu'à nous.

Je ne sais si mes yeux acquirent tout à coup une vue plus intense, mais, à travers mes larmes, comme à travers ces buées pluvieuses qui rapprochent les distances, je crus voir parmi les casques ruisseler une longue chevelure blonde et une petite main qui agitait une grande épée !

Puis une figure colossale, surhumaine, impalpable comme l'arc-en-ciel et brillante comme lui, se dressa deux fois plus haute que la montagne d'Alésia, l'enveloppant de son manteau, la protégeant de ses deux bras étendus. Elle avait la chevelure rutilante et la robe blanche de ma mère quand elle descendit, vivante et souriante, dans la tombe de Béborix, et ses grands yeux d'azur semblaient m'appeler. C'était la mère de tous les Gaulois qui empruntait pour moi les traits de ma mère. C'était la patrie se révélant à chacun sous les traits de ce qu'il avait de plus cher parmi les êtres mortels, afin que de chacun elle fait aimée davantage.

J'essuyai mes yeux et je ne vis plus rien. Peut-être de si longs jeûnes, les émotions de la nuit, la marche sous le soleil, avaient-ils troublé mes sens. La montagne d'Alésia se dressait toujours, mais dans un indistinct fourmillement d'hommes et dans une rumeur à peine perceptible pour nous.

Bien plus près de nous, âpre réalité qui nous séparait de notre rêve de délivrance, apparaissait, semblable à des champs fouillés par des myriades de lapins et retournés par des sangliers, la campagne toute bouleversée par les ouvrages romains, les camps sur les hauteurs et les camps dans les bas-fonds, les lignes nettes et crues ; des parapets, les *loricæ* d'osier et leurs créneaux, les

tours altières, les bras levés des machines ; et, stridents, nous arrivaient aux oreilles les coups de clairon et les sonneries d'alarme dans les retranchements italiens.

CHAPITRE XV — L'effort suprême.

La grande armée gauloise fit halte sur la pente d'une colline, à trois mille pas des premiers retranchements ennemis, à quatre mille pas des remparts de l'oppidum. En toute hâte on s'entoura de fossés et sur leur remblai on planta des palissades. Dans l'enceinte de ce camp improvisé on fit entrer les grandes bannes d'osier, tous les autres charrois, tous les animaux qui portaient les provisions, les réserves d'armes et les bagages.

Le soleil du lendemain se leva radieux. Quelles œuvres humaines allait-il éclairer de ses rayons ?

Les quatre chefs firent sonner le boute-selle. Je me plaçai en tête du contingent à cheval des Parises, acclamé par les chefs et les guerriers de toutes nos Rivières.

Jamais plus belle occasion ne s'était offerte à des bravos pour vaincre ou pour mourir. Nous étions en spectacle à quatre cent mille combattants, à l'élite de l'Italie, à l'élite de la Gaule ; nous allions combattre sous les yeux de ceux qui nous avaient connus dès notre enfance ; les bardes étaient attentifs pour tout raconter à la postérité, les exploits des héros ou les traits de couardise ; et là-haut, sur cette colline, je savais quels regards me cherchaient.

Nous chargeâmes les escadrons de cavalerie latine et germaine qui galopèrent à notre rencontre. Nous les filmes plier, et les piétons agiles qui couraient à la crinière de nos chevaux commencèrent à éventrer les coursiers et à chercher le cœur des cavaliers au défaut de leur cuirasse.

Toute la journée, on ne vit dans la plaine que des termes qui s'entrechoquaient, tour à tour chargeant et chargés, poussant leur avantage ou ramenés en désordre. La victoire se portait tantôt de notre côté, tantôt de l'autre ; et, dans la buée sanglante des mêlées, Kathubodua faisait une abondante récolte d'âmes de héros.

Ce qui sans cesse nous ramenait à la charge avec une fureur nouvelle, c'est que, par delà les lignes romaines, nous entendions les clameurs des gens d'Alésia, qui assaillaient de l'autre côté les retranchements italiens. A chaque instant, nous nous attendions à voir apparaître sur les parapets bouleversés les casques ailés et les longues moustaches de nos amis.

La nuit sépara les combattants. Nous rentrâmes dans nos camps, et les chefs se réunirent en conseil.

*Voilà une brillante journée, dit Vergassilaun, mais c'est une journée perdue. Ce n'est pas avec des charges de cavalerie que nous enlèverons ces hautes murailles de terre, de maçonnerie et d'osier. La chevalerie gauloise s'est donnée aujourd'hui du plaisir ; demain ce doit être la bataille des gens de pied, la bataille des archers, des frondeurs et des pionniers, la bataille des paysans. Imitons les Romains pour les vaincre. Il nous faut maintenant, — et c'est par là que nous aurions dû commencer, car nos exploits de la journée ne feront pas souper nos amis de là-haut, — nous mettre à couper les arbres et à faucher les saules. Il nous faut des claies, des gabions, des fascines pour combler les fossés, des harpons bien emmanchés pour arracher les **loricæ**, des échelles solides pour escalader les parapets.*

Le lendemain, à la pointe du jour, tout le monde mit la main à l'œuvre ; la campagne se dénuda de verdure comme si un nuage de sauterelles eût passé sur elle. On travailla toute la journée.

Je dirigeais un atelier de vannerie en plein air ; mais, entre deux gabions ainsi fabriqués, je me levais pour regarder du côté d'Alésia. J'aurais voulu avoir les yeux d'un lynx pour apercevoir là-bas ne fût-ce que le reflet d'une tresse blonde. Je m'avançai même si loin, les yeux tendus vers l'oppidum, comme perdu dans mon rêve, que je rapportai mon bouclier tout hérissé de traits.

Le soir vint, la nuit tomba. A un signal, d'immenses lignes d'hommes s'avancèrent ; au premier rang, nos archers et nos frondeurs, balayant à coups de flèches, à force de balles, les parapets romains ; au second rang, des silhouettes d'hommes étranges dans la nuit, coiffés d'énormes gabions, courbés sous les lourds sacs à terre, trébuchant sous le balancement des longues échelles.

D'abord on eut l'avantage grâce à la multitude de nos tireurs. Nos archers s'étaient mis à viser les nuages afin que leurs flèches retombassent, la pointe en bas, dans l'intérieur du camp, y perçant le haut des casques, crevant des yeux, sétonnant des joues, clouant des mâchoires l'une à l'autre, cousant des lèvres, fouillant des clavicules, frappant l'ennemi derrière l'abri de ses boucliers, l'effrayant comme de traits qui tomberaient tout droit du ciel ainsi que des foudres.

C'était une averse de projectiles, une pluie chassée par un vent d'orage, qui s'abattait avec un bruissement de rivière sur les retranchements des Italiens ; et ceux-ci, dans l'obscurité, ne savaient comment pointer leurs machines contre d'invisibles assaillants.

Nous gardâmes l'avantage tant que nous ne fûmes pas arrivés dans la zone dangereuse, infestée par les trous de loup et les chausse-trappes.

Bientôt nous vîmes de nos hommes, comme piqués par des reptiles, harponnés par d'invisibles griffes, crier en tirant une jambe, ainsi qu'un loup pris par la patte. D'autres s'abîmaient tout à coup, engloutis jusqu'aux épaules, hurlant de douleur, comme si une bête féroce, sous la terre, leur eût déchiré les entrailles.

Nos lignes d'assaillants flottaient, se rompaient ; les gabions s'échappaient, roulant et bondissant, de mains roidies puer une mort atroce ; et les échelles, lâchées tout à coup, s'abattaient à grand bruit sur les casques ou sur les crânes.

En avant ! commandaient les chefs. *En avant ! N'entendez-vous pas le cri de guerre de nos amis d'Alésia qui répond à notre cri de guerre ? Étouffons les Romains entre nos deux armées !*

On avançait, on marchait sur les corps convulsés des nôtres, et de nouvelles victimes s'amoncelaient.

Bientôt les machines romaines se mirent de la partie ; on entendait ronfler les boulets de pierre et hurler les viretons des balistes, déchirant l'air de leurs ailerons de bronze.

Sur plusieurs points on s'approcha des retranchements, jusqu'à pouvoir jeter des ponts sur les fossés et appliquer les échelles aux remparts. On se battait sur des choses branlantes, et l'on essayait les volées de pila.

Tel poste où l'on avait cru que tous les défenseurs étaient tués par nos tireurs regorgeait tout à coup de cohortes appelées en toute hâte des autres redoutes. Les trompettes romaines sonnaient haletantes, éperdues, affolées.

Dans ce désordre et dans ces ténèbres, il y avait un génie qui seul veillait, prévoyait tout, réparait tout, et, par malheur, c'était le génie de César.

Le jour en se levant éclaira notre désastre. On put contempler alors une jonchée de gabions et de cadavres gaulois. Chacune de nos colonnes d'assaut avait, dans sa retraite, jalonné son chemin de morts et de blessés, qui étaient de vrais suppliciés, car leurs cris disaient leurs affreuses tortures sur la pointe des pieux ou dans les dents des *stimuli*.

Une stupeur s'empara de l'armée. Jamais nos recrues et nos paysans n'avaient assisté à de telles horreurs. Les visages étaient pâles et les cornemuses se taisaient. Les chefs se réunirent :

Tu l'as eue, ta bataille de rustres après notre bataille de chevaliers ! cria Viridomar l'Édue à Vergassilaun. *L'une n'a pas mieux tourné que l'autre. Nous ne pouvons rien contre ces retranchements. C'est un génie infernal qui les a élevés ; des magiciens les ont enchantés.*

— *Quelle folie aussi,* dit Comm, l'Atrébate, *lorsque toutes les forces de Rome sont accumulées sur un seul champ, de prétendre leur arracher ce champ ! N'avions-nous pas réussi dans nos guerres locales, peuple par peuple, chacun chez soi ? Depuis les débuts de la lutte, une seule légion a été détruite. c'est dans les forêts des Éburons. Demande à César ce qu'il pense des marais de la Ménapie, des brousses de la Morinie, des gorges de l'Éburonie.*

— *Oui,* appuya l'autre chef édue, Éporédorix. *Les gens de marais se battent mieux dans leurs marais, ceux des forêts dans leurs bois, ceux de la mer dans leurs anses et leurs criques, ceux des montagnes sur leurs pics ou sur leurs puits. Ta victoire de Gergovie, Vergassilaun, c'est le génie du lieu qui te l'a donnée. La terre natale s'anime pour aider à la défense de ses enfants : c'est comme un coursier qui connaît bien son maître et un glaive qui est bien en main. Ici chacun de nous se trouve dépaysé, sur un sol inconnu, sous un ciel indifférent. Allons-nous-en ! Ceux qui voudront persister à combattre, eh bien ! qu'ils combattent !*

— *Et sans doute aussi,* dit Vergassilaun, *ceux qui voudront se soumettre, eh bien ! qu'ils se soumettent !... Êtes-vous donc si pressés de remettre vos contingents sous la main des légats et des tribuns ?*

— *Depuis qu'ils sont sous la main de Vercingétorix, tout nous a si bien réussi, n'est-ce pas ?* répliqua l'Édue. *Battus à la Vingeanne, battus sous Alésia, battus de jour et battus de nuit. Rien ne nous réussit, ni combat de cavalerie, ni combat de piétons, ni la bataille en rase campagne, ni l'assaut aux remparts. Qu'espères-tu donc ?*

— *Et oublies-tu,* intervint Viridomar, *que nous n'avons de vivres que pour deux jours ? Comment t'y prendras-tu pour faire subsister deux cent mille hommes dans ce pays dévasté ? Pour empêcher les gens d'Alésia de mourir de faim, faut-il nous vouer au même supplice ? L'extermination de notre armée nous consolera-t-elle de la perte de celle-là ? Nous avons fait, pour sauver ton cousin, plus que le possible. L'honneur est sauf...*

— *Votre honneur de chevalier, oui, sans doute ; un honneur qui se console avec une belle charge en plein soleil ! Mais l'honneur de la Gaule ?*

Longtemps Vergassilaun supplia les autres tétrarques sans pouvoir les convaincre. Comme faisait déjà, ses préparatifs de départ ; d'autres l'imitaient ; l'armée était sur le point de se dissoudre. Éporédorix et Viridomar se retiraient à l'écart pour parler de choses secrètes ; sans doute des conditions qu'on pourrait espérer de César.

Mais quand ils voulurent donner le signal de la retraite, un cri d'indignation courut dans l'armée entière. Les paysans ne voulaient pas abandonner le fils de Kertil, en qui tous avaient cru et qui s'était dévoué pour le salut commun.

Pas de retraite ! criaient-ils. *Bataille ! bataille ! La revanche !*

Et dans les rangs des Arvernes et des Parises on entendit :

Pas de capitulation ! à bas les traîtres !

Vergassilaun, que tous acclamaient sur son passage, obtint de ses trois collègues une nouvelle conférence.

Je ne vous demande qu'un seul jour, leur dit-il. *Un seul effort ! Un seul assaut ! Cette nuit, si vous voulez, demain matin, si vous préférez. Vous dites qu'il échouera ? Alors je serai mort et vous ne me trouverez plus là pour vous contredire.*

Ils cédèrent, un peu par honte d'abandonner le chef suprême de la Gaule, un peu par crainte de revenir chez les artisans de Bibracte sans avoir épuisé tous les moyens de sauver le Pen-tiern ; beaucoup aussi sous la contrainte que leur faisait le sentiment déclaré de l'armée.

Au nord-ouest d'Alésia, près du point on j'avais réussi à franchir les lignes romaines, s'élevait une haute colline, celle de Rhéa. Du côté du nord, elle se prolonge par un plateau couvert de bois touffus. Sur celui de ses flancs qui regarde la ville, César avait établi un de ses camps.

Il n'avait pu envelopper le plateau ni la colline dans ses lignes, car elles en auraient pris un développement excessif ; mais, comme la colline dominait ce camp, il l'avait fortifié avec plus de soin que les autres. Il y avait placé deux légions, commandées par les légats Réginus et Rébilus.

C'est précisément ce camp si bien fortifié et si bien garnisonné que Vergassilaun avait projeté d'enlever d'assaut. Je lui en avais montré les points faibles. Il comptait, du haut de la colline, se jeter sur les Romains, les surprendre, faire par là sa trouée dans leurs lignes et donner la main aux défenseurs d'Alésia.

Il fit choix des guerriers les mieux équipés et les plus aguerris. Il prit le contingent parise, le contingent lémovik et le contingent arverne tout entiers. Lui-même devait commander les Arvernes : Sédull conduisait les Lémoviks, et moi les Parises. Je remerciai Vergassilaun de sa confiance. Il me dit :

J'aime mieux, pour ce que je veux tenter, une élite de soixante mille hommes qu'une cohue de deux cent mille.

A la faveur de la nuit qui tombait, et sans que les vedettes romaines nous eussent aperçus, il nous amena dans les bois qui prolongent au nord la colline ; il nous y fit camper, nous prescrivit un silence absolu et nous interdit d'allumer des feux.

Dormez, nous dit-il. Prenez des forces pour la journée de demain. Je vous réveillerai quand le moment sera venu.

Mais qui donc dort cette nuit-là ? Le plus obtus des bouviers sentait que ce serait la dernière pour la liberté gauloise ou pour la puissance romaine.

Le jour parut ; nous passâmes la matinée sous les armes. Les heures se traînaient lentement. Quel signal attendait-on pour commencer ? Vergassilaun allait et venait, courbant sa haute taille sous les ramures des arbres, impatient ; nerveux, pressant à chaque instant la départ d'une nouvelle estafette.

Écoute ! me dit Vergassilaon, *et prends patience. Ah ! certes, il en faut. Mes trois collègues ont décidé qu'on n'attaquerait qu'à midi. Ils espèrent, disent-ils, qu'on surprendra, ces Italiens livrés aux douceurs de la sieste. Ils ne connaissent donc pas les Romains ? Est-ce qu'un soldat de César pique sa méridienne comme une petite-maîtresse ? Au fond, je crois qu'ils aiment mieux quo l'affaire dure moins longtemps. Je leur ai demandé une bataille et ils ne m'accordent qu'une demi bataille. Heureusement que les jours sont encore longs.*

Le soleil était à son zénith. L'ombre d'un guerrier, avec le plus haut casque et la plus longue lance, était ramassée tout entière entre ses pieds.

En avant ! commanda Vergassilaun.

— *En avant !* répéta Sédull à ses Lémoviks.

— *En avant !* criai-je à mes Parises.

A travers le fourré qui s'agita comme sous un vent de tempête, soixante mille hommes descendaient sur le camp de Réginus et de Rébilus. Sur le sol que nous foulions, ni chausse-trappes, ni trous de loup. Rien qu'un fossé, qui fut, en un rien de temps, comblé de fascines, de gabions et de sacs à terre. Tout de suite on appliqua les échelles aux remparts ; on se mit à arracher les *cervi*, à harponner les *loricæ*, à déchausser les palissades.

Derrière notre première ligne d'assaillants, d'autres lignes, celles-ci d'archers et de frondeurs, tirant sur tout casque qui apparaissait aux créneaux des *loricae*, aux étages des tours.

Le camp romain s'était réveillé en sursaut. A l'apparition de nos têtes de colonnes, les sentinelles avaient jeté le cri d'alarme. Maintenant les parapets fourmillaient de soldats ; des milliers de casques étincelaient ; des volées de pila, de flèches, de phalariques, de balles de plomb, de balles d'argile répondaient aux nôtres. Nous entendîmes grincer les treuils des machines que l'on armait.

Sur notre droite, dans la plaine, nous vîmes la cavalerie de la grande armée rangée en bataille, sur une ligne immense, et s'avançant au trot. Derrière elle cheminaient les masses profondes de notre infanterie, hérissées d'épieux, de lances, de casse-tête, de faux, de tridents, avec les enseignes de bronze se balançant au-dessus des carrés. Les cris de guerre de Comm, Éporédorix, Viridomar, retentissaient. C'était toute l'armée gauloise qui s'ébranlait.

A notre clameur, élevée tout à coup, en répondait une autre du haut de l'oppidum ; et sur les pentes du mont d'Alésia nous voyions dévaler une multitude immense, avec des armes, des échelles, des engins de toute aorte.

Allons ! criait Vergassilaun. *La grande armée va occuper les Romains sur toute la longueur de leurs lignes de l'ouest. La garnison d'Alésia va les prendre à revers. Nous les tenons. Courage ! courage !*

Nous n'avions pas besoin de ces exhortations. Mes Parises avaient déjà escaladé le parapet, et avec leurs crocs, tiraient à eux les *loricæ*.

Boiorix avait saisi l'une d'elles de ses deux mains étendues. Seulement la résistance élastique de cette muraille d'osier déjouait et lassait sa force de titan. Il roidissait ses muscles sur ce frôle adversaire, qui pliait, se redressait, échappait à son étreinte. Il lui semblait embrasser un lutteur fait de nuée.

Il glissa, se trouva accroché par la ceinture à une corne des *cervi*, et il agitait ses membres dans le vide, comme un bœuf qu'une poulie a enlevé de terre au bout d'un câble et va déposer dans une barque. Tout à coup Boiorix roula au fond du fossé ; mais les *cervi*, en cédant sous son poids, avaient arraché un morceau du parapet.

Il remonta furieux et, saisissant le pien d'une palissade, le cassa au ras du sol, comme un fêtu de chanvre, puis sa fureur s'on prit aux pieux suivants, et il les brisait les uns après les autres, à l'ébahissement des pionniers qui se mettaient h quatre pour en déchausser un seul.

Dans l'intervalle des *loricæ*, le maigre Carmanne s'était glissé et, de sa lance, piquait les Romains dans le ventre, à travers les pendeloques de leur jupe. Dumnac et Arviragh étaient déjà glaive à glaive avec les légionnaires. Accroché de la main gauche à un pien, je faisais le coup de latte avec un centurion.

Nos regards pénétraient dans l'intérieur du camp ; nous voyions les soldats romains courir çà et là, manipule par manipule, tandis que les tribuns et les légats, le glaive tendu, leur indiquaient leurs postes de combat.

Encore un effort, et tous ensemble, nous les Parises, nous allions faire brèche dans le camp, frayant le chemin à soixante mille Gaulois, dont nous sentions l'ardente haleine, derrière nous, dans nos jarrets.

A travers les jambes des Romains, — car nos têtes étaient à peine au niveau de leurs pieds, — nous voyions les palissades de l'autre revers secouées furieusement, des glaives gaulois qui passaient entre les *loricæ*, et nous entendions les cris, et nous distinguions les voix.

Une de ces voix, je crus la reconnaître, et mon cœur tressaillit. Ne voulant pas trahir son secret, à elle, je criai seulement :

Ambiorix ! Ambiorix !

C'était bien la voix de la fille d'Ambiorix qui, joyeuse, répondit :

Vénestos ! Vénestos !

Dire que je n'étais séparé d'elle que par quelques longueurs de lance !

On redoublait d'efforts. Le camp romain craquait comme les côtes d'un lutteur enlacé de deux vigoureux biceps. Nous l'écrasions de nos deux armées. Nos deux assauts allaient se rencontrer.

En ce moment suprême, je jetai un coup d'œil sur notre droite.

La grande armée gauloise, parvenue à la zone des chausse-trappes et des trous de loup, n'avancait plus. Les hampes à enseigne de Comm et des deux autres tétrarques semblaient avoir pris racine. Derrière la cavalerie hésitante, l'infanterie battait la semelle et marquait le pas.

De temps à autre on voyait une colonne de piétons passer entre les escadrons, vider les sacs à terre dans des trous, jeter, mais de trop loin, des gabions et des fascines dans la direction des fossés.

Allons donc ! leur criait Vergassilaun, debout sur un tertre. *Allons donc ! Nous avons ici deux légions sur les bras : voulez-vous que nous en ayons dix ! Par Camul, accentuez votre diversion !*

Ils étaient trop loin pour qu'ils l'entendissent. Ils continuaient à faire halte ou à s'avancer lentement, conquérant et consolidant le terrain pas à pas.

Les nôtres redoublaient d'ardeur. Nous combattions : presque à l'ombre, tant les traits de nos archers passaient sur nos têtes en rafales opaques. Ceux qui grimpaient après nous nous poussaient de leurs têtes ; mais, nous qui combattions le menton au ras des parapets, nous n'avions pas l'avantage contre les légionnaires : ils nous piquaient d'en haut et frappaient du talon sur nos casques.

Au fossé à demi comblé s'élevaient maintenant les boucliers superposés, imbriqués les uns sur les autres, comme les tuiles d'un toit ou les écailles d'une tortue.

Sur cette pente glissante de fer, de bronze et d'osier, des téméraires se hasardaient, montaient en courant. A coups de glaive, à coups de faux, ils taillaient l'osier des *loricæ* ; à travers les interstices des vanneries ils essayaient de piquer des jambes nues ou des flancs découverts. De mon côté, nous étions toujours rampants, couchés, collés au sol, les vivants confondus avec les morts, et la brèche dans le revêtement d'osier allait s'élargissant. Je criai encore :

Ambiorix ! Ambiorix !

Et de là-bas, une voix dont chaque vibration secouait mon cœur me répondit

Vénestos ! Vénestos !

Mais les rangs des légionnaires, au lieu de s'éclaircir sous nos traits et nos coups de lance, semblaient au contraire s'épaissir. Aux insignes des légions de Réginus et Rébilus se mêlaient les insignes d'autres légions. Leurs soldats ne semblaient plus en proie au même trouble que tout à l'heure, ardents à nous faire face, mais troublés par les cris qui s'élevaient derrière leur dos du côté d'Alésia.

Et je distinguai la voix de Labienus qui accourait en criant :

Tenez bon ! Je vous amène six cohortes.

Et plus loin encore, des retranchements sur notre droite, s'élevait celle de César :

Allons ! Brutus ! allons ! tes six cohortes ! Presse-toi, Fabius, tes sept cohortes ne seront pas de trop !

Les romains, que la grande armée gauloise attaquait trop mollement, envoyaient donc contre nous, manipule par manipule, cohorte par cohorte, tout ce qu'ils avaient de disponible.

Nous n'avancions plus ; de l'autre côté du camp, l'effort des gens d'Alésia semblait se heurter à des obstacles grandissants, et de plus loin maintenant, suppliant, désespéré, retentissait le cri :

Vénestos ! Vénestos !

Et j'y répondais, plus haletant, plus épuisé :

Ambiorix ! Ambiorix !

— *Il n'est pas ici votre brigand d'Ambiorix !* gronda la voix de Labienus. *Il est mort étouffé dans quelque borbier, votre sanglier des Ardennes ! Tas de carcasses ! On va vous en donner de l'Ambiorix !*

Sur les terrasses des retranchements romains, à notre gauche, à notre droite, nous entendîmes le roulement lourd de choses énormes avec le grincement d'essieux de bois. Les renforts de machines accouraient avec les renforts de légionnaires.

Bientôt sur notre flanc, arrivèrent les boulets de pierre et les viretons à ailerons d'airain. Ces formidables projectiles nous prenaient en écharpe, broyant les grappes humaines suspendues aux parapets, cueillant les guerriers par douzaine pour les jeter à vingt pas plus loin.

Un manteau de pourpre passa devant nos yeux, flamboyant entre les cuirasses d'acier, et une immense clameur s'éleva dans les rangs italiens :

L'Imperator ! l'Imperator !... Vive Jules César !

— *Aux glaives, mes amis ! aux glaives !... finissons-en !* répondait la voix de l'homme chauve.

Une poussée violente se fit contre nous. Les Romains eux mêmes abattaient leurs *loricæ* pour nous combattre de plus près. Les lignes d'assaillants qui déjà couronnaient les crêtes des parapets furent culbutées ; les mains qui se crispaient aux palissades furent tranchées ; les glaives, sur nos casques, frappaient avec un bruit de forge, comme dans un atelier de batteur de fer.

Deux portes du camp, s'ouvrant tout à coup à notre droite et à notre gauche, vomirent deux torrents de cavaliers. Maintenant, nous étions coupés du gros de notre troupe. L'armée de Vergassilaun était rejetée en désordre dans les bois, et l'on entendait le cri sinistre :

Sauve, qui peut !

Boiorix, tenant par les pieds un Romain étouffé par lui, le faisait tournoyer et en assommait les autres, mais un vireton de baliste, qui eût tué net un éléphant, l'atteignit en plein thorax. Un boulet d'onagre, du même coup, broya les deux têtes fraternelles d'Arviragh et de Dumnac, et tous deux roulèrent enlacés. Un autre partagea en deux le corps fluet de Carmanno.

La cavalerie romaine maintenant se rabattait sur nous ; nous étions sabrés par derrière, pendant que les projectiles des machines nous prenaient en flanc et que les légionnaires se ruaient sur notre front. A nos cris répondaient, par delà le camp romain, dans la nuit qui tombait, les cris de désespoir des gens venus d'Alésia et qu'on égorgeait.

Sur mon casque je reçus le coup de massue d'un cavalier germain ; je roulai au bas du parapet, confondu avec les mourants et les morts, bientôt recouvert d'une avalanche de cadavres.

Et je perdis connaissance.

CHAPITRE XVI — Après l'assaut.

Combien de temps restai-je ainsi étouffé sous les blessés et les tués, inondé du sang qui en découlait et du mien ? Je l'ignore. C'est le froid de la nuit finissante qui me réveilla.

Vers l'Orient, par-dessus les retranchements que j'avais assaillis la veille, une blancheur à peine sensible dans le ciel, et l'étoile du berger encore dans tout son éclat.

Je me tirai avec précaution de cet amas de corps, dont quelques-uns tressaillaient encore des dernières convulsions de l'agonie.

J'entrevis des ombres qui allaient et venaient sur le champ de bataille, penchées sur ceux qui gisaient, achevant les blessés et dépouillant les morts.

Mon premier soin fut de dégager mon glaive. Puis je me mis à ramper lentement, me dissimulant parmi les cadavres, évitant de frôler ces abatis d'hommes, de crainte d'y éveiller la plainte de quelque blessé.

J'atteignis la lisière du bois dont la veille nous nous étions élancés, je fis quelques pas dans le fourré, et je m'affaissai contre un arbre.

Je ressentais une grande lourdeur à la tête, et, sur mon épaule gauche, saignaient deux larges plaies.

Dans les lignes romaines, tout était silencieux, sauf qu'on entendait de loin en loin le cri des sentinelles, se répondant sur tout le pourtour des camps. Non moins silencieuse se dressait la montagne d'Alésia. La défaite se taisait comme la victoire, toutes deux épuisées du suprême effort.

Seulement, de là-haut, répondait au cri des sentinelles du camp le même cri, dans la même langue, en langue latine ! Sur la crête des remparts de l'oppidum, de loin en loin, quelque chose de ténu et de presque invisible faisait saillie : sans doute les enseignes romaines arborées sur les murailles conquises.

Du côté de l'ouest, sur la plaine, à travers laquelle s'allongeaient les ombres des tours ennemies, plus rien de vivant. Les deux cent mille hommes, de l'armée de secours avaient disparu. C'était comme un rêve qui s'était évanoui.

Des tas sombres, dispersés dans la campagne, jalonnaient la route de la fuite.

Dans la détresse de mon âme et dans la douleur de mes blessures, dans l'engourdissement de mes sens, j'avais peine à rassembler mes pensées. Un grand vide était dans ma tête. Je comprenais bien qu'il venait d'arriver quelque chose de terrible, d'irréparable, qui m'oppressait le cœur et le cerveau, mais j'avais peine à me représenter au juste ce que c'était. Mes souvenirs, flottant sur les événements déjà lointains, n'arrivaient pas à se fixer sur les plus récents. J'étais comme bercé dans une songerie douloureuse.

Oui, il était survenu quelque chose de terrible, mais quoi donc ? Je voyais bien ce camp ennemi ; cette ville silencieuse, cette plaine vide de combattants, ces fossés pleins de cadavres ; mais de tout cela je n'arrivais pas à tirer une conclusion, ou plutôt je ressentais vaguement la terreur de cette conclusion, quand elle flamboierait tout à coup devant mes yeux. Ma pensée était

paresseuse ; mais c'était par une sourde épouvante du réveil qu'elle s'obstinait dans ce demi-sommeil.

C'était bien fini. Fini, fini ! Mais quoi donc ? La Gaule d'abord, l'indépendance, la liberté, la gloire.

Quoi encore ? Mes compagnons d'armes, mes amis d'enfance, tous mutilés, tous morts autour de moi, et c'était de leur sang autant que du mien que j'étais couvert.

Ainsi tant d'espoir nourri pendant tant d'années, les longues patiences, les longs préparatifs à la lutte suprême, les serments prêtés sur les enseignes par tant de peuples ivres de liberté, une âme unique entrant dans un million de poitrines, la vieille terre de Gaule poussant elle-même au combat les plus humbles de ses fils, ceux qui sont le plus près de son cœur, inspirant à des bûcherons et à des bouviers les sentiments de chevaliers... tout cela était noyé dans ces flaques de sang, étouffé sous ces monceaux de corps.

Quoi de plus ? Vergassilaun, mon chef bien-aimé, Vercingétorix, l'espoir et la force du pays... où étaient-ils maintenant, dieux immortels ! Mais quelque chose, en outre, sans doute ?...

Et soudain ma pensée, que je harcelais de mon effort pour me souvenir, se réveilla tout à fais. Un cri m'échappa :

Et Ambioriga ?

Ambioriga ! qu'était-elle devenue ? J'avais encore dans l'oreille les vibrations de sa voix éclatant derrière les palissades romaines, d'abord joyeuse, victorieuse, puis anxieuse, triste, désespérée.

Qu'était-elle devenue la bien-aimée ? Morte ? Cruellement blessée ? Prisonnière peut-être ? Du coup je fus sur mes jambes, comme un cheval épuisé qui s'enlève sous un dernier coup d'épéon. Je regardai les lignes romaines, puis l'oppidum. Était-ce là, dans la ville conquise ou dans le camp victorieux, que j'aurais chance de la retrouver ?

Je vais la chercher, me dis-je tout à coup. *Je mourrai si elle est morte ou si je ne puis la rendre libre.*

Mais comment pourrai-je, me glisser dans ce camp, parvenir à cette ville, affronter le regard du vainqueur ?

N'importe ! Je vais la chercher. La vie a-t-elle donc tant de pris, maintenant, pour un guerrier gaulois ?

En errant dans le bois, j'aperçus une source. J'y éteignais ma soif ardente de blessé. Je lavai mes mains, mon visage et mes vêtements souillés de sang. Je réparai de mon mieux le désordre de ma toilette militaire. Dans le bissac d'un mort, je trouvai un peu de pain, et je repris des forces.

Puis je cherchai à me souvenir quel aspect avaient ces Gaulois qui servaient dans les troupes romaines. Sur mon épaule blessée, je rejetai toute ma scie ; la manche droite de ma tunique, je la relevai. J'avais maintenant le bras droit tout nu, comme les Édues à Gergovie.

Avec ma chevelure que mes dix doigts, en la peignant, rejetèrent en arrière, avec mes moustaches dont j'étirai la pointe, ma ceinture de bronze ciselé, mon torque et mes maniaques d'or, mon glaive remis dans le fourreau, j'avais encore

l'air d'un chef. A peine eût-on dit que je sortais d'une bataille sanglante et que j'avais dormi sous des cadavres.

D'un pas résolu, je descendis la colline ; je me dirigeai, à travers les amoncellements de morts, vers la porte du camp, et j'appelai :

Qui vive ! cria la sentinelle.

— *Gaulois auxiliaire !... Un message pour l'Imperator !*

Le soldat me considéra longtemps, d'abord avec méfiance.

Mais j'étais seul, sans autre arme que !!!0!! glaive, et il faisait déjà grand jour. Évidemment, on n'avait rien à craindre de moi. Je parlais d'ailleurs d'une voix si assurée ! La porte s'entrouvrit. Un centurion s'avança :

Que veux-tu ?

— *Je l'ai déjà dit... J'ai un message pour l'Imperator. Je ne puis le délivrer qu'à lui-même.*

— *Mais qui me dit que tu ne mens pas ?*

— *Je suis un chevalier gaulois, et je pourrais te demander compte de ce propos... La preuve que je suis à César, la voilà.*

Et je montrai, suspendu à mon cou, un anneau d'or que le centurion n'eut pas de peine à reconnaître.

Certes ! dit-il. *Il faut même que tu lui tiennes de bien près pour être porteur d'un tel bijou... Mais l'Imperator n'est pas au camp. Il est allé prendre possession d'Alésia.*

Le centurion tourna la tête, et dit :

Deux hommes de garde pour accompagner ce courrier !

C'est entre deux légionnaires en armes que je traversai le camp romain, puis la partie du champ de bataille qui s'étendait entre les lignes ennemies et les murailles de l'oppidum.

Ce champ de bataille n'était pas moins horrible à voir que celui où j'avais combattu. Les morts et les blessés romains avaient déjà été relevés ; mais les nôtres couvraient les pentes, entassés surtout au pied des retranchements, pour la plupart atrocement mutilés par les engins de guerre italiens.

Ici comme du côté de la plaine, des soldats ou des valets d'armée erraient, dépouillant les corps de tout ce qui avait quelque prix.

Des Numides, on riait d'un rire féroce, les mutilaient.

Ce sont d'abominables sauvages, me dit un de mes légionnaires. *Les Romains n'entendent pas la guerre comme ces Barbares.*

Mais, apercevant quelque chose qui brillait dans un tas de cadavres de femmes, il se baissa, arracha deux boucles d'oreille en arrachant les lobes, et, tirant son glaive, coupa un doigt pour prendre un anneau.

Plus loin, comme un blessé râlait, il lui coupa la gorge et dit :

Il vaut mieux lui donner le coup de grâce. Les Numides s'amuseraient à le torturer.

Je franchis sans difficulté les portes de l'oppidum, très content de n'avoir plus à exhiber l'anneau de César. La déclaration de mes deux gardiens, affirmant que j'étais envoyé de leur camp, fut trouvée suffisante.

La spectacle de l'oppidum me préparait des horreurs pires que celles du champ de bataille. Afin d'assurer quelque régularité dans le pillage, chacun des quartiers de la ville avait été assigné à l'unie des cohortes romaines ou à l'un des corps auxiliaires. Pour que les soldats n'y vissent pas en masse, un service d'ordre avait été organisé. Chaque troupe avait délégué un détachement conduit par un centurion. Ils entraient successivement dans les maisons du lot qui leur avait été attribué, les pillaient méthodiquement, entassaient le butin devant la porte, avec quelque écriteau de ce style au bout d'une lance : *Dixième légion, troisième cohorte, deuxième manipule.*

J'en vis qui tenaient à un paysan ses pieds nus dans un brasier, pour lui faire avouer où était caché son argent. Ils opéraient sans colère, non par cruauté, mais afin que le manant ne fit pas tort à la masse.

D'autres versaient de l'eau sur la terre battue des huttes pour voir si elle n'avait pas été fraîchement remuée.

D'autres étaient en marche avec des individus de mauvaise figure, des maquignons d'hommes. Avec eux ils discutaient, presque aussi habiles que ces coquins, la prix d'un collier ou d'une sale tachée de sang.

Ils leur présentaient un guerrier robuste ou un adolescent, faisaient admirer leur beauté ou leur farce, obligeant leurs captifs à marcher, à courir, à lever des poids, leur prenant la bouche comme à des chevaux pour montrer que les dents étaient saines.

A terre, en tas, appuyés à une palissade, les mains attachées derrière le dos, des guerriers pleuraient de honte.

Les soldais, avec la pointe de leur pilum sous le menton des malheureux, les forçaient à le relever et à regarder les marchands, tandis que ceux-ci affectaient un air détaché ou dédaigneux.

Peuh ! cela se vend si mal aujourd'hui, disaient-ils. Vous en avez encombré les marchés d'Italie. Et puis tout cela est bien amaigri, bien chétif. Il en coûtera de l'argent pour les remplumer !

Parfois s'élevaient des cris perçants. De quelque hutte les soldats chassaient un nouveau lot de captifs. Ils faisaient un tri et, tout d'abord égorgeaient les vieux, les blessés et les malades. Partout le sang ruisselait.

Et je pensais qu'Ambioriga pouvait être parmi ces misérables qu'on exécutait si cruellement, ou, plus misérable encore, parmi les captifs qu'on avait réservés pour la vente à l'encan.

Non ! me disais-je. Ce n'est pas elle qu'on eût prise vivante... Elle n'est plus. J'aurais dû regarder là-bas, parmi les morts, au pied du camp qu'elle assaillait.

Et une colère me prenait, avec un désespoir :

A quoi bon aller trouver César ? que lui dirai-je ? que lui demanderai-je ? Elle est morte. Il vaut mieux étrangler mes deux gardiens, tomber ensuite sur ces massacreurs, mourir le glaive au poing.

Et déjà je mettais la main sur le pommeau de mon épée, lorsqu'au détour d'une ruelle, je vis un officier romain qui avançait en boitant, appuyé sur une hampe de javelot.

Comment ! c'est toi ? me dit-il. *Et que fais-tu ici ?*

— *Gnæus Maro !* m'écriai je.

Et, laissant mes deux soldats, qui, par respect pour un centurion, restèrent sur place, la main gauche allongée sur le glaive, la main droite à la visière de leur casque, je m'avançai vers Maro. Nous étions assez près l'un de l'autre pour que les deux soldats ne pussent nous entendre.

Ma femme est ici captive, lui dis-je tout bas, *et je vais la redemander à César.*

A peine avais-je dit ces mots que je m'en repentais déjà. Redemander au proconsul une captive gauloise ! Assurément ce centurion allait me rire au nez.

Il me regarda d'un air attristé.

Je n'ai pas oublié que je te dois la vie, me dit-il, *et je voudrais pouvoir l'exposer pour toi. Mais tu n'y songes pas !...*

Et, baissant encore la voix, il ajouta :

Non ! tu n'y songes pas ! Te présenter devant l'Imperator, toi ! Car tu es un insurgé, et ton bras droit nu jusqu'à l'épaule ne me trompe pas. Tu tiens donc bien peu à tes quatre membres ?

— *Si peu que, pour délivrer ma fiancée, je me laisserais mettre en croix.*

— *La délivrer ! Eh ! voilà bien le plus difficile de l'affaire !*

Je lui pris les mains avec emportement :

— *Tu sais quelque chose de son sort ? Dis ! elle est morte ? Est-ce pire ? Parle ! Je puis tout entendre.*

— *Non, elle n'est pas morte. Mais cela ne vaut guère mieux pour elle ni pour toi. On l'a ramassée à peine vivante, accablée sous un grand pan des loricæ qu'elle avait arraché aux parapets de Réginus, prise là-dessous comme sous un filet. Sans cela, par Hercule, personne n'aurait pu mettre la main sur elle. Je n'y étais pas, mais on m'a raconté. C'est un démon que ta femme. Elle nous a tué ou estropié une douzaine d'hommes. Quand on l'a ramassée, on ne savait, à cause de son armure, si c'était un homme ou une femme. Mais un Gaulois auxiliaire qui servait dans une des turmes de Réginus, un Parise, je crois bien, s'est écrié : **C'est une femme ! C'est un chef important ? Ne lui faites pas de mal ! Qu'on la conduise à César !** On l'a conduite à César, qui avait d'abord bonne envie de la faire sabrer. Ce chef Parise l'a supplié de l'épargner et de la lui donner comme esclave. César l'a regardé... regardé de son air, et a répondu qu'il aviserait.*

— *Alors, il ne lui a rien promis ?*

— *Non ! mais, entre un Parise qui sert sous les enseignes et un autre qui n'a cessé de les combattre, crois-tu qu'il hésitera ? Sans compter qu'il peut très bien ne la donner ni à celui-là ni à toi, mais la verser dans la part de butin destinée aux soldats, ou bien en faire cadeau à quelque centurion, o'u bien tout simplement, si on lui rompt la tête de cette histoire, la faire jeter dans un puits.*

— *Est-il donc si cruel ?*

— Cruel, non ; mais il est irrité contre vous autres, qui, par vos éternelles insurrections, l'empêchez d'aller suivre ses affaires à Rome. Non, il n'est pas cruel. Il est même, à l'occasion, plus que clément. Dans le partage des prisonniers entre l'armée et lui, il s'est réservé tous les Édues et les Arvernes. On dit qu'il veut les mettre en liberté sans rançon afin d'essayer, une fois encore, s'il ne peut ramener leurs nations dans son alliance. Tu vois comme il est désintéressé et généreux. Quant à Vercingétorix, si noble qu'ait été l'acte de sa soumission, je crains qu'il ne paie votre équipée plus cher encore que les autres.

— Je vais trouver César, dis-je brusquement. Adieu !... Peut-être ne me reverras-tu jamais. Prends cette fibule d'or : tu la donneras de ma part à ton neveu le poète. Il a raison d'aimer la paix des champs : s'il voyait de plus près ce que c'est que la guerre, il en aurait encore plus l'horreur. Qu'il n'oublie pas que vous êtes un peu des Gaulois.

Et, faisant signe à mes deux gardiens, je me remis en marche.

CHAPITRE XVII — L'anneau de César.

Je n'eus pas de peine à trouver la maison qui abritait César. Une foule énorme l'entourait, chefs gaulois et officiers romains, magistrats des nations alliées ou vaincues, cortèges de suppliants, convois de captifs.

De chaque côté du seuil se tenaient des légionnaires à la barbe grisée, à la mine sévère et dure, parfois un bras en écharpe ou un linge sanglant en travers du front, sous l'acier du casque. Ils écartaient d'un geste brusque les curieux qui regardaient de trop près, ou bien, ils croisaient leur pilum pour barrer le chemin.

Des estafettes, pied à terre, les rênes de leur cheval passées dans l'avant-bras, grignotaient un morceau de pain en attendant des ordres.

J'eus un serrement de cœur quand je vis, jetées en un tas contre la muraille, une masse énorme d'enseignes gauloises, parfois la hampe rompue, l'étoffe déchirée et souillée de sang, les figures de bronze tordues et bossuées, les sangliers mêlés aux aigles éployées, les grues symboliques avec les coursiers ailés. Chacun de ces étendards captifs représentait un contingent anéanti, un peuple détruit. C'étaient comme les âmes prisonnières de nations et d'armées. Je détournai les yeux pour ne pas voir le navire de Lutèce et le castor de la Rivière.

Je pénétrai dans la salle d'audience, toujours escorté de mes deux hommes. Il y avait là plus de chefs gaulois au bras droit dénudé que d'officiers romains.

Beaucoup étaient venus implorer la clémence de l'*Imperator* pour des égarés, comme ils disaient, assurant avoir tout fait pour les retenir, ces fous !

D'autres suppliaient pour eux-mêmes, à genoux au pied de l'estrade où s'élevait le siège proconsulaire d'ivoire, prosternés sous les yeux mornes et indifférents des gardes, ayant jeté devant eux leur glaive et leur bouclier.

A presque tous César parlait d'un ton âpre et dur, comme indigné de tant de rechutes dans le mal, de tant d'impuissance chez ses amis, de tant d'obstination chez ses ennemis. Cependant aux uns il laissait entrevoir quelque espérance ; les autres, il leur annonçait la destruction de leurs villes et la vente aux enchères de leur peuple.

Quelques-uns même, par son ordre, furent saisis sur-le-champ et emmenés par les légionnaires.

Qu'on les conduise dans le même cachot que Vercingétorix et Vergassilaun !

Les Édues n'étaient plus là pour supplier en faveur des autres. Ils avaient assez à faire d'implorer pour eux-mêmes, de tout rejeter sur Litavic, Cot et leurs complices, de tâcher d'expliquer les excès de Cabillon et Noviodunum.

Les délégués des Rhêmes étaient accourus des premiers. Dès le début du siège d'Alésia, ils avaient, dans le camp romain, surveillé le dénouement. Si matin qu'il fût, ils attendaient leur tour d'audience.

Comme ils avaient obstinément refusé de prendre part à l'insurrection, César les reçut avec bonté ; mais quand ils dirent qu'ils venaient encore une fois supplier pour leurs clients, il les interrompit, détournant le visage et faisant le geste d'écartier de la main toute idée de pardon.

Non ! non ! s'écria-t-il enfin. Il faut aujourd'hui que justice se fasse. Vos Suessons ! Combien de fois, à votre prière, leur ai-je pardonné ? Mais la clémence a des bornes...

Du dehors des cris déchirants éclatèrent.

Vous entendez ? dit aux Rhêmes l'Imperator. *Eh bien ! Ce sont les prisonniers nerviens que je fais passer par les armes. Je traiterai de même tous ceux que j'ai trouvés incorrigibles.*

— *Pourtant,* dit doucement l'un des Rhêmes, *on nous assure que tu vas pardonner aux Arvernes et aux Édues. Oh ! nous ne venons point parler contre eux. Mais quel peuple a donc plus cruellement trompé ta confiance, les Édues surtout ! Tu les avais sauvés de l'invasion helvète, de l'invasion germaine. Tu les avais élevés au-dessus de tous les peuples de la Gaule. Eh bien, n'ont-ils pas, à Noviodunum, à Cabillon, porté les mains sur des Romains désarmés ? Tandis que les Suessons...*

— *Pour les Arvernes et pour les Édues, je sévirai. contre tous ceux qui ont tramé la révolte ; mais j'épargnerai la foule des égarés. Chez d'autres peuples, au contraire, tout a été coupable, les petits comme les grands. Vos Suessons, par exemple ! Et les Atrébates ! Et les Parises... !*

Tout à coup ses yeux tombèrent sur moi. Son regard d'aigle me sonda jusque dans l'âme.

Qui es-tu, toi ? et que viens-tu faire ici ?

— *Je suis Vénestos, fils de Béborix, chef de la vallée des Castors, nation des Parises...*

— *Les Parises ! Tu tombes bien, vraiment ! Tous ils sont coupables. Non contents de vous être insurgés contre Labienus, vous êtes venus me combattre jusqu'ici. Je n'en épargnerai aucun... Si, un seul qui a combattu sous mes aigles. Tous les autres je les ferai vendre comme esclaves. J'ai bien assez d'avoir à régler les affaires des grandes nations, comme les Arvernes ou les Édues, sans être encore harcelé par de tout petits peuples... Un Parise, en ce pays d'Alésia, ne peut être que mort, ou captif, ou fugitif. Comment te trouves-tu donc ici ?*

— *Je regrette de n'être pas mort ; mais je ne suis ni un fugitif, ni un captif. Je me suis présenté librement devant toi ; ce n'est donc pas ma liberté que je viens demander.*

— *Alors c'est la grâce de ton peuple ?*

— *Si je demandais grâce pour lui, c'est en même temps pour ta gloire que je demanderais grâce. Les dieux, en ces jours sanglants, t'ont trop exalté pour que tu puisses conserver des sentiments bas. Est-ce un crime de t'avoir imité en cherchant à faire grande sa patrie ? De quel métal est donc faite ta gloire, sinon de notre bravoure et de notre résistance ? Tu parlais tout à l'heure de clémence envers les grands peuples et de rigueur implacable envers les petits. Est-ce juste ? L'offense en est-elle plus grande parce qu'on est un petit peuple ? Et n'es-tu pas assez grand toi-même pour que tous apparaissent égaux à tes yeux ?*

La hardiesse de mes paroles, de mes gestes, de mes regards, étonna, terrifia les ambassadeurs des Rhêmes. Ils rentraient la tête dans leurs épaules, roulant des yeux effarés. Ils me voyaient déjà taillé en pièces. Des officiers romains

s'avançaient vers moi, le glaive à moitié tiré du fourreau, le visage tourné vers César, attendant un ordre.

Tu parles bien, dit l'Imperator avec quelque ironie. Ce ne sont pas les orateurs des plus petits peuples qui font les moins grands discours. Allons ! je verrai si je dois pardonner aux Parises comme aux Suessons... Mais puisque tu n'es ni mort, ni fugitif, ni captif, tu peux te retirer. Tu es libre.

— *Je t'ai dit que ce n'était pas ma liberté que je venais demander. C'est la liberté de ma fiancée, de ma femme, Néhaléna l'Aulerke, que tes soldats ont faite prisonnière au pied des retranchements de Réginus !*

— *Ah ! c'est ta femme. Je t'en fais compliment. Un vrai chat sauvage. J'avais d'abord songé à la livrer à mes licteurs, pour faire un exemple. Vos hommes me donnent assez de mal déjà : que sera-ce si les femmes viennent à s'en mêler ? Cependant je lui ai fait grave de la vie. Mais j'ai déjà disposé d'elle dans ma pensée. C'est ma part de butin.*

— *J'offre de te l'acheter.*

— *J'en exigerais un prix que tous les Parises réunis ne pourraient payer.*

— *Je crois cependant que je pourrai le payer à moi tout seul. Troc pour troc, veux-tu ? et rançon pour rançon. J'ai aussi une femme à te restituer.*

Brusquement, je m'avançai, et je lui tendis l'anneau de Gergovie.

Il le prit et, si maître qu'il fût de soi, ses traits exprimèrent la plus vive surprise.

Où as-tu trouvé... ou volé... cet anneau ?

— *Je ne l'ai pas trouvé... je ne suis pas un voleur... Je l'ai conquis... sur toi, en même temps que ton glaive !*

Pour le coup les Rhèmes et les autres Gaulois me virent perdu. Les officiers romains étaient stupéfaits, décidément offensés de mon audace.

Rappeler à César ce terrible épisode des batailles d'Arvernie, quand le nom même de Gergovie lui était odieux, quand dans ses rapports adressés à home il avait rejeté sur l'imprudence de ses soldats et de ses centurions toute la responsabilité de l'échec, quand il aurait voulu raser cette ville, aplanir cette montagne, en abolir jusqu'au nom et à la mémoire ! Il fallait que je fusse bien las de la vie pour avoir osé réveiller un souvenir qui lui faisait monter la colère au front, presque autant que le souvenir de la légion détruite par Ambiorix !

Et, le pire, c'est que je me vantais d'être le héros de l'épisode le plus désagréable pour César dans cette désagréable histoire.

L'Imperator me considéra bien en face, dans le blanc des yeux, et je sentis que son regard me fouillait les entrailles.

Je le soutins, ce regard, sans baisser les paupières ; mais j'avais conscience que de ma vie, ni sur les vaisseaux armoricains, ni sous Avaricum ou Gergovie, ni dans la brousse du mont Lucotice, ni dans ma baignade nocturne de l'Ose, ni hier sous la tempête des viretons et des pila, je n'avais vu de si près la face de la mort.

Pendant que César me regardait, je le regardais aussi, et je voyais toutes sortes de pensées se succéder dans sa tête, comme ces coups de vent sur un lac.

Celle qui revenait le plus obstinément, c'était l'idée de me livrer comme un espion à ses lecteurs et de me faire clouer par les quatre membres sur une croix. Mais d'autres pensées, sans empêcher celle-là de revenir, la combattaient et toujours la rechassaient.

S'il ne croyait pas aux dieux de son pays, il avait la superstition d'une Némésis qui punit les actions par trop atroces ou les orgueils par trop superbes. L'homme qui avait eu l'honneur de croiser le fer avec lui ne pouvait être traité par lui comme un espion ou un esclave. J'avais violé en lui une majesté, mais par cela même, pour l'avoir frôlée, quoique un peu brutalement, cette majesté, j'en devenais presque sacré.

Il inclinait à me savoir quelque gré de cette témérité qui était le rehaussement de sa bravoure. J'étais le vivant témoin des grands dangers auxquels il s'était exposé pour acquérir la gloire.

La fortune, dont j'avais été alors l'instrument, souffrirait-elle qu'il la punit en moi ! La fortune, un moment contraire, l'avait cependant épargné ; serait-il plus inclément envers moi ? Ne devait-il pas sacrifier quelque chose pour reconnaître ses faveurs d'aujourd'hui ?

Et qui sait ? Pour la seconde fois elle me remettait en sa présence ; peut-être avait-elle sur nous deux des desseins, peut-être nous avait-elle attachés l'un à l'autre par un invisible lien. Elle l'avait par moi menacé ; ne m'avait-elle pas réservé pour l'aider en quelque heure suprême ? Une superstition lui venait à mon endroit.

César retournait l'anneau, considérant l'image de son aïeule divine, qui tordait sa chevelure superbe d'où découlaient les larmes de la mer. On eût dit qu'il lui demandait conseil.

Tous se taisaient ; et moi, les bras croisés sur la poitrine, comme Vercingétorix lorsqu'il s'était offert pour le salut de tous, j'attendais.

Nous allons voir s'il est vraiment un aigle, comme on le prétend. Un de leurs proverbes dit qu'un aigle ne prend pas les mouches.

— *Faites venir cette captive !* ordonna César à l'un de ses officiers.

Celui-ci sortit et revint avec Ambioriga.

Comme elle paraissait avoir souffert ! Sous les taches de fange et de sang, son visage était pâle de tant de privations subies et de tant de cruelles émotions. Et comme elle était belle avec ses yeux encore agrandis par la souffrance, ses traits affinés, son fier profil de guerrière vaincue qui faisait honte à la victoire !

Mon cœur battait à rompre ma poitrine comme pour s'élaner vers elle. Je me contins devant ces témoins indifférents ou redoutables. Et tous deux nous attendions.

César regarda bien Ambioriga et finit par me dire :

Soit ! j'accepte le marché. Pour cet anneau je te rends ton Aulerke. Mais toi, je te garde... Rassure-toi. Je ne veux pas attenter à ta liberté. Ce n'est pas l'esclavage que je te réserve, mais de la gloire. Tu es brave ; j'en sais quelque chose. Je vais avoir besoin... je veux dire Rome va avoir besoin de vaillants guerriers comme toi. Il y a un meilleur usage à faire de ton courage que de t'obstiner à la combattre, elle que les dieux protègent et dont les étendards tiennent la victoire captive. M'as-tu compris ?

— *Je serais heureux de servir sous tes ordres, ne fût-ce que pour bien apprendre le chemin de la victoire. Mais, pardonne à ma franchise, je ne puis servir contre mes compatriotes, et mes compatriotes ce sont tous les fils de la Gaule.*

— *Ne veux-tu pas que je te donne des Romains à combattre ?* dit l'Imperator, pinçant ses lèvres minces dans un indéfinissable sourire. *Eh bien ! non, il ne s'agit pas de guerroyer contre les tiens, même contre ceux qui sont encore rebelles. Ceux-là je m'en charge. Le monde est grand : je pourrais te guider sur des chemins que suivirent autrefois tes ancêtres. Que penserais-tu, par exemple, d'une belle campagne en Illyrie, qui est une des provinces de mon proconsulat ? Tribun dans une légion gauloise armée à la romaine, avec un oiseau de ton pays sur les enseignes, cela t'irait-il ? Ou préfères-tu commander Pala de cavalerie celtique qui galopera sur ses flancs ? Pour en commencer la formation, je t'autorise à choisir cinquante hommes d'élite parmi les prisonniers parises qui sont dans ma part de butin.*

Je tournai les yeux vers Ambioriga. A ma grande surprise, elle inclina la tête en signe qu'il fallait accepter.

César me dit encore :

Je te donné jusqu'à ce soir pour, réfléchir... Maintenant emmène cette femme. Je n'ai pas en tête que ton affaire.

Je sortis avec Ambioriga. Un centurion m'avait remis une tessère de plomb en manière de sauf-conduit.

CHAPITRE XVIII — La fin d'un traître.

Nous n'avions pas fait cent pas dans une des ruelles de l'oppidum, quand soudain apparut Kérétorix, qui semblait se hâter vers le quartier général.

Il nous regarda tout surpris, puis irrité, et enfin furieux, comme s'il comprenait ce qui venait de se passer.

Où vas-tu ? d'où viens-tu ! cria-t-il, en se précipitant sur moi.

— *Que t'importe ?* répondis-je. *Passe ton chemin. Il n'a jamais été le mien.*

Je lui parlais cependant avec modération, craignant que le bruit d'une querelle n'attirât vers nous quelque officier romain. Heureusement, la ruelle était déserte. Il y* avait des cadavres entassés le long des murs, mais pas un être vivant.

Oh ! reprit-il avec emportement. *Je sais d'où tu viens. Tu viens du quartier général. Sans doute tu auras fait ta soumission, puisque te voilà, comme moi, le bras droit nu jusqu'à l'épaule.*

C'est possible, mais ce n'est pas ton affaire.

— *C'est absolument mon affaire, car pour prix de ta soumission tu t'es fait restituer cette femme, cette captive...*

— *Peut-être.*

— *Cette captive est à moi. Hier, je l'ai tirée des mains qui allaient la déchirer. Je l'ai fait conduire auprès de César. Il me l'a promise en récompense de mes services.*

— *Tu n'ignores pas que c'est ma femme. D'ailleurs, j'ai payé à César le prix de sa rançon. Et il n'a qu'une parole.*

— *Il t'a peut-être restitué Néhaléna l'Aulerke. Mais...*

— *Que veux-tu dire ?*

— *Mais il ne t'a pas restitué Ambioriga l'Éburone, la fille d'Ambiorix. J'ai pris mes renseignements, je sais tout. Oui, la fille d'Ambiorix !*

— *Tais-toi, malheureux !*

— *Tu lui as caché la vérité, à César. Moi aussi, je la lui avais cachée. Mais maintenant je n'ai plus de raison de la taire. Et je cours de ce pas...*

Je me plaçai devant lui

Tu cours la livrer au supplice. Ne le comprends-tu donc pas ? Si César a seulement le soupçon qu'elle soit la fille de l'homme qui a détruit sa légion du pays des Éburons, la fille de l'homme qu'il hait plus que Vergassilaun et Vercingétorix...

— *S'il en a le soupçon ?* dis-tu. *Il va en avoir la certitude. Ton Ambioriga, il la gardera comme otage, pour vaincre la résistance du père, ou la fera périr dans les tourments pour se venger de lui... Tu me demandes si je ne comprends pas ? Rassure-toi... C'est cela même que je veux ! Ambioriga sera perdue pour moi, mais elle sera perdue pour toi. Ainsi elle ne sera à personne. Et toi tu seras perdu avec elle.*

La haine et un amour pire que la haine l'affolaient. Les yeux lui sortaient de la tête, et il grinçait des dents.

Kérétorix, lui dis-je gravement. Fais attention. Ta passion insensée, de mauvais patriote que tu étais, a fait de toi un traître. De traître, tu vas devenir assassin, l'assassin d'une femme ! Rappelle-toi de qui tu es le fils.

J'essayai, à force de paroles douces et persuasives, de réveiller dans cette âme pervertie quelque étincelle de l'honneur de chevalier, quelque reste d'amour pour le sol natal. Ce fut en vain. Mes paroles ne faisaient que l'irriter.

Ah ! oui, disait-il furieux. Vous avez toujours raillé mon costume, mon visage rasé à la romaine, mon goût pour les choses d'Italie. Dans vos festins, j'étais le plastron de vos plaisanteries barbares. Pour ton Cingétorix, même à ma propre table, j'étais une manière de parasite, d'ardélion, de bouffon, avec qui l'on pouvait tout se permettre. C'est à peine si on ne me donnait pas des nasardes pour faire rire les autres invités. Vous m'appeliez Quiritorix, et Kérétorix le Romain, et Kérétorix le faux Gaulois. Eh bien ! le voici, Kérétorix le Romain ! C'est à son tour maintenant de plaisanter et de rire. Et tu vas voir si ma plaisanterie n'est pas de meilleur goût que les vôtres... Puis vous m'avez évité comme un pestiféré, m'excluant de vos fêtes, refusant mes invitations. Celle-ci, cette orgueilleuse, m'a reçu chez toi comme un mendiant importun... Elle m'a demandé des têtes de Romains, la mienne... La nuit tes gens m'ont donné la chose comme à un voleur, ont lâché sur moi les chiens... Vous avez accueilli toutes les dénonciations, toutes les calomnies de mes ennemis, de mes vassaux infidèles. Un Porédorax a été reçu par vous à bras ouverts parce qu'il me trahissait, et sur ses épaules marquées des verges, comme celles d'un esclave, vous avez jeté une saie de chevalier. A la bataille du Lucotice, vous m'avez repoussé de vos rangs, vous vous êtes gaussés de ma blessure. Mes ambactes abandonnant leur chef sur le champ de bataille, — chose inouïe depuis qu'il y a une Gaule ! Vous les avez enrôlés dans les vôtres... Leur châtiment ne s'est pas fait attendre ! Hier j'ai eu la joie de les voir broyés par les machines romaines, sabrés par la cavalerie, hachés par les légions. Tous morts. ou esclaves !... Je n'ai pas fini : après la bataille du Lucotice, votre sénat de Lutèce a prononcé la confiscation de mes terres, voué mon nom à l'infamie, et vos druides m'ont interdit l'eau et le feu... Maintenant mon heure est venue, l'heure de la vengeance. Et tu crois, imbécile, que je vais la laisser échapper, comme tu as laissé échapper César prisonnier ! Tu viens me parler de chevalerie, de patrie... Mais puisque vous m'avez dégradé de ma chevalerie ! puisque vous avez fait de moi un homme sans patrie, un banni, un proscrit ! Je ne suis plus que Kérétorix le Romain ; mais Kérétorix vainqueur, Kérétorix triomphant de vos désastres, Kérétorix l'ami de César... Kérétorix qui lui doit la vérité et qui de ce pas va tout lui révéler... La fille d'Ambiorix, quelle capture ! quelle bonne surprise pour lui ! quel piment à ce grand banquet d'Alésia !

— *Tu te fais plus mauvais que tu ne l'es, essayai-je de lui dire. Et tu t'exagères le dommage qu'on t'a causé. Ne persiste pas dans le mal. N'achève pas de perdre ton âme.*

— *Vénestos ! interrompit Ambioriga. Laisse là ce traître ! Qu'il aille faire son rapport à César ! Quand les satellites du proconsul accourront ici sur ses pas, tu sais bien que ce n'est pas une vivante qu'ils trouveront.*

— *Ni un vivant, lui dis-je tranquillement.*

J'eus un moment la tentation de me jeter sur Kérétorix, de le tuer avant qu'il eût pu parler, avant que le bruit de notre querelle eût attiré quelque espion ; mais mes blessures m'avaient si cruellement affaibli que j'aurais eu à peine la force de tirer mon glaive.

Ambioriga eut la même pensée ; mais elle était sans armes.

Écoute ! me dit-elle tout bas. *Tu as l'épée, et moi j'ai la force. C'est moi qui frapperai.*

Kérétorix, devinant nos pensées, avait déjà mis le glaive hors du fourreau ; mais il dit :

Me battre avec vous ! Non, non. Être tué sans m'être vengé ! vous n'y pensez pas. Vous tuer, vous ? mais votre supplice par les bourreaux de César aura bien plus de charme pour moi... Les verges et les haches du licteur, c'est bien mieux que mon glaive.

Une patrouille de soldats romains approchait. Nous nous sentîmes perdus : nous ne pouvions plus ni attaquer Kérétorix, ni l'empêcher de crier le nom que j'aurais voulu, au prix de mille vies, lui renfoncer dans la gorge.

Nous fîmes quelques pas dans notre première direction ; mais ce n'était plus la liberté qui nous attendait radieuse au bout de notre chemin ; c'était, avant que nous eussions fait cent autres pas, un suicide héroïque ou une mort ignominieuse.

Kérétorix nous rappela et, quand nous nous fumes retournés vers lui, nous cria :

A bientôt, chers amis ! Vous verrez, dans peu d'instant, si je sais acquitter une dette de reconnaissance.

A ce moment il me sembla que quelque chose remuait dans un monceau de cadavres à l'angle d'une ruelle.

Je n'y prêtai pas attention, car Ambioriga et moi nous ne cherchions plus qu'un coin d'ombre pour nous unir dans la mort.

Soudain, de ce tas de trépassés, un spectre se leva, pile, sanglant, une flèche sur l'arc bandé.

Avant que nous eussions pu reconnaître Porédorax, son trait siffla, et son ancien maître, atteint entre les deux omoplates, tomba le visage contre terre, le cœur traversé.

Porédorax avait enfin lavé les cicatrices serviles de son épaule. Il se recoucha, et ses yeux déjà ternes se fixèrent sur nous.

Quand arriva la patrouille, il était mort. On ne procède pas à l'arrestation d'un défunt. Quant au cadavre de Kérétorix, les soldats le retournèrent, puis, avec insouciance, le poussant du pied contre un mur, ils dirent :

Encore une de ces brutes gauloises ! un de moins, et voilà tout.

Ils continuèrent leur chemin, sans même nous demander notre tessère.

Ainsi c'était la main des dieux, non la nôtre, qui avait frappé le traître, dont l'âme souillée de crimes descendit dans l'abîme des ténèbres.

Nous marchions toujours et nous étions arrivés à une place d'où, par-dessus les remparts de l'oppidum, on distinguait la plaine de la Brenne, le camp sur le mont Rhéa et tous les champs de bataille de la veille.

Là seulement j'eus la force de reprendre la parole, et je dis à Ambioriga :

Eh bien ! me voilà presque le soldat de César ! Moi, un guerrier de Vercingétorix ! un champion de l'indépendance !... Mais pourquoi donc, quand César m'a fait cette étrange proposition et que je regardais de ton côté, pourquoi as-tu incliné la tête comme pour me faire signe d'accepter ? Je te connais trop pour savoir que ce n'est pas la crainte de la mort qui t'agitait, pas plus que la crainte de la servitude, car il n'est pas de servitude pour celui qui est toujours prêt à mourir.

— *Pourquoi j'ai incliné la tête ? je ne le sais pas moi-même. Ce n'est pas de mon propre mouvement que j'ai agi ainsi. Une force d'en haut a fait ployer ma nuque rebelle... Les dieux ne se trompent pas et ne peuvent nous tromper.*

Elle resta quelque temps songeuse, et je vis passer dans l'azur de ses yeux ce trouble étrange que je lui avais déjà vu, quand un esprit l'agitait. Tout à coup, d'une voix haletante et qui ne semblait pas la sienne, elle dit :

Les vois-tu, là-bas, bien loin d'ici, dans une plaine semée d'arbres inconnus dans nos pays, sous un ciel plus bleu, sur un fleuve dont les ondes murmurent en une langue que ne comprennent pas nos fleuves gaulois... Les vois-tu, ces deux armées immenses qui se ruent l'une contre l'autre. De part et d'autre ce sont des légions, avec leurs armures, leurs enseignes, leur tactique ; et les cris de commandement, les cris de guerre y retentissent dans la même langue. Vois, comme furieux se précipitent l'un contre l'autre les escadrons, les officiers au casque empanaché, en manteau de pourpre. Ce sont des pila qui percent les cuirasses romaines ; c'est sur des boucliers resplendissants de foudres d'or que s'ébrèchent les glaives forgés par les marteaux italiens. Des étendards tout pareils se heurtent, froissant et brisant les aigles d'or de leur hampe. Jamais Romains contre Gaulois ne furent si acharnés que ne le sont entre eux les fils de la Louve. Guerre de frères où l'on ne fait pas de prisonniers ! Vois-tu Labienus menaçant César de son épée, et les soldats de la guerre des Éburons lançant leurs javelots contre le bourreau des Éburons ? Que de morts, quelles larges blessures, que de sang ! De tels torrents de sang qu'ils suffiraient pour balayer à la mer tous les cadavres tombés sur tous les champs de bataille de la Gaule...

Elle : garda le silence un moment, puis elle reprit :

Sur le rivage de la mer bleue, vois-tu ces hommes qui apportent à César une tête, une tête romaine ? la tête de quelqu'un qui fut aussi grand que lui !... Maintenant, c'est une salle immense, où, parmi des colonnes de marbre et des dieux de marbre, siège sur des trônes une assemblée d'hommes en longues robes blanches bordées de pourpre. Tous plus orgueilleux que des rois, et cependant la pâleur de la crainte et les grâces grimaçantes de l'esclave sont sur leurs traits. Tous ont les yeux tournés vers un d'eux qui occupe un siège plus haut que les leurs, vers cet homme au front chauve, à la face rigide, à l'œil de flamme... Plusieurs s'avancent vers lui, suppliant et rampant, mais dans les plis de leur toge, je vois luire l'éclair des poignards cachés... L'homme tout à coup s'affaisse et disparaît au milieu de ces suppliants, et vingt glaives se lèvent, retombent et se relèvent encore pour frapper... Et vois cette panique de ceux qui sont restés assis, cette fuite de ceux qui ont frappé, ces sièges renversés sur les dalles, cette salle immense tout à coup déserte, vide dans sa resplendissante blancheur, ce filet de sang sur le marbre poli et cette chose informe, comme un sac tombé de la croupe d'un âne, et qui fut le grand César ?... Encore des champs de bataille ! On s'égorge sur la terre, on s'égorge sur la mer... Les tribunes des orateurs, les prétoires des généraux ne sont plus ornés que de têtes

fraîchement coupées, et ce sont des têtes à la lèvre rasée, aux cheveux bouclés, à la bouche béante, cette bouche qui ne s'ouvrait naguère que pour demander le sang des nations gauloises et les richesses de nos cités...

Et tout en parlant ainsi, les yeux perdus dans un rêve, terrifiée et joyeuse, de ses deux mains crispées, elle me serrait et me meurtrissait le poignet.

Puis elle fit quelques pas, le buste renversé, les deux bras étendus, contemplant ces cadavres gaulois qui couvraient les pentes des monts d'Alésia, semblaient encore monter à l'assaut des remparts de Réginus, ou mouchetaient au loin la plaine de la Brenne. Maintenant c'est à eux qu'elle adressait la parole, lentement et comme sur un rythme sacré :

Guerriers ! qui depuis sept années, dans les marais de la Ménapie, dans les chênaies des Nerviens, dans les gorges de l'Éburonie, sur les flots sauvages de la mer armoricaine, sur les pentes des cratères d'Arvernies, avez cherché la victoire presque toujours fuyante ! Chevaliers aux colliers d'or qu'animait l'héroïsme des mêtres, paysans au cœur desquels monta un jour la rancune de la terre gauloise, femmes qui avez souffert la faim et qui avez pressé sur votre sein des nourrissons morts, afin que le jour du triomphe romain fût retardé !... Guerriers qui, sous le soleil d'hier, sentiez vos cœurs frémir dans l'attente de la victoire, dont la prunelle s'est dilatée d'horreur devant le spectacle de la défaite et des carnages, et qui aviez des larmes dans les paupières quand elles se sont fermées pour jamais ! Cadavres dépouillés, mutilés, profanés, qui fûtes des héros ! Vous tous qui attendrez vainement une sépulture, des honneurs funéraires !... Sur vous tous j'atteste que celui-ci a bien fait de reprendre des mains de César le glaive qu'il avait reçu des mains de Vercingétorix... Les libations qui ne seront point versées ici sur votre tombe, c'est là-bas, là-bas, au couchant, au levant, au nord, au midi, qu'elles couleront comme des fleuves, et ce seront des libations de sang romain, et elles seront répandues avec tant de profusion que la terre en sera pénétrée jusqu'aux entrailles, et qu'il n'est pas de mort gaulois qui n'en sente la douce chaleur...

— *Tu t'exaltes trop, chère Ambioriga*, lui dis-je doucement ; car j'avais peur que cette crise n'achevât de briser ce corps épuisé déjà par tant de privations et de cruelles émotions.

— *Tu ne le comprends donc pas ?* me dit-elle, *me regardant alors dans les yeux. Les déités expriment assez clairement leur volonté, et je sais pourquoi tout à l'heure elles ont forcé ma nuque à se ployer dans un signe d'acquiescement. L'avenir ? je l'ai aperçu tout à coup dans ce sourire imperceptible de César, quand il t'a dit : **Ne veux-tu pas que je te donne des Romains à combattre ?** Oui, ce sont des Romains qu'il te donnera. C'est d'un sang plus précieux pour lui que le sang des Gaulois que son ambition maintenant est altérée. C'est pour toi, c'est pour la liberté de la Gaule, que ces légions romaines s'entrechoqueront. Nous n'a vous pu les détruire : c'est elles qui se détruiront. Va ! va les aider dans leur œuvre de mort ! Tandis que ces Romains ne chercheront qu'à assouvir leurs haines dans la mêlée des vexilla, garde la tienne au cœur et rassasie-la. Assieds-toi à ce banquet sanglant, prends-on ta large part. Il coulera bien assez de sang pour que les glaives celtiques en soient aussi abreuvés... Oublie que c'est sous les enseignes de César que tu combattras ; regarde seulement, en face de toi, celles de ce Pompée qui lui prêta des légions pour aider à notre destruction, celles de ce Labienus qui extermina les Éburons et les Parisiens, celles de ce Sénat qui, à chaque fois qu'une nation gauloise était anéantie ou traînée en esclavage, décrétrait des actions de grâces aux dieux. Et sois tranquille ! Contre les aigles de*

*César, dans l'autre armée, il y aura aussi des contingents parlant notre langue. C'est nous, les Celtes et les Bolgs, qui, partagés entre les deux camps, conduirons les légions romaines à la boucherie, donnerons le signal de l'égorgeage, veillerons à ce qu'il ne soit pas fait de prisonniers, ramènerons au combat ceux qu'épouvantera la lutte fratricide. César croira que c'est son génie qui mène tout, les légions de l'adversaire comme les siennes ; mais, ce sera le génie du grand Teutatès qui, de champ de bataille en champ de bataille, empoignant César comme un glaive latin dans ses mains celtiques, planera sur les funérailles romaines. C'est lui qui conduira l'Imperator parla narine, ainsi qu'un taureau blanc, jusqu'à la pierre du sacrifice où l'attendent les haines et les poignards déjà aiguisés. C'est lui, notre grand Teutatès, qui, sous Gergovie, arracha César de ton étreinte, le réservant pour instrument de ses desseins... Retourne donc vers l'Imperator et dis lui : **Dispose de moi !** Non, tu n'es pas, de soldat de Vercingétorix, devenu le soldat de César : tu restes le soldat du dieu gaulois des exterminations... Retourne vers le proconsul. Tu as mon approbation et celle de mon père Ambiorix, celle de Vercingétorix captif, réservé à la hache, et celle de tous ces morts qui resteront étendus sur les coteaux des Mandubiens, la face tournée vers le ciel, mouillée des pluies de l'automne, baignée des rayons du soleil ou de la lumière des étoiles.*

Le soir, je revis César.

Avant tout, me dit-il, tu vas me jurer de ne plus prendre part à aucun soulèvement.

Comment aurais-je pu prendre part à aucun, même à ceux que je prévoyais encore chez les Bellovaks et les Atrébates ? Je savais que chez moi je ne retrouverais ni un chevalier, ni un écuyer, ni même un paysan en état de porter les armes... Tous étaient morts dans la bataille du Lucotice, dans les plaines de la Vingeanne, sous la montagne d'Alésia... Je savais qu'il n'y avait plus chez moi ni un cheval de guerre, ni une lance, ni un glaive.

Je promis à César de rester en paix.

Tu vas retourner chez toi, continua-t-il. Tu travailleras à calmer les esprits chez les Lutéciens et les autres Parisiens. Songe que toute diversion qui me retiendrait encore en Gaule serait un ajournement pour mes vastes desseins, un retard dans la carrière de gloire qu'il nous reste à parcourir ensemble.

Il ajouta :

Je ne crois pas que j'aie besoin de toi avant un an. Je te rappellerai quand le moment sera venu.

CHAPITRE XIX — La revanche de la Gaule.

Quand je revins à la Roche-Grise avec Ambioriga et les cinquante Parises que j'avais arrachés à la servitude, je trouvai mon domaine vide de gens et de biens.

Tous les chefs qui avaient tenu de mon père la possession de leurs villages étaient morts quand ils avaient laissé des enfants, je donnais à ceux-ci l'héritage de leur père ; quand ils n'avaient pas de fils, je réunissais leurs propriétés à mon domaine.

Celui-ci n'était déjà que trop vaste pour moi ; car, ce qui fait la valeur des terres, ce sont uniquement les hommes qui les cultivent.

Or, tant de paysans avaient succombé que les charrues étaient menées par des vieillards, des femmes et de atout jeunes garçons.

Presque tous les chevaux avaient péri dans nos guerres ; le bétail avait servi à la nourriture de l'armée : au lieu de bœufs et d'étalons, il fallait, dans beaucoup de nos villages, pour creuser le sillon, atteler des ânes, et quelquefois, à côté d'eux, les esclaves. La porcherie était dévastée comme la basse-cour. Faute de bras, les foins avaient pourri sur pied ; les champs de blé, foulés par le passage des guerriers ; versés par les orages, retournés par les bêtes sauvages, nous donnèrent à peine le quart de la récolte. Je n'avais plus d'hommes pour battre les gerbes avec le fléau : les femmes, prenant à la main des poignées d'épis, les frappaient contre les murailles pour en faire jaillir le grain.

En recherchant les dépôts d'or et d'argent dans des cachettes à moi connues, en vendant quelques pièces de terre aux Lutéciens du côté du mont Lucotice, en leur empruntant quelques sommes, je réussis à repeupler mes étables.

Par l'intermédiaire de mon ami Gnœus Maro, je rachetai à des marchands italiens beaucoup de mes paysans faits prisonniers. J'accueillis sur mes terres des laboureurs chassés de leur pays par la guerre, des captifs évadés, des camps romains, et qui, n'ayant plus ni feu ni lieu, épousèrent les femmes veuves de mes esclaves disparus.

Vous avez déjà deviné quel fut mon premier soin, dès que je rentrai sous le toit paternel. Je suppliai Ambioriga de consentir à notre union, tant de fois traversée par de tragiques événements.

Nos noces n'eurent pas la splendeur des anciens jours. Elles avaient pour témoins de malheureux paysans, quelques chefs des vallées voisines échappés aux massacres, quelques sénateurs lutéciens qui voyaient à peine leur cité renaître de ses cendres. Les présents de noces furent modestes, car tous nous étions pauvres, mais ils furent offerts de si bon cœur !

Le druide cher à Éponina, le druide qui, d'une voix cassée, prononça sur nous les paroles de bénédiction, semblait avoir vieilli d'un siècle.

Les rites du mariage, qui tous parlent de félicité, de fécondité, de richesse, semblaient démentis par le spectacle de la misère environnante, attristés par la crainte de nouvelles épreuves. Les grains de blé qu'on fait ruisseler sur la chevelure de la mariée en signe d'abondance avaient été mesurés d'une main avare, car nous en avons si peu pour les semailles.

C'est avec le cœur grave et les yeux mouillés de larmes que nous allâmes nous agenouiller au pied du tertre qui recouvrait les corps glorieux de mon père et d'Éponina.

Le festin même fut triste. Où étaient ceux qui autrefois égayaient de leur bonne humeur les fêtes seigneuriales de la Roche-Grise ? Où étaient Boïorix l'Auroch, Cingétorix le Coq, Carmanno le Coucou, Dumnac et Arviragh, les deux héros inséparables ? En quel cercle de félicité vibrait la harpe de Vandilo et rêvait le doux Prydano ? Qu'étaient devenues les vantardises héroïques, la confiance sans bornes en la force de nos bras, les longues histoires de chasses et de batailles, les joyeuses chansons, les grâces guerrières de la danse de l'épée ?

Toutes ces tristesses, parmi lesquelles se célébra notre union, ne rendirent pas notre bonheur moins profond.

J'épousais enfin la femme que les dieux mêmes m'avaient destinée, celle qu'ils avaient mise sur mon chemin dans la forêt de la Seine, Ambioriga aux yeux d'azur, aux longs cheveux d'or, la fille du plus glorieux chef du Nord, vaillante comme un héros, sainte et auguste comme une prêtresse, pour qui j'avais accompli tant d'exploits, qui avait fait s'épanouir en moi l'âme de la patrie et haussé mon cœur au niveau des plus braves.

Dès qu'elle eut son premier enfant, un changement se fit en elle. Plus jamais elle ne voulut toucher à un glaive ; plus jamais elle n'eut de ces hallucinations prophétiques qui me ravissaient et m'épouvantaient.

Elle fut une épouse dévouée, une mère tendre. A la voir bercer son enfant mi-nu sur ses genoux, souriant à son premier sourire, jamais on n'eût pu se douter que c'était la même femme qui avait posé son pied sur l'aigle d'or de la légion Sabinus, et qui était tombée sous Alésia entraînant avec elle tout un pan des loricæ romaines.

Nous jouissions de notre félicité avec une âme d'autant plus éprise que chaque heure rapprochait le jour où un courrier de César viendrait m'apporter l'ordre de marche.

Autour de nous, s'entendaient bien encore des bruits de guerre. Mais si près de nous que l'on se battit, l'écho ne nous en arrivait plus que très affaibli.

Ce n'était plus le temps où les émissaires couraient de village en village, où des voix criaient de sommet en sommet, propageant les nouvelles, annonçant les prises d'armes, nous émouvant d'une bataille livrée au pays des Nerviens ou d'un oppidum enlevé au pays des Aduatikis, soulevant la Gaule entière d'une mémo passion. La Gaule gisait comme un grand corps épuisé de sang, où la sensibilité s'était émoussée, et où les nerfs avaient cessé de transmettre les impressions et les volontés.

C'est presque par hasard que nous sûmes que Corré le Bellovak, celui qui par orgueil refusa de se joindre à la grande armée, se vantant d'attendre les Romains chez lui et de les y vaincre, avait succombé dans un dernier combat. Il s'était montré indifférent au sort de la patrie commune, et son malheur nous laissa presque insensibles. Du moins, il racheta son égoïsme par une mort de héros. Cerné par toute une légion, qui admirait sa bravoure et qui lui criait de se rendre, il monta sur les racines d'un chêne, s'adossa contre le tronc, abattit de son glaive tout ce qui tenta, de l'aborder, et les Romains ne purent en venir à bout qu'en faisant ruisseler sur lui un orage de javelots et de flèches.

Comm l'Atrébate, après avoir aussi vaillamment lutté, fit sa soumission le dernier parmi les guerriers du nord, et y mit cette fière condition, que jamais il ne serait obligé de venir chez les Romains et que jamais il ne verrait la face d'aucun d'eux.

Bien plus tard encore, nous apprîmes les derniers exploits de Luctère le Cadurk, la chute du nid d'aigle d'Uxellodunum et la vengeance atroce qu'avait tirée César de la ténacité des défenseurs.

Combien d'autres, parmi les héros de la Gaule, eurent une fin tragique : Sédull le Lémovik, tombé presque à mes côtés à l'assaut du camp romain, au mont Rhéa ; Gutruat, un des chefs de l'insurrection carnute, livré par ses propres concitoyens et périssant sous les verges et la hache des licteurs ; Drappès le Senone, prisonnier des Romains, mais échappant à l'esclavage ou au supplice en se laissant mourir de faim ; Luctère le Cadurk, un des meilleurs lieutenants de Vercingétorix, vendu par un traître ; Dumnac l'Andégave, disparaissant tout à coup, et, comme aussi mon beau-père Ambiorix, trouvant quelque retraite cachée ou quelque région lointaine où l'on pût vivre libre. Combien de fois leurs faces glorieuses se sont présentées à ma mémoire, ont hanté mes rêves et arraché des larmes à mes paupières !

Maintenant la Gaule tout entière était pacifiée, comme ils disent à Rome, et c'était sur les palais du Latium qu'allait se déchaîner le fléau de la guerre. Maintenant les Quirites allaient connaître les horreurs des villes prises d'assaut.

Deux ans après la chute d'Alésia, une armée césarienne était réunie au cœur de l'Italie, parmi les champs de blé magnifiques, les pampres de vigne courant d'un orme à l'autre, les bois d'oliviers, sous les ombrages des platanes et d'autres arbres qui nous étaient inconnus.

Outre les fameuses légions, il y avait là vingt deux cohortes de Gaulois, sur lesquelles se dressaient des enseignes supportant une alouette en bronze : l'alouette, l'oiseau si cher aux Celtes, l'oiseau qui s'élève dans l'azur poussant ce cri joyeux que l'on entend quand lui-même est devenu invisible, l'oiseau qui converse déjà avec les dieux quand les humains le cherchent encore des yeux, l'oiseau qui va et vient sans cesse du séjour des mortels au Cercle de félicité, portant de l'un à l'autre des messages !

Dans les rangs des combattants gaulois, je reconnaissais beaucoup -de ceux qui avaient couru les hasards de la grande guerre, ceux qui avaient combattu sous le mont Lucotice, sous Avaricum, sous Lutèce, sous Bibracte, sous Alésia, les soldats de Camulogène, de Litavie, de Comm, de Sédull, de Vergassilaun, tous les amoureux de l'aventure, de la gloire, du butin, tous les braves compagnons. Et moi-même, sur les panes de leur infanterie, je galopais avec mes turmes de cavaliers aux casques ailés, aux longues moustaches rousses, l'élite de ceux qui avaient heurté les *alæ* romaines dans les plaines de la Vingeanne et de la Brenne.

Avec eux j'ai combattu quatre ans sous les enseignes de César. Avec eux j'ai passé les pots courroucés de l'Adriatique, enduré la faim sous les murs de Dyrrachium, retrouvé les traces de nos pères au pied de la montagne de Delphes, chargé dans la plaine de Pharsale des légions romaines noyées dans la cohue des contingents asiatiques, pourchassé des rois vêtus d'étoffes transparentes et montés sur des éléphants.

Là, nous avons combattu un contre trois. César lui-même nous apprit comment on enfonçait un carré d'infanterie romaine, comment on ramenait le glaive dans

les reins une charge de cavalerie romaine, comment on devait pointer au visage du chevalier romain, afin que tous ces jeunes nobles, soigneux de leur beauté, se hâtassent de nous présenter le dos.

Des soldats de César, nous avons appris comment on refuse quartier au vaincu, comment on lui enfonce le glaive dans la bouche ouverte pour prier, parce que, dans les guerres civiles, chaque mort laisse un palais vacant, des richesses sans maître et des terres qu'on peut partager entre les plus vaillants.

Avec César, j'ai traversé la mer bleue sur des galères romaines, abordé sur une terre éblouissante de lumière, revu des cavaliers numides comme en Gaule et des éléphants comme en Thessalie, et d'autres rois barbares qui, ceux-ci, avaient des visages bronzés, et encore des légions. Et tout cela fuyait devant nous, y compris les cohortes de Labienus, et Labienus lui-même.

Les villes africaines, peuplées de citoyens romains, ouvraient leurs portes devant des cavaliers de la Celtique et de la Belgique ; des multitudes s'agenouillaient devant nous, suppliantes ; et des prêtresses, à la peau couleur d'ambre, agitant des sistres et des tambourins, dansaient devant nos coursiers. Elles dansaient afin d'apaiser notre courroux, et aussi afin de nous faire oublier que, plusieurs siècles auparavant, des Brenns gaulois avaient été crucifiés sur leurs collines et que d'autres étaient morts de faim dans les défilés, et que si les os qui encombraient les cirques de montagnes venaient à s'animer, c'est en celte qu'ils nous raconteraient leurs infortunes.

César lui-même nous apprit à broyer les légers escadrons numides sous le poids de nos chevaux bardés de lames de bronze, à piquer les éléphants à la croupe, à les rejeter sur les cohortes romaines qu'ils écrasaient, à enlever d'assaut des camps italiens.

Et de toutes parts les nouvelles nous arrivaient que ces princes du Sénat romain, dont les surnoms héréditaires étaient empruntés aux nations vaincues, s'arrêtaient épouvantés dans les villes, les uns, pour se faire couper la gorge par leur écuyer, les autres pour se percer eux-mêmes le cœur en lisant des livres grecs, d'autres pour expirer, couronnés de fleurs et vidant les coupes d'or, sur des bûchers allumés par leurs affranchis. Une terreur, un souffle de mort passait sur cette aristocratie latine pour qui nous n'étions que des Barbares.

Un vaincu romain valait moins qu'un vaincu gaulois après les batailles de la Sambre ou d'Alésia : il n'était même pas bon à faire un esclave, parce qu'il était un citoyen. Il n'était bon qu'à être tué. Et, dans notre armée, les Romains en étaient venus à nous reprocher d'être trop doux envers leurs frères.

Après la Grèce, après l'Afrique, ce fut le tour de l'Espagne : Pharsale, Thapsus, Munda !

A Munda, qui rencontrais-je en face de moi, sur un champ de bataille espagnol embaumé du parfum des orangers, des citronniers, des grenadiers ? Qui ? Ce même Labienus dont la voix avait retenti dans les plaines parisiennes, entre les loricæ des camps romains d'Alésia. Il avait voulu nous haranguer, croyant que nous étions des Italiens, nous émouvoir au nom de la patrie romaine et du Capitole de Rome, nous ramener par son éloquence sous les aigles du Sénat. Il poussa vers nous son cheval, ôtant son casque, afin que nous reconnussions bien sa figure. Mais quand il fut à quelques pas de nous, il distingua de longues moustaches rousses, des yeux bleus, des ailes de faucon sur des heaumes, des

castors sur des boucliers, et sur nos enseignes un gentil oiseau qui n'était pas un aigle. Il remit vivement son casque et voulut tourner bride.

Trop tard ! Un glaive, le mien, lui entra dans la gorge, et tandis que je lui criais : *Souviens-toi des Éburons ! souviens-toi du Lucotice ! souviens-toi d'Alésia !* — son âme jaillit dans un bouillon de sang.

J'ai gardé son épée, ses décorations ; et j'ai gardé aussi maint collier d'or et maint bracelet d'or de centurions et de tribuns romains, avec des couronnes de rois asiatiques ou africains, ramassées sur tous les champs de bataille.

J'ai collectionné aussi plus d'une blessure. A Pharsale, j'ai été meurtri par une sagette syrienne ; à Thapsus, par un javelot numide ; à Munda, par un glaive ibérique.

Par nos victoires gauloises nous faisons de César un dieu parmi les siens. Les Romains, terrifiés, lui dressaient des statues dans leur cité républicaine ; ils posaient sur ses cheveux, plus rares et plus soigneusement ramenés, des lauriers d'or ; ils instituaient des collèges de prêtres tout exprès pour chanter ses louanges.

Nous nous réjouissions de leur abaissement. Ce n'était pas assez pour eux d'adorer des idoles de marbre et de bronze, à notre grande risée : la malédiction de nos druides pesait sur eux ; car les voilà qui se mettaient à adorer un mortel, un homme que j'avais tenu dans mes bras, mon glaive sur sa gorge ! Le maître qu'ils nous avaient imposé, à notre tour, nous le leur imposions. Et il y avait entre eux et nous cette différence que, sous le joug commun, ils étaient les vaincus et nous les vainqueurs.

De nouveau, nous campâmes sous les murs de Rome. César, prenant la place de nos anciens Brenns, nous avait conduits sur les fameux champs de bataille de nos ancêtres, en Grèce, en Afrique, en Espagne. Maintenant, c'était sous les remparts mêmes de la ville de Jupiter qu'il nous amenait. Il n'avait qu'un signe à faire, et nous donnions, à des siècles d'intervalle, un second assaut au Capitole. Nous aurions su quel goût peuvent avoir les oies romaines, rôties avec des châtaignes d'Arvernie dans leur panse. Ce signe, il ne le fit pas.

Au contraire, avant d'entrer en triomphe dans Rome, traînant à sa suite des reines d'Égypte et des rois d'Afrique, il nous licencia.

Je suis content de toi, me dit-il. Tu t'es bien battu. Tu as bien servi la cause de la liberté romaine...

La liberté romaine ! Il souriait de ses lèvres minces en prononçant ces mots. Il ajouta :

Maintenant tu peux rentrer chez toi. Va guérir tes blessures. Quelque jour peut-être je te rappellerai. Sais-tu que tu ferais un fort honnête sénateur de Rome ?...

César a eu bien tort de ne pas nous garder avec lui. Ce n'est pas nous qui l'aurions laissé poignarder par des patriciens romains, fuyards de nos batailles.

De retour auprès de ma chère Ambioriga, quand j'appris que le grand César était mort, assassiné, disait-on, par son propre fils, j'éprouvai un sentiment étrange.

Certes, je le haïssais pour tout le mal qu'il nous avait fait, pour ses atrocités chez les Vénètes, à Avaricum, à Alésia, à Uxellodunum, pour sa barbarie envers le fils de Keltil et son cousin Vergassilaun, envers Gutruat, Drappès ; Luctère et tant d'autres braves. Mais on n'a pas combattu pendant quatre années sous les

ordres d'un chef sans s'attacher un peu à lui, surtout quand ce chef vous conduit toujours à la victoire.

Il y a dans l'année deux jours, deux anniversaires, pendant lesquels je suis triste : celui où Vercingétorix déposa son glaive aux pieds de César, celui où César tomba sous le poignard des Romains.

Les Romains ont répandu que, lorsque César était tombé, dans leur Sénat, au pied de la statue de Pompée, c'était en sacrifice expiatoire à l'ombre de son rival.

Je dis, moi, que le Sénat étant bâti non loin du Tullianum, où Vercingétorix fut cruellement exécuté, c'est aux mânes de notre héros gaulois que les dieux ont dédié le sang du héros romain.

Tes victoires sous les enseignes de César te feraient-elles oublier tes campagnes sous les enseignes du fils de Keltil ? me disait malicieusement ma chère Ambioriga.

Certes, à cette triade de batailles, Gergovie, la Vingeanne, Alésia, s'oppose une triade d'autres batailles, Pharsale, Thapsus, Munda. J'ai été le soldat de Vercingétorix, et un jour il m'a embrassé. J'ai été le soldat de César, et un jour il m'a promis un trône d'ivoire dans son Sénat de marbre.

Y a-t-il donc deux hommes en moi ? Lequel domine l'autre ? Suis-je sur le point de devenir, de Gaulois, un Romain, comme ils le sont presque tous devenus dans le Sud ? Oh non !

Y a-t-il vraiment désaccord entre les sentiments que je garde à mes deux anciens chefs ? Je ne le crois pas. J'ai de l'admiration pour le génie militaire de César, et je 'lui sais gré, non seulement d'avoir fait repasser nos bandes gauloises, sous les ailes de l'alouette d'or, par les chemins glorieux de nos ancêtres, mais de leur avoir peut-être montré les voies de l'avenir. Quel sera cet avenir ? Rome elle-même a pris la peine de réunir tous les Gaulois sous le joug d'un même pouvoir suprême ; elle a mis fin à ces antiques divisions qui faisaient notre faiblesse et sa sécurité ; elle les a contraints d'oublier dans le malheur commun ces vieilles rivalités jusqu'alors incurables ; elle les a armés, contre elle-même, des arts de la paix et des arts de la guerre. Cette rude discipline, si je ne me trompe, aura des résultats que ni Rome ni César n'ont prévus, car la déité qui veille sur les destins de la Gaule leur est supérieure en sagesse. Je pressens pour les fils de Teutatès d'éclatantes revanches : et qui sait si l'un de nos petits-neveux n'hériterait pas de cet empire du monde que Rome a prétendu consolider par notre asservissement, et que les héritiers de César croient avoir acquis pour l'éternité. Un César de race celtique ! Un Auguste éburon ou aquitan ! Rêve insensé, direz-vous ?... Les dieux en savent plus long que les mortels.

Vous comprenez pourquoi ma haine contre César se tempère par d'autres sentiments. Mais le fils de Keltil ? Ah ! celui-là je l'admire sans réserve, je l'aime sans mesure, et mon culte pour lui se confond avec mon adoration pour la déesse Patrie. Il fut mon premier chef, et je jure par Camul que je lui suis resté fidèle jusque dans nos batailles romaines.

Certes, il est doux au cœur d'un héros de remporter des victoires en pays lointains. C'est une volupté que de faire sonner les fanfares triomphales dans les cités d'Italie, de Grèce, d'Afrique, d'Espagne, comme ont fait avant moi nos anciens Brenus, chantés par Vandilo et ses émules. C'est un spectacle à ravir l'âme que de voir fuir devant soi la fleur de la chevalerie romaine, les rois

d'Afrique emportés au galop de leurs étalons affolés, les rois d'Asie embarrassés dans leurs jupes d'étoffes molles, frangées de petites bouts d'or.

Mais rien ne peut se comparer à la mâle volupté de souffrir le froid, la soif, la faim, de risquer chaque jour sa vie, fût-ce dans le combat le plus inégal, quand c'est pour la défense du pays où l'on s'est réjoui de votre premier sourire et qui garde les tombes des aïeux. C'est pour la terre natale, féconde en moissons ou en guerriers, pour les 'champs où les blés jaunissants s'étoilent de coquelicots et de bluets, qu'il est beau de mourir ou de vaincre.

Année maudite et bénie, la huitième après celle qui me vit attacher à mon flanc le glaive du chevalier ! Année au rude hiver et à l'été torride ! Année où nos moissons se tordirent dans l'incendie et où l'on expira de faim dans les enceintes de nos oppida ! Année où nous passâmes par toutes les joies de la victoire et toutes les angoisses de la défaite ! Année où chaque minute de ma vie me semblait un inespéré présent des dieux ! Année de Gergovie et d'Alésia ! Si parmi toutes celles de mon existence déjà si longue, il en était une que je voulusse encore revivre, certes ce serait celle-là !

Car c'est en celle-là que je sentis dans ma poitrine de guerrier novice battre le cœur d'une grande nation, où mon âme fut l'âme d'un peuple, et où j'avais conscience que, si les dieux ne bénissaient pas toujours mes efforts ; toujours ils les approuvaient.

Non seulement je ne regrette pas de l'avoir vécue, mais, si elle avait été pour moi la dernière, j'estime que je serais mort plein de jours.

Et d'où vient donc ce respect qu'ont aujourd'hui les Romains pour les Gaulois, qu'ils méprisaient autrefois comme des Barbares ? C'est de cette année-là ! Car alors ils ont compris que rien ne nous était cher au prix de la liberté et que, tout autant et plus qu'eux-mêmes, nous étions prêts à tout sacrifier pour elle. Oui, nous avons été vaincus ; mais les Romains depuis lors ont pu s'assurer, par une dure expérience, que le droit peut être d'un côté et le succès d'un autre. Ne regrettez pas cette année-là, mes enfants, comme affectent de le faire certains sages d'aujourd'hui, sous prétexte que nous aurions fait alors une dépense démesurée et déraisonnable en vies et en biens. L'honneur est-il donc devenu moins précieux que le sang et que l'or ?

Oh ! quand les Trois Mères auront enfin tranché le fil de mes jours, ce fil qu'elles roulent depuis si longtemps entre leurs doigts lassés, que je ne sois pas enseveli avec mes trophées de Pharsale, de Thapsus, de Munda ! Non, pas même avec ceux de Gergovie ! Enterrez-moi, avec le glaive ébréché et la cuirasse bossuée de coups que je portais sous Alésia !

Et si vous empruntez aux Romains l'usage, que je ne désapprouve point, de graver dans le marbre des noms et des titres, écrivez sur ma stèle ces simples mots :

Ici repose un soldat de Vercingétorix !

FIN DE L'OUVRAGE